

a-c. Le Samedi

58e année, No 47

Montréal, 12 avril 1947

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER
S-400
EX. 2





Démarrages Rapides

... Longue Durée

BATTERIES WILLARD—pour Autos, Camions et Autobus, Radios, Motocyclettes, Tracteurs, Avions, Moteurs Marins, Diesel et Stationnaires—vendues et entretenues partout par les Marchands Willard.

Willard

BATTERIES À
REMPLEISSAGE DE SÛRETÉ

Sûreté • Rendement • Longue Durée

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA, LTD., TORONTO, ONTARIO

ARRACHAGE DES PALOURDES SUR LA CÔTE NORD...



AVEC L'ARRIVÉE DE L'ÉQUINOXE DE MARS la jeunesse de la Côte Nord choisit une journée soit pluvieuse, ou neigeuse le plus possible, accompagnée de vent violent de "Nordet". Les garçons partent d'habitude, une douzaine. On y va toujours en bande, à cause des dangers qui se présentent. Les garçons sont chaussés de hautes bottes en cuir de loup-marin. Ces bottes sont graissées avec de l'huile de marsouin. Ils sont munis de bonnes mitaines également en peau de loup-marin. Ils ont chacun à la bouche une pipe (fort curieuse), faite en bois blanc. Leur tabac est dans un sac en peau de loup-marin, c'est-à-dire qu'ils ont chacun un de ces sacs. Cette peau de loup-marin possède les vertus de garder le tabac souple et frais. Ils partent donc, les garçons, avec chacun une large pelle en bois sur les épaules, le manche de la pelle, comme on dit là-bas : "un siau", est enfilé dans l'anse d'une chaudière vide de graisse. De plus, chaque gars emporte dans sa chaudière, pour mettre les "clams", un large sac roulé sur lui-même. Les arracheurs s'en vont sur les battures découvertes d'eau mais recouvertes de glace et de "frasis", glace émietlée. La bourrasque est terrible, la neige tombe à gros flocons poussée par un vent violent qui vient du large; seuls quelques goélands lancent dans l'air leurs cris plaintifs. Les arracheurs s'en vont, trébuchant et tombant. Ils se relèvent et sont obligés de marcher, le corps penché de côté, à cause du vent qui les tient en flanc, — un peu comme un voilier qui louvoie. Ils sont rendus à un mille sur le rivage, ils arrivent finalement près du large, où une clairière débarrassée de glace laisse entrevoir une lisière de grosses roches isolées et sauvagement drapées de varech. Enfin les voilà arrivés. "La mer est basse," crient-ils. "C'est le temps!" Et les garçons s'éparpillent les uns des autres, et se penchent pour piquer leurs pelles. L'on dirait une volée de canards qui s'abat. Mais cette pelle, il ne s'agit pas de l'enfoncer au hasard, pour avoir de bonnes "clams". Il faut planter sa pelle là où, dans la surface durcie par les innombrables marées à travers les âges, se voient des multitudes de petits "trous" ronds de la grandeur d'un "cinq cents", lesquels sont toujours rapprochés les uns des autres et groupés en constellations. Disons de suite que plus la mer est basse, et plus on fait le large, plus grosses sont les "clams", de sorte qu'à l'époque des petites marées, alors que la mer ne baisse pas beaucoup, on ne trouve guère que des "garnottes" ou clams invendables. Les jeunes connaissent toutes les conditions requises pour faire une bonne récolte de "clams", pour en arracher pendant quatre heures, le temps que la mer laisse à découvert la zone des grosses clams, "les niques de clams" comme on dit là-bas.

Comme ils sont douze ayant chacun un sac, ils vont donc "emplir" douze sacs à sel, soit 6 siaux par sac, soit 72 siaux. Les garçons ont la capacité voulue, ayant grandi, sains et robustes, au souffle torrifiant du large et dans l'air vif des montagnes. Va sans dire qu'ils ont le tour, car arracher des "clams" est rude corvée, rude pour les bras et les reins et voici comment on procède. D'une poussée du pied et de la jambe, vous enfoncez votre pelle dans le bord de la talle, puis vous secouez votre outil, en imprimant au manche de petites poussées brusques en avant et en arrière, de manière à décoller le bloc compact et lourd de glaise, de gravier et de coquillage. Enfin, d'un effort des deux bras, et des reins aussi, vous soulevez la pelletée et la jetez en la retenant sur le bord du trou. Alors, ô plaisir! les clams vous apparaissent, ou plutôt les blanches coquilles nuancées de noir et de bleu enclavées dans la glaise, piquées, aussi, dans la paroi de la fosse tout autour. Et à présent, il ne reste plus qu'à décoller à la main, en vous appuyant de l'autre côté sur votre pelle et à les déposer doucement pour ne pas les briser dans votre chaudière. Et voilà! A mesure que les siaux se remplissent, les arracheurs les portent en arrière, vers quelque grande pierre plate où sont posés les sacs. Là, ils répandent les clams dans une flaque d'eau de mer, eau qui est restée prisonnière dans un creux, lors du baissant. Là, les arracheurs lavent les "clams" soigneusement puis les remettent à jointées dans les chaudières pour, enfin, verser dans les sacs. Le lavage des "clams", va sans dire, exige qu'on enlève ses mitaines; alors c'est l'onglée qui pique les doigts, ce qu'on appelle la "bébête" aux doigts, le froid mord les mains dénudées et trempées. On se les réchauffe en les battant, à grands élans des bras, contre les côtes, sous les aisselles. Puis, avec une ardeur nouvelle, on retourne aux pelles, on se remet à piquer, et à revirer la "grène". On pique et tout à coup, le chef d'équipe, toujours le plus vieux de la bande, crie "la mer s'en vient". En effet, la mer s'en vient, elle s'avance vers les roches, sur la vase claire ou le sable fin, sournoisement, elle envahit les trous fraîchement creusés, encercler les pelletées de glaise à côté des trous, faisant autant de minuscules îlots. Déjà, des paquets de mousse et des lambeaux d'écume arrivent aux pieds des gars les plus avancés. La mer s'élanche et bondit, comme une folle. On dirait une furie échevelée, dansant une gigue infernale. La tempête sévit comme jamais, le vent est glacial. Perdus dans la tourmente, quelques goélands affolés poussent leurs cris plaintifs qu'on prendrait, à cette heure, pour des cris de détresse et des appels au secours. On se hâte de remplir les derniers siaux, à cause de la mer qui vous poursuit. Il faut procéder à rebours, en revenant sur ses pas, et ne pas flâner; car ici, à cause de la grève plate et immense, la marée les aurait vite encerclés. Les derniers sacs sont pleins, c'est le temps... Là-bas, dans le brouillard, un attelage s'amène, c'est une sleigh sauvage, traînée par cinq chiens esquimaux qui viennent chercher les "clams". Un petit homme se voit à l'avant, c'est un Indien montagnais, âgé de 12 ans. Il arrête ses chiens à quelques cents pieds des "clams", ne pouvant aller plus loin, à cause de la glace coupée à pic. Alors les arracheurs, deux par deux, empoignent par les bouts les lourds sacs et les portent jusqu'au bord de la glace coupée à pic sur laquelle ils les déposent à bout de bras. Ils montent sur la glace, empilent les sacs dans la sleigh et prennent le chemin de retour. Les douze garçons de Blanc Sablon s'en reviennent fourbus vers la maison, où les attend une bonne "tourtière" au loup-marin dont ils se régaleront. On mange du loup-marin sur la Côte Nord. Les "clams", en français, moules, sont des mollusques comestibles à coquilles bivalentes de formes oblongues. Elles font les délices des gourmets. On les apprête de différentes manières. Sur la Côte Nord, on en fait de la soupe, des pâtes et, souventes fois, les arracheurs les avalent comme ça, toutes crues en les arrachant.

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de locali-
té sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

Le Coût de la Vie Chez Nous et Chez nos Voisins

A tort ou à raison, on se plaint dans divers milieux des conditions actuelles du coût de la vie en général. On est tenté de faire des comparaisons, de jeter un coup d'oeil sur ce qui se passe à l'étranger, plus particulièrement sur nos voisins les Américains. Des rapports de diverses provenances, recueillis avec plus ou moins d'exactitude, ont donné naissance à des mouvements d'opinions apparemment contradictoires. C'est donc avec l'intention de mettre un peu de lumière sur cet intéressant problème que notre collaboratrice a rédigé l'article ci-dessous, en se basant sur les chiffres d'une enquête conduite, il y a quelque temps. — N. D. L. R.

QUEL est actuellement le sujet de conversation le plus à la mode chez les maîtresses de maison, jeunes et vieilles? Ce n'est pas la question des domestiques puisqu'il n'y en a pratiquement plus. Ce n'est pas davantage celle du logement puisque personne ne songe à déménager et que tous ceux qui ont un toit sur la tête se déclarent satisfaits. Sera-ce alors le coût de la vie? Je crois qu'on peut l'affirmer. On parle beaucoup en ce moment de ce que les aliments coûtent et des fournisseurs chez qui on peut se les procurer. Chacun cite des chiffres, assure qu'elle a fait des trouvailles ou qu'elle est en mesure d'apporter des renseignements précieux pour l'équilibre du budget familial.

Depuis que les déplacements sont plus faciles, bon nombre de nos compatriotes ont pris la route des Etats-Unis, soit pour y passer l'été au bord de la mer ou l'hiver sous un climat plus doux, soit tout simplement pour revoir New-York, ses théâtres et ses magasins. Elles en sont revenues avec des chiffres qui ont d'abord semblé fantastiques à leurs amies qui les ont soupçonnées de vouloir les épater. Et pourtant, ces voyageuses n'exagéraient rien. Une récente enquête faite par des envoyés de notre gouvernement leur donne raison. Vous allez en juger par vous-même.

Les chiffres que nous citerons plus bas sont tous empruntés à cette enquête qui date de la mi-janvier. On a comparé les prix d'une cinquantaine d'articles spécifiques parmi les vivres, l'ameublement et les vêtements.

Le lait se vend, à Toronto, 16 cents la pinte et à Détroit, 24 cents la pinte impériale.

Le pain qui va de 8 à 11 cents à Winnipeg est 15 cents, le pain de 24 onces, à Minneapolis.

Le beurre, 42 à 45 cents la livre à Vancouver, monte de 78 à 86 cents à Seattle.

Le fromage, qui se vend à Ottawa 35 cents la livre, coûte 69 cents à Syracuse.

Un sac de farine de 24 livres était de 69 à 93 cents dans les villes canadiennes, tandis que nos voisins payaient de \$1.65 à \$2.13 pour un sac de 25 livres.

Un sac de 10 livres de pommes de terre canadiennes valait de 23 à 32 cents et la même quantité de pommes de terre américaines, 29 à 39 cents.

Au Canada, la surlonge de bœuf valait de 41 à 54 cents la livre; aux Etats-Unis de 48 à 79. Le gigot d'agneau canadien coûtait 38 à 51 cents et le gigot américain, 49 à 65 cents.

Le saindoux végétal ou *shortening* se vendait chez nous, en janvier dernier, 17 à 27 cents la livre et 39 à 53 aux Etats-Unis.

Sur deux seulement des vingt-cinq denrées alimentaires qui furent comparées, conclut le rapport, les prix américains étaient inférieurs aux prix canadiens, nous voulons parler du café et du cacao.

Passons maintenant au chapitre du vêtement. Les chemises de travail pour les hommes se vendaient de \$1.50 à \$2.00 au Canada et \$1.35 à \$2.25 aux Etats-Unis.

Les jupons-combinaisons de crêpe rayonne au Canada étaient de \$2.00 à \$3.00 et aux Etats-Unis, de \$1.90 à \$3.50; les robes de maison, \$1.98 à \$3.98 au Canada, tandis qu'elles se vendaient de \$2.50 à \$3.50 de l'autre côté de la frontière. Pour ce qui est des bas de nylon, cependant, ce sont nos voisins qui remportent l'avantage, les nôtres coûtant \$1.75 la paire et les leurs \$1.25 à \$1.65.

Les meubles, les ustensiles de cuisine, la lingerie de maison, tout cela a été l'objet d'une enquête minutieuse. Les chaises de cuisine en bois non peinturé étaient de \$1.59 à \$3.95 au Canada et de \$2.25 à \$3.98 aux Etats-Unis; un mobilier de salle à manger dont le prix, chez nous, variait de \$55.00 à \$105.00, aux Etats-Unis l'écart était plus grand encore puisqu'il allait de \$39.50 à \$119.00.

Les draps de coton blanc se vendaient au Canada \$1.98 à \$2.95 pièce; aux Etats-Unis, \$2.50 à \$3.95.

Le prix des casseroles émaillées était chez nous de 57 cents à \$1.35 tandis que chez nos voisins elles étaient moins chères puisqu'elles ne coûtaient que de 35 cents à \$1.00.

On pourrait ainsi continuer à multiplier les exemples car le rapport auquel nous empruntons ces chiffres est long et détaillé. Il n'est pas le fruit de mes expériences personnelles, — je tiens à insister sur ce point, — il s'appuie sur des renseignements recueillis par des experts.

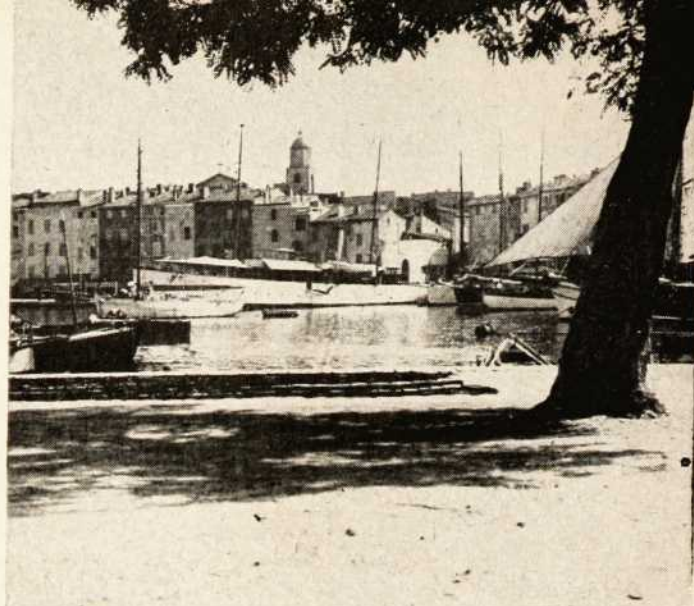
Depuis que ces chiffres ont été notés, il y a eu, bien entendu, des fluctuations dans les prix. Je ne les ignore pas plus que ceux qui me lisent puisque deux ou trois fois par semaine je pars, munie d'un grand sac à emplettes, de carnets de rationnement... et aussi d'argent, pour faire le marché familial. C'est une occupation qui nous réserve tantôt de bonnes, tantôt de mauvaises surprises, et dont on revient éreintée.

Il faut quand même que la vie continue, et si l'on songe aux difficultés qu'éprouvent les ménagères des autres pays, on doit avouer que les Américaines, et plus encore peut-être les Canadiennes, sont des privilégiées du sort.

Thérèse FOURNIER



La Promenade des Anglais, à Nice, dans les Alpes-Maritimes. On y respire un air si dégagé d'ennui que l'âme en est comme allégée et rejoint sans peine les hauteurs infinies d'où tombent les fils d'or du soleil. Telle est l'impression du voyageur.



Une vue de Saint-Tropez montrant le port. Endroit universellement connu des villégiateurs. Pays de lumière, de beauté et de parfum dont les décors enchanteurs sont souvent évoqués dans les romans.

SUR LE RHONE, CE CHEMIN QUI CHEMINE

EN PROVENCE

Par MAURICE BEDEL

(Exclusif au "SAMEDI")

PAR UNE LARGE AVENUE de couleurs et de parfums la France accède à ses jardins du Midi, à ses vergers du pays d'Avignon, à ses bosquets de mimosa des côtes de l'Esterel, à ses orangers de Menton. La vallée du Rhône est une des plus nobles voies de beauté qu'un fleuve se soit jamais frayées à travers monts et plaines pour aller célébrer ses noces avec la mer. Le voyez-vous ce fougueux, impatient de rejoindre sa fiancée d'azur ? Il vient de loin, il vient de la Furka, il a passé par Brieg et par Viap, par Sion où il a découvert la vigne, par les monts du Valais qui l'ont souillé des boues de leurs torrents ; il a pris un bain dans le Léman pour se faire beau avant de pénétrer en France, puis, de détour en détour, de coude en coude, il a trouvé à Lyon la ligne droite de ses amours : plus rien ne le retardera dans sa hâte de découvrir le soleil de la Provence.

La porte d'entrée de cette province dédiée à la lumière est un arc de triomphe. Passez sous l'arc d'Orange dont les trois arcades s'ouvrent à toutes les promesses d'un ciel sans nuages ; laissez derrière vous le Nord et ses brouillards, dites adieu à la mélancolie des jours gris, des heures incolores. Franchissez l'arc d'Orange, et vous voilà libérés de toute mélancolie, de tout spleen insidieux et perfide. C'est que vous avez pénétré au pays de la cigale chantante et du clair olivier ; c'est que vous avez devant vous le royaume de l'azur. Dès lors, tout vous sera lumineux à l'entendement : vos idées auront ces airs d'étincelles vagabondes qu'on voit aux lucioles des olivettes de Grasse ; votre mémoire ne sera plus ouverte qu'à des souvenirs auréolés de joie ; vous devenez la demeure de cet hôte difficile à saisir et encore plus à retenir : le plaisir de vivre.

Attardez-vous d'abord en Avignon pour y lier connaissance avec le cyprès, l'olivier et le roseau : c'est entrer en amitié avec ceux qui furent les familiers de Pindare et de Théocrite, d'Horace et de Virgile, c'est se mettre en état de grâce pour saisir ce qu'il y eut de noble, de pur et, pour tout dire, de divin dans la poésie antique dont les rythmes se sont à jamais inscrits dans le rythme même de notre existence. Maillanne n'est pas loin de là, où Mistral chanta les amours de Mireille, et non plus la fontaine de Vaucluse où Pétrarque composa ses sonnets en l'honneur de Laure. Il faut aller par ces campagnes dont les jardins étroits produisent de frais légumes et des fruits de primeur en des mois de l'année où les neiges couvrent encore une partie de l'Europe. On y respire un air si dégagé d'ennui que l'âme en est comme allégée et rejoint sans peine les hauteurs infinies d'où tombent les fils d'or du soleil.

Et le même air vous passe sur les lèvres quand vous allez par les rues de ces villes dont le nom seul évoque un je ne sais quoi qui chante autant au cœur qu'à l'esprit : Avignon, Barbentane, Tarascon, Arles... Petits cafés à l'ombre des platanes, on voudrait célébrer en de courts poèmes épigrammatiques les habitués de vos terrasses : aux fines vapeurs d'anis qui s'élèvent de leurs verres, les buveurs mêlent les fines malices de leurs propos ; l'heure coule lentement au fil des minutes, aussi lentement que les eaux du Léthé, fleuve de l'oubli... Cafés de Tarascon, cafés de Naples, cafés de Sparte, cafés de Smyrne, c'est tout un : à la vérité, une civilisation de loisirs et de douce philosophie s'épanouit devant le marbre ou le fer de leurs guéridons, dernière survivance des âges où l'homme ignorait le temps marqué par les horloges. S'il est encore en Europe quelques oasis de bonne humeur et de sérénité, c'est de ce côté-là qu'il faut les aller chercher.

Mêlées aux monuments de la grandeur romaine, les maisons paysannes, qu'en ces régions on appelle des "mas", semblent faites pour abriter tantôt des bergers d'oaristys semblables à ceux de Théocrite, tantôt des éleveurs d'abeilles comme l'Aristée des Géorgiques. Là vivent des êtres de fine race, frères du Vincent amoureux de Mireille : comme lui ils savent tresser l'osier et comme lui ils ont, en le tressant, la chanson aux lèvres. Leur démarche est une danse, leurs gestes ont la grâce légère qui sied à ces enfants du soleil élevés dans l'amitié des lézards, des sauterelles et des alouettes. Et les filles de cette même race sont d'une beauté

[Lire la suite page 38]

Ci-contre, le Pont Vieux de Sospel dans les Alpes-Maritimes. C'est là que se trouve une partie de la ceinture de pierre chaude. C'est la Provence rocheuse, forestière, creusée de gorges et de ravins, dure à la marche, exaltante à l'esprit.

Photos S.I.F., Ottawa.





Les quatre principaux personnages de la distribution de "The Best Years of Our Lives", qui vient d'être primé à Hollywood. De gauche à droite : DANA ANDREW, TERESA WRIGHT, MYRNA LOY et FREDERIC MARCH, titulaire d'un Oscar.



Un marin, HOMER PARRISH (Harold Russell) ; un aviateur, FRED DERRY (Dana Andrews) et un sergent d'infanterie, AL STEPHENSON (Frederic March), tous trois originaires de la même ville, se lient d'amitié dans l'avion qui les ramène au pays, la guerre terminée.



Le premier soir de l'arrivée, AL, son épouse MILLY (Myrna Loy) et sa fille PEGGY (Teresa Wright) décident de se payer du bon temps dans une boîte de nuit. Par un heureux hasard, il arrive que les trois vétérans amis s'y retrouvent.

"THE BEST YEARS OF OUR LIVES"

Le film que vient de couronner Hollywood

(Production RKO Radio Pictures)

Ci-dessous, FRED, n'ayant pu rejoindre sa femme, d'ailleurs impossible à trouver, accepta l'invitation de Stephen et alla coucher chez eux. Dans la nuit il eut un cauchemar et ses cris attirèrent la douce présence de PEGGY STEPHEN.



FRED et PEGGY se revirent par hasard, un hasard un peu travaillé par Peggy. On en profita pour déjeuner ensemble et Fred ne put s'empêcher de faire la comparaison entre la douce, l'ingénue Peggy et sa jeune femme Marie si mondaine.

Finalement FRED retrouva sa toute jeune femme MARIE (Virginia Mayo) que le travail dans une boîte de nuit avait gâtée durant son absence. L'accueil de cette dernière ne fut pas très chaleureux et laissait même entrevoir un avenir douteux, comme le démontre la suite de cette histoire.



Le temps passe et AL, le père de PEGGY, qui a repris son poste à la banque, est contrarié de la façon dont les vétérans sont accueillis. Son humeur s'assombrit davantage quand Peggy lui apprend qu'elle aime Fred et qu'elle entend l'épouser en dépit de tous les obstacles.

Pendant ce temps, HOMER se rend compte que son infirmité, causée par l'action militaire, provoque une très vive sympathie plutôt que de l'amour chez sa bonne amie WILMA (Cathy O'Donnell). Il avait remarqué la même chose chez ses parents.



Sans tarder, AL s'arrange pour avoir un entretien avec FRED. Les frères d'armes s'animent quand Al attaque le sujet de sa fille pour signifier à Fred de ne plus songer à son impossible amour pour Peggy. Fred dut enfin consentir.



Peu de temps après, FRED qui avait un modeste emploi dans une pharmacie, perd sa situation pour s'être porté à la rescousse de son copain HOMER, lequel venait d'avoir une vive altercation avec un client qui avait émis des idées subversives.



Le malheureux HOMER croyant que WILMA avait plus de sympathie que d'amour à cause de son infirmité, avait décidé de se retirer, mais cette dernière le rendit heureux en lui témoignant un réel sentiment d'amour et son intention de l'épouser dans le plus bref délai possible.



Au mariage d'Homer, Fred et Peggy assistèrent en garçon et fille d'honneur. Fred, ayant trouvé une situation plus lucrative et se trouvant à tout jamais libéré de l'ingrate et infidèle Marie, apprend d'Al qu'il peut enfin épouser sa fille.





La salle des pas perdus du Grand Terminal de New-York. De proportions immenses, et souterraine, cette gare où se ramifient tant de trains et de métros semblent être la concrétisation des romans les plus fantastiques de H.-G. Wells. Premier contact avec la métropole pour nombre de Canadiens français.



Au pied du fantastique R.C.A. Building, au cœur même de Rockefeller Center, des millions de visiteurs venant du monde entier ont pu contempler ce jeu d'eau inspiré de la mythologie grecque. Le motif de décoration, en effet, est une évocation de Prométhée. Ici la terre est rare et c'est pourquoi les plantes et le gazon sont dans des boîtes de terre, comme décorations très agréables.



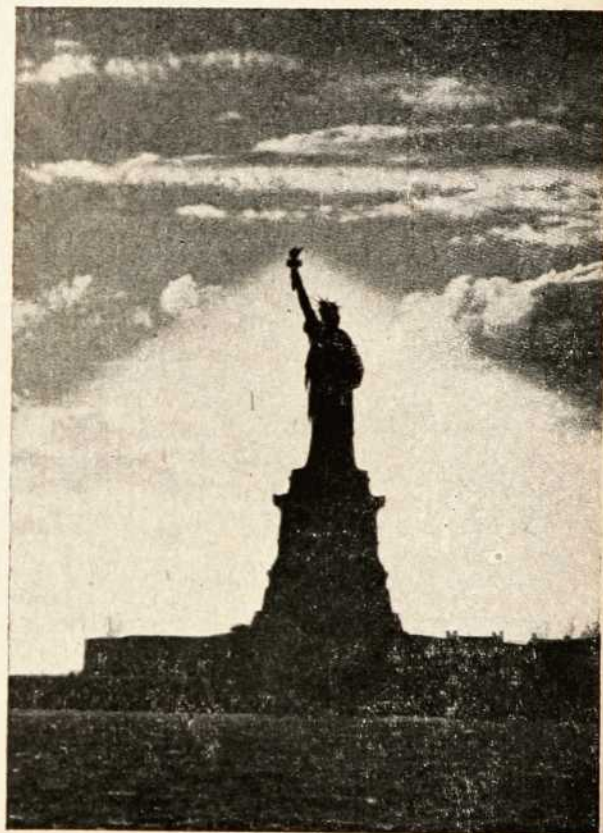
Midtown, où se trouvent les buildings les plus élevés de New-York. Cette théorie de gratte-ciels donne une idée parfaite de la sensation de vertige qu'on éprouve en visitant la métropole américaine. A droite, on reconnaît aisément le fameux Chrysler building, l'un des plus modernes qui soient au monde, et le deuxième par la hauteur.



NEW-YORK

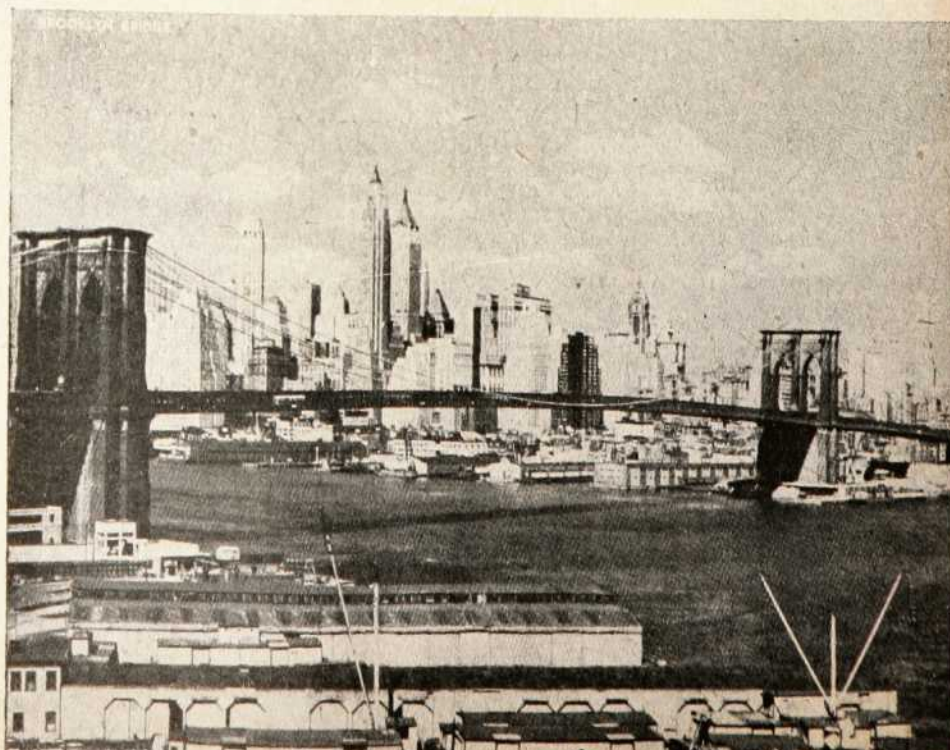
C'EST DEVENU UNE COUTUME pour nombre de Canadiens français de passer les vacances de Pâques dans la métropole américaine. On a vu cette année que les journaux annonçaient des excursions à tarif réduit, comprenant déplacements, hôtels, restaurants, voire même amusements. Par ailleurs, nombreux sont les gens qui, ayant le bonheur d'être propriétaires d'automobiles, entreprennent, selon leurs propres plans, le voyage traditionnel. Cette visite dans l'étourdissante ville de New-York se justifie amplement par les merveilles qu'elle contient : musée, concerts, spectacles, monuments, bibliothèques et quoi encore. Et puis, il ne faut pas oublier la traditionnelle promenade du matin de Pâques, aimable et charmant prétexte pour l'élégance qui s'épanouit comme la saison nouvelle. Le mot *traditionnel* n'est pas trop fort puisque la coutume date au moins de soixante-quatorze ans ! A l'intention de ceux qui n'iront pas cette année, nous publions ces photos de la ville en guise d'avant-goût pour l'an prochain... ou avant, nous le souhaitons !

Photos Ewing Galloway



Ci-dessus, la statue de la Liberté, don du peuple français à la république voisine. Cette statue est aujourd'hui considérée comme le symbole parfait de la Terre Promise moderne aux yeux des sans patrie d'Europe qui peuvent y avoir légalement accès. — Ci-dessous, le pont de Brooklyn, si familier aux touristes canadiens-français. Il enjambe la East River et son érection commença en 1883 pour se terminer en 1903. Ce fut longtemps le pont suspendu le plus long du monde. A l'extrême droite, le magnifique édifice Woolworth.

Il semble bien que l'expression la plus typiquement américaine de l'architecture contemporaine pourrait se résumer dans cette réalisation audacieuse qu'est le célèbre Rockefeller Center dont on a ici une vue d'ensemble. C'est une ville dans la ville, pourrait-on dire, et c'est là que se trouve la fameuse Radio-City. — Ci-dessous, une vue de Broadway, prise la nuit, de Times Square, plus précisément. Au premier plan, à gauche, le fameux cinéma Paramount. Plus loin, l'ancien Hôtel Astoria. L'endroit le plus achalandé.





M. EUGENE LAPOINTE

UN VIOLON D'INGRES ORIGINAL

Les poissons exotiques

Par GASPARD ST-ONGE

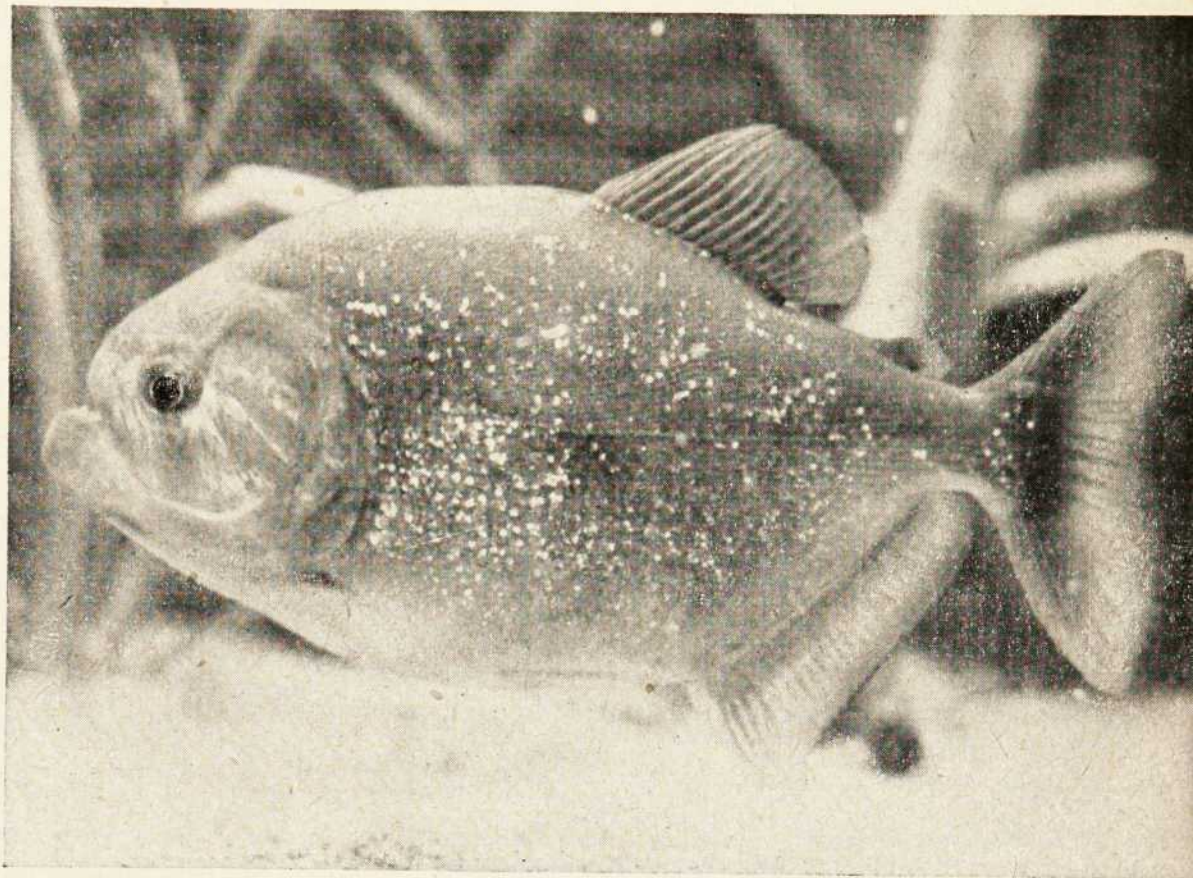


Mme A. LATULIPPE

UN PASSE-TEMPS particulièrement agréable est en voie de devenir très populaire en notre Canada français, surtout à Montréal et dans les environs. Ce passe-temps, c'est l'élevage des poissons exotiques. Le sujet est d'autant plus intéressant, à nos yeux, qu'au point de vue éducatif, on lui attribue une haute valeur, notamment dans les universités et autres maisons d'enseignements, lesquelles sont pourvues de classes consacrées à cet effet où l'on trouve des aquariums servant à illustrer les cours sur la vie des poissons exotiques, de même que sur les plantes aquatiques. Du reste, on a peut-être eu l'occasion de remarquer que plusieurs médecins comptent sur la présence d'un bel aquarium pour diminuer la tension nerveuse chez leurs patients.

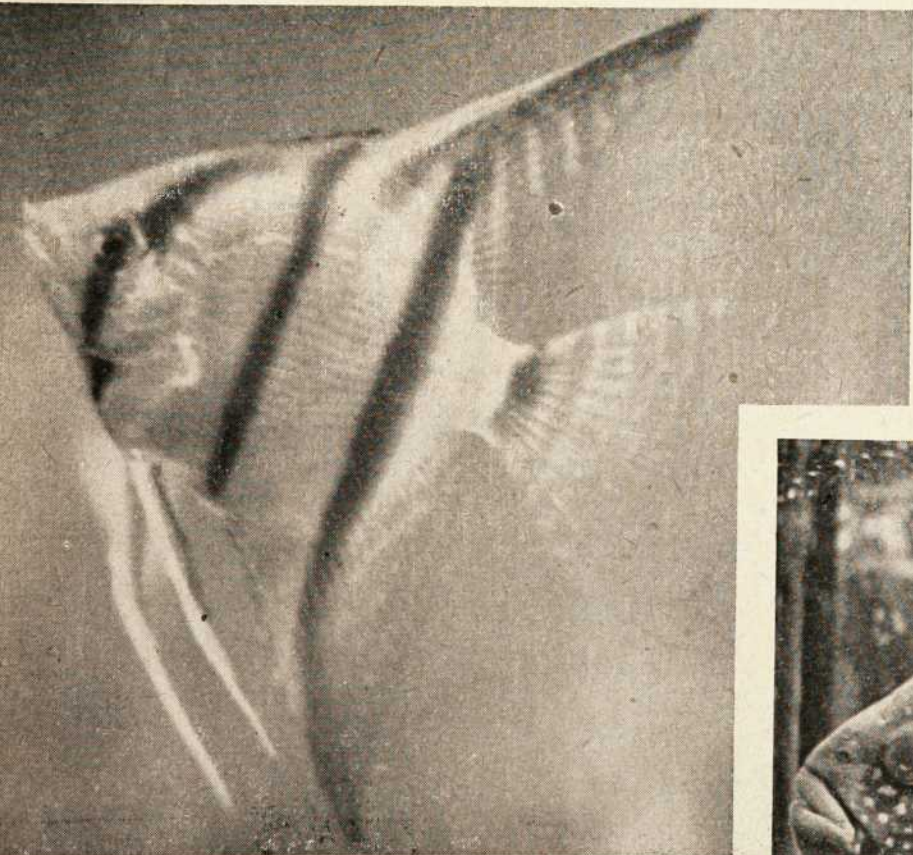
Ces considérations et bien d'autres encore nous incitent à relater les diverses impressions qui se dégagent d'une visite chez un amateur de poissons tropicaux. M. E. Labonté, un amateur féru, doublé d'un connaisseur averti, nous reçoit avec affabilité pour nous faire visiter ses trésors. Avec empressement, il nous fait passer dans une pièce ingénieusement aménagée à cette fin.

Dix magnifiques aquariums dont les capacités respectives varient de 10 à 50 gallons sont disposés avec goût. Instinctivement, nos regards se posent sur l'un des plus imposants, lequel, appelé aquarium de "communauté", contient les plus beaux spécimens. Une idée d'abord du paysage marin qui se compose de plantes aquatiques variées comme les cryptocorynes willisi, les cordatas et les griffitis, sans oublier un magnifique apenogeton crispum, plusieurs beaux amazones, des sagittaires géants, du tréfle aquatique et, comme arrière-plan, un rang de vallisnaires. Dans cette flore évolue une foule de poissons tropicaux tels le pterophyllum scalare, de beaux helcetomas temminockis dont la particularité est de s'embrasser. Que dire aussi de cette beauté authentique que

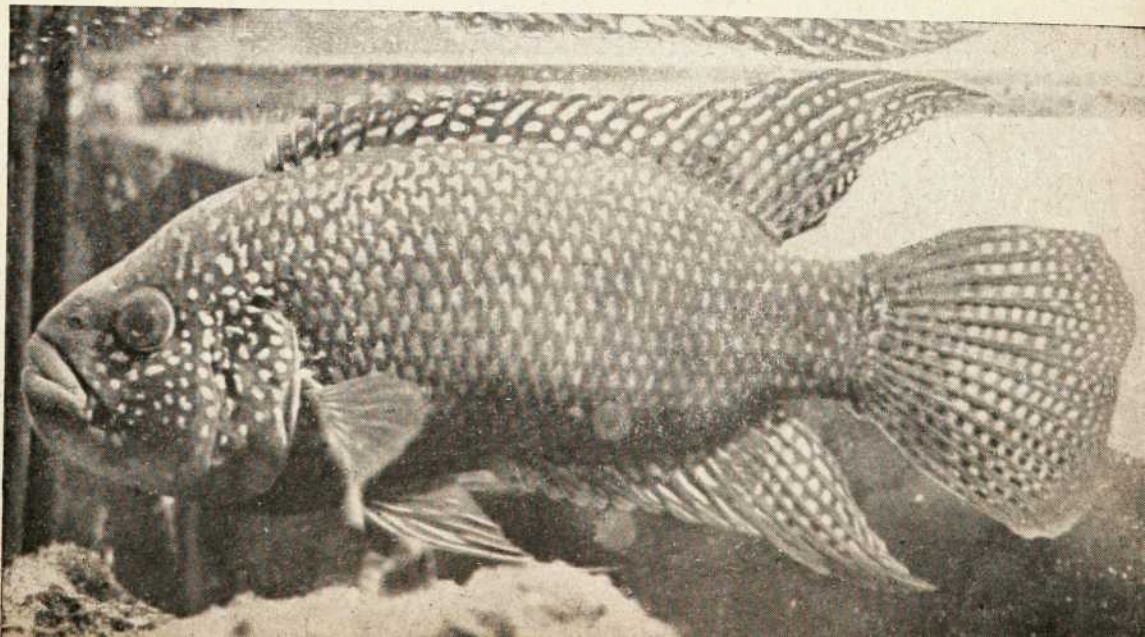


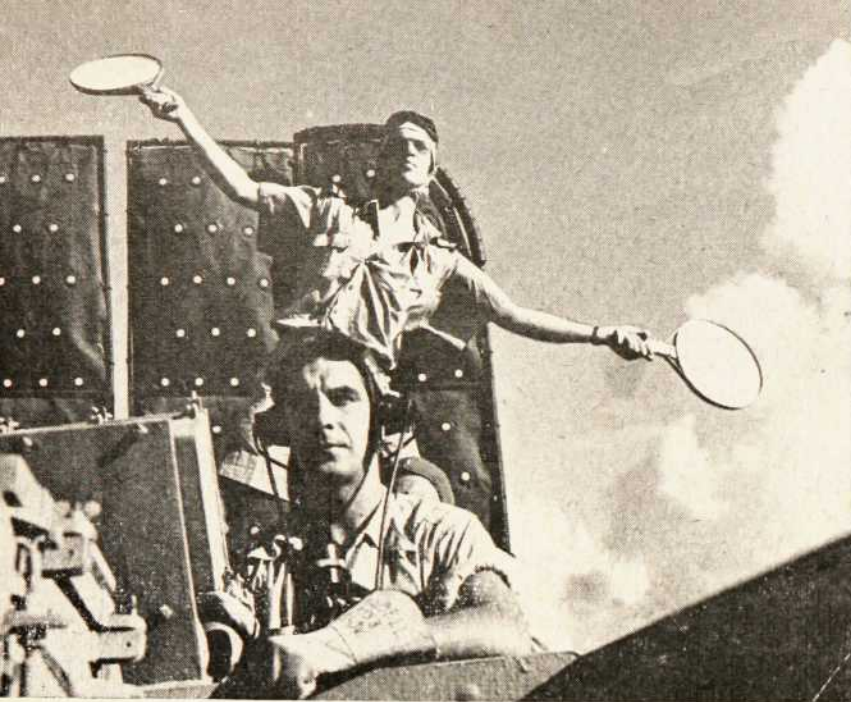
sont les mollienias shenops dont le corps nous apparaît comme un velours du plus beau noir. Voilà qu'on remarque une douzaine de zèbres danios, type de petit poisson rayé dont la chasse continue dans l'aquarium donne de l'entrain aux autres habitants de la maison de verre. Et puis, qu'elle admiration ne suscitent pas ces deux ravissants corydoras paleatus ou barbottes tropicales qui ont une tâche particulière à accomplir,

[Lire la suite page 38]



Ci-dessus, le piranha, originaire de l'Amazone. Bien que d'une beauté fascinante, ce poisson est assez vorace. Ses dents sont aiguës et il peut mordre aisément un doigt. — Ci-contre, le discus, ainsi appelé à cause de sa forme circulaire. Il est tout à fait gracieux et évolue avec élégance. Egalement originaire de l'Amazone. — Ci-dessous, le cichlasoma nigrofasciatum, communément appelé Jack Dempsey, à cause de sa forme trapue. Très agressif, il ne peut partager son aquarium avec aucun autre poisson. Son prix est de \$75. à Montréal. Au haut de la page, angle gauche, EUGENE LAPOINTE, président du Club Canadien d'Aquarium. — A droite, Mme A. LATULIPPE, la dévouée secrétaire de ce club.





Chaque fois qu'un aéronef se prépare à se poser sur le pont d'envol du porte-avions "Warrior" de la Marine Royale Canadienne, un guide entre en jeu et dirige le jeune homme aux contrôles. Il demeure à son poste jusqu'à ce que l'avion atterrisse à plat, après quoi il se prépare à diriger le pilote suivant. Cet aviateur-fantôme se tient sur une plate-forme sur le côté gauche du pont d'envol.

Photo Marine Royale Canadienne.



Le château de Chantilly, en France. Cette magnifique propriété de la famille de Montmorency date du Moyen âge. Elle fut agrandie et embellie au cours des siècles. Le grand Condé et le duc d'Aumale collaborèrent à donner à Chantilly le caractère princier que nous lui connaissons. En 1885, le duc d'Aumale légua cette propriété à l'Institut de France. La vue générale qu'on a ici donne une parfaite idée de la splendeur de ce superbe monument français.

Photo S.I.F., Ottawa.



Ci-dessous, un superbe troupeau de mouton australien. A l'arrière-plan, un chien vigilant monte la garde. On sait qu'en Australie, l'exploitation de la laine constitue l'une des grandes richesses de ce pays. Un autre pays qui fait également parler de lui en ce domaine, c'est l'Argentine. En effet, sa production annuelle atteint le chiffre impressionnant de \$13,000,000. Les éleveurs argentins redoutent la nationalisation de leurs entreprises.



ÇÀ ET LÀ PAR L'IMAGE

Ci-contre, à gauche, un cas d'infirmité de naissance qui n'est pas banal. Il s'agit du jeune JIMMIE KENNEY de San Mateo, Californie. Né sans bras, cet enfant, aujourd'hui âgé de 13 ans, s'est parfaitement adapté à la vie en développant une incroyable adresse de ses jambes. Il peut ouvrir les portes, faire fonctionner l'appareil de radio, tourner les pages d'un livre et même écrire avec l'usage de ses pieds. Malgré ce terrible handicap, Jimmie peut suivre ses cours, et est heureux de vivre.

Ci-dessous, la Tour de la Bâtiar, près de Martigny, dans la vallée du Rhône, en Suisse. Cette tour est considérée comme un précieux vestige du Moyen âge et marque la tête de ligne du chemin de fer qui conduit à Chamonix et au Mont Blanc. Ce parcours, d'une beauté authentique, est l'un de ceux qui créent les impressions les plus vives chez les voyageurs traversant ce merveilleux pays. On trouvera d'autres détails sur la vallée du Rhône en page 4 de ce présent numéro du SAMEDI.





Voici quatre petits êtres tout grouillants qui ont bien l'intention de ne pas vouloir quitter ce monde. Ce sont, de gauche à droite, pour les nommer par leurs petits noms : Tommy, Donald, Bruce et Joan, tous nés le même jour, de la même mère, il y a quelque trois mois à Baltimore. Ce n'est pas un record comme celui de nos jumelles Dionne, mais le fait nous a paru digne de le mentionner.



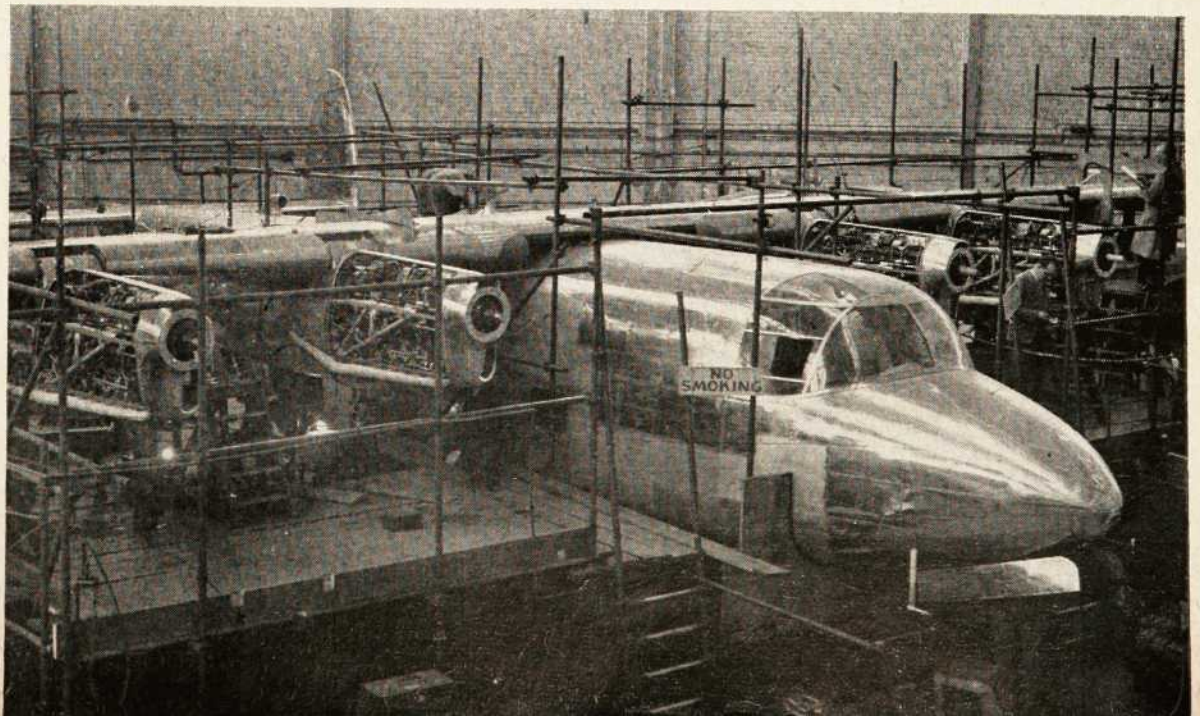
Ci-dessus, une expérience des plus récentes en ce qui a trait à l'enseignement de la chirurgie vient d'avoir lieu à Baltimore, aux Etats-Unis. Un groupe de chirurgiens et de docteurs de l'institut médical Hopkins de l'endroit suivent dans toutes ses phases une opération-type grâce au truchement de la télévision. Où s'arrêtera le progrès ?



Voici un autre phénomène qui est digne de mention. Une brebis de San Antonio, Texas, vient de mettre bas trois agnelets normalement constitués et tout à fait visibles. L'heureux propriétaire de ce trésor, car c'en est un, véritablement, s'est empressé de déposer les trois nouveaux arrivants dans un panier rempli de paille. Sous l'œil vigilant de leur mère qui paraît elle-même étonnée du phénomène, les trois petits contemplent le photographe qui fut assez heureux de les croquer à votre intention. — Ci-dessous, le dernier mot en fait d'avion commercial. C'est le Marathon air-liner, de fabrication anglaise, et mû par la double propulsion à jets et à explosion. Ce nouveau type d'avion doit incessamment entrer en service sur les lignes anglaises d'Europe, en attendant les autres.



Ci-dessus, un paysage de France tout empreint de charme et de beauté. L'étang bordé d'une rangée d'arbres d'une parfaite symétrie n'est pas sans nous rappeler la précision et l'aspect géométrique des jardins français. Photo S.I.F., Ottawa.



CLAIRE ÉTAIT DIVORCÉE depuis trois ans quand vint la guerre. De loin, elle n'avait jamais cessé de suivre les étapes de la vie de Robert Frémont, son ex-mari, car elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Lui aussi l'avait aimée, jusqu'au jour où une femme aux yeux hardis avait mis en lui une passion violente qui l'avait arraché à son foyer.

« Nous n'avons pas d'enfants... Claire refera sa vie », s'était-il dit pour apaiser de fugitifs remords.

Elle n'avait pas refait sa vie et ne la referait jamais, car elle était de celles qui se donnent sans retour. Et Robert demeurerait son unique amour.

Elle avait été contrainte au divorce, mais aucune loi ne pouvait l'empêcher de continuer à l'appeler tout bas son époux.

Elle avait appris le remariage de Robert, puis une maladie qu'il avait faite au cours du dernier automne et elle eût donné toute sa vie pour qu'il lui fût permis de veiller à son chevet.

Elle connut enfin le départ de Frémont pour la guerre et, dès lors, elle trembla jour et nuit pour l'absent.

MARRAINE INCONNUE

Nouvelle par ANNE-MARIE DELORD-TESTA

Quand s'annonça le rude hiver de la « drôle de guerre », elle pleura en songeant à la tranchée où il subissait les intempéries. Alors, une idée lui vint qui emplit son cœur d'une joie salvatrice. Elle se mit à tricoter fébrilement de chauds lainages et à confectionner de succulents pâtés. Bientôt, le tout fut réuni en un colis fort alléchant qui partit à l'adresse du sergent Frémont, dont elle avait réussi à connaître le secteur postal.

Cet envoi d'une marraine inconnue surprit fort le destinataire.

— Pas d'erreur, c'est bien pour moi ! constata-t-il, en vérifiant pour la troisième fois l'adresse inscrite en gros caractères sur la toile d'emballage.

Et prenant à témoin l'un de ses camarades :

— Il ne manque pourtant pas de copains qui n'ont pas de famille comme toi, vieux... Moi, j'ai une femme. Il faut dire qu'elle ne m'a pas beaucoup gâté jusqu'ici. Mais cette marraine, qui me tombe du ciel, n'en sait absolument rien.

Comme pour demander pardon à l'épouse lointaine du reproche qu'il venait de formuler à son adresse, il

tira de son portefeuille une photographie, la contempla un instant, puis la tendit à son interlocuteur.

— Tu ne dois pas t'embêter le dimanche ? apprécia le « poilu » en appuyant sur le portrait un regard admiratif.

Robert sourit, flatté, et oublia, une fois de plus, qu'auprès de cette trop belle épouse il n'était pas le plus heureux des hommes.

A dater de ce jour, il reçut de sa « marraine » un colis chaque semaine et il s'émerveilla de ce qu'elle prévit si merveilleusement ses moindres désirs.

— Comment a-t-elle pu deviner que j'aime les cigarettes turques et que je raffole des ananas ? se demandait-il, attendri.

Il adressait à l'inconnue des lettres chargées de gratitude et se plaignait de ce qu'elle ne lui écrivit point.

La missive vint enfin. Mais au moment où Frémont allait la décacheter, il eut la sensation brutale d'un coup de faux dans les jambes et tomba sur le sol durci de la tranchée. Il ne perdit connaissance qu'au moment où les brancardiers l'emportèrent.

De son passage dans une ambulance du front et de son transfert dans un hôpital [Lire la suite page 36]

"J'ai appris, Robert ! Alors, je suis venue. J'ai résisté quelque temps, mais je n'y tenais plus ! Ne crains rien, je vais repartir... Je sais que je n'ai plus le droit."

Dessin de JEAN MILLET



LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

**BARBARA ANN SCOTT, FÉE CANADIENNE
DE LA GLACE**

Blonde, rieuse et fraîche, Barbara Ann Scott est la première patineuse du monde amateur de patinage de fantaisie. Qui ne connaît cette fée de la glace, cet être aérien, fait de souplesse et de grâce, Ann, dont parle l'univers entier, depuis un mois, et qu'applaudissent tous les pays, les uns après les autres ?

Qu'a-t-elle à envier aux oiseaux qui planent dans les airs, aux cygnes merveilleux qui glissent sur les lacs ? La glace ne lui offre-t-elle pas son miroir qu'elle frôle à peine ? Ses bras n'ont-ils pas les mouvements souples des ailes ?

Barbara Ann Scott est incomparable, chez les patineurs amateurs, dans l'exécution des figures et des danses acrobatiques qui constituent le programme du patinage artistique. C'est de l'art, assurément, mais c'est du sport aussi, et qui exige un entraînement sévère et attentif. La force de propagande pour le Canada que porte en elle cette spécialiste remarquable du patin n'est pas douteuse et il y a lieu de nous réjouir que l'Etat l'ait officiellement reconnue.

Elle a appris à patiner à Ottawa alors même qu'elle faisait ses premiers pas. Il était naturel qu'Ottawa produisît cette merveille du patin, comme elle a produit un grand nombre de joueurs de hockey de la N. H. L.

Dans sa petite tête une idée a germé : "Je veux dompter la glace." Envie d'enfant gâtée, rêve irréalisable ? Non point. Ann Scott a vaincu l'immensité glacée. Il n'est pas de concours ou de championnat qu'elle n'ait remporté : championnat du Canada, championnat d'Europe et championnat du monde. Simple, gentille, aimable, elle fait de par le monde sa moisson de lauriers. Son père, colonel de l'armée canadienne, décédé l'an dernier, eût aimé être témoin de toute cette gloire. Dieu ne l'a pas voulu !...

Lorsque vous demandez à Ann, 18 ans, quel est, en dehors du patinage de fantaisie, le sport qu'elle préfère, elle vous répond avec un doux sourire : "La pêche à la truite !"

Nul plus que nous n'admirons la gracieuse patineuse Barbara Ann Scott, et nous nous réjouissons de ses succès renouvelés. Dans deux ans, elle gagnera près de \$100,000 par année, si les accidents ne viennent pas contrecarrer ses desseins. Ça n'est pas seulement une grande sportive, mais aussi une artiste. Quand on l'a surnommée la Fée canadienne de la glace, on a exprimé poétiquement un sentiment tout à fait juste.

Mais ce qui nous chagrine un peu, c'est de voir que, depuis la retraite — prématurée à notre sens — de Mlle Suzanne Thouin, de Montréal, nous n'avons plus dans notre province de patineuses canadiennes-françaises de renom.

Nous nous en voudrions de faire une peine, même légère, à qui que ce soit, mais les nôtres ne s'avèrent pas capables d'inquiéter les prestigieuses patineuses anglaises et américaines.

Peut-être la raison de cette carence est-elle assez facile à expliquer. Les patineuses canadiennes-françaises ne manquent ni de qualité athlétique, ni de grâce, mais elles répugnent à un entraînement suivi. De plus, vous n'ignorez pas que, dans le patinage de fantaisie sur glace, comme dans tout autre sport, on n'obtient rien sans se plier aux règles très sévères d'un entraînement rigoureux. Oui, cela doit être la raison, et nous le regrettons.

Saviez-vous qu'il en avait coûté près de \$6,000 par année aux parents de Barbara Ann Scott pour que la Fée de la glace s'adonnât sérieusement à son sport favori ? Connaissez-vous des parents canadiens-français qui sont prêts à dépenser une somme analogue pour que leur fille de 17, 18 ou 19 ans devienne championne du monde du patinage de fantaisie ? Non, n'est-ce pas ? Nous, non plus.

QUAND ON GAGNE ET QUAND ON PERD

Quand une équipe d'athlètes professionnels de premier plan remporte quelques beaux succès de suite, elle ne rencontre autour d'elle que sourires, flatteries et amabilités de toutes sortes.

Les amis, à ce moment, sont nombreux. Les mains se tendent. On félicite avec joie. On accompagne joueurs et dirigeants. La famille s'est agrandie, elle est enthousiaste. C'est le paradis... ou presque.

"Alors, dit un habitué des billets de saison, nous gagnerons le championnat de l'univers !"

Les dirigeants ne répondent pas. Ils savent qu'une équipe de hockey n'a rien de commun avec une machine automatique. Ils sont heureux, certes, mais ils craignent toujours que ça ne dure pas. Les blessures, la maladie ou la baisse de forme se produisent si vite et sans prévenir, qu'il faut toujours craindre leur arrivée inopportune.

Et, en effet, si l'équipe subit des échecs notoirement qui l'éliminent de la course au championnat mondial, d'une manière inattendue, la situation change nettement.

Après la défaite, lorsque les joueurs quittent la patinoire, ils sont seuls ou presque. Ils s'en vont en pensant qu'ils auraient pu mieux faire, si ceci, si cela... Et ils sont surpris de ne pas voir autour d'eux ceux qui les attendaient à la porte avant la défaite.

Les adversaires, tout joyeux de leur victoire, sont déjà partis. Car il est évident, c'est prouvé, qu'on est plus vite sorti du vestiaire, lorsqu'on est vainqueur.

Si quelques personnalités sportives sont encore là (quelquefois les discussions se prolongent), elles vous abordent et, d'un air compassé, comme au cimetière, vous disent :

"Alors, quoi, ça ne va plus ? C'est une malchance. Si Richard n'avait pas manqué un "filet ouvert", on aurait gagné la joute ! C'est bien embêtant, je viens de perdre un cent dollars sur vos chances !"

Le lendemain, les joueurs lisent les journaux et constatent, avec amertume, que les critiques pleuvent drues sur leur échine. Ils devraient en tirer des enseignements et y acquérir une bonne dose de philosophie. Malgré leur air détaché, ils sont froissés et vexés. Cette volée de bois vert les indispose. Ils pensent, aussi, au montant d'argent qu'ils perdent en ne gagnant pas la série.

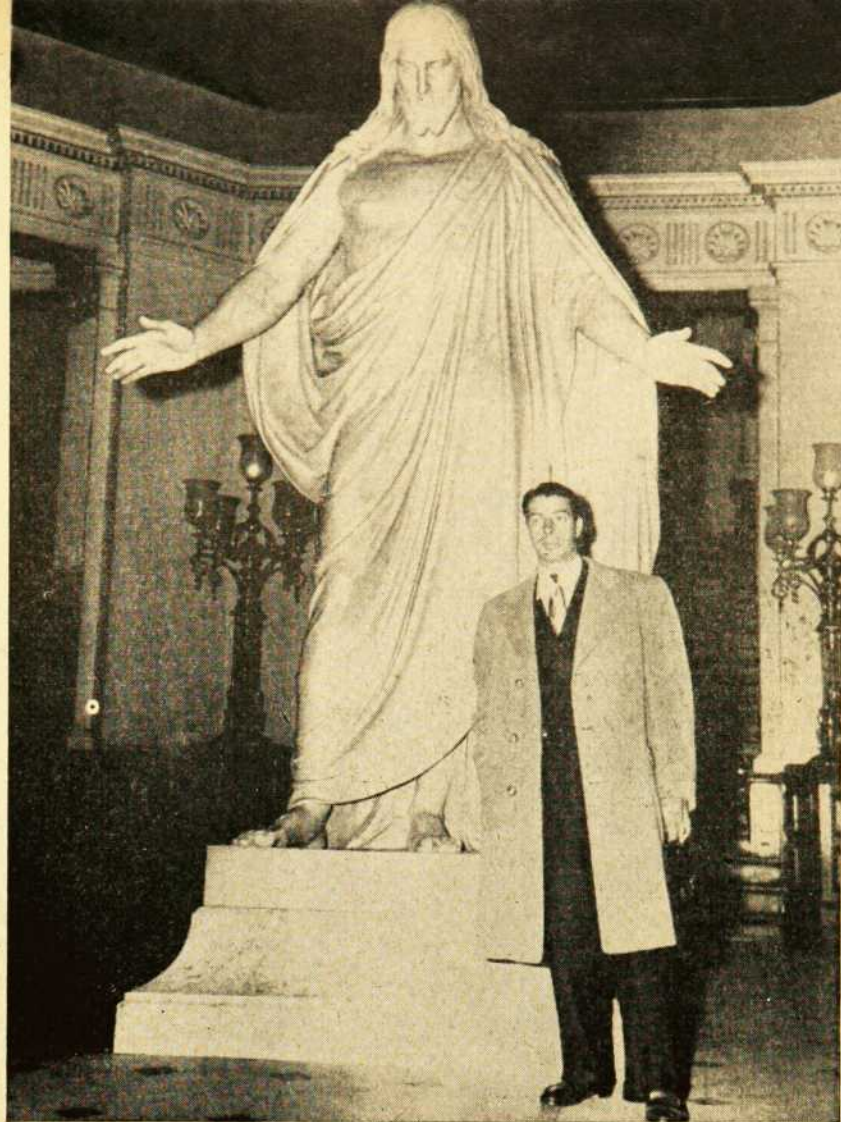
Toute la semaine, comme par hasard, les joueurs rencontrent des figures de connaissance qui les plaignent, veulent les consoler, et ne réussissent qu'à les mettre en colère. Les joueurs ne veulent pas faire voir qu'ils aimeraient mieux parler d'autre chose, ils sourient et répondent :

"On se reverra, tout n'est pas fini, il y a une autre joute, samedi soir, où nous aurons la chance de leur remettre le change..."

Mais les joueurs pensent : "Quand on gagne, on est bien fin, mais quand on perd, on l'est beaucoup moins, avec un trop grand nombre de gens !"

NOTRE COUVERTURE

Barbara Ann Scott, championne du patinage de fantaisie et sa mère, Mme Clyde-R. Scott. Cette très remarquable photo fut prise par le jeune Gabriel Desmarais, de Montréal.



JOE DIMAGGIO, le célèbre voltigeur des Yankees de New-York, est, certes, entre bonnes mains, à sa sortie de l'hôpital Johns Hopkins, de Baltimore, où les médecins lui firent une greffe au talon gauche. Le divin guérisseur permettra-t-il au redoutable cogneur des Yankees de retrouver sa forme d'antan ? Larry McPhail et ses millions de supporteurs lui devront une fière chandelle !

Un partisan revient à la charge :

"Dites donc, Maurice, vous n'auriez pas deux billets pour samedi soir ? J'aimerais à amener ma blonde !"

— Ça y est, dit le meilleur compteur du hockey majeur. Lui et sa blonde, ils espèrent encore assister à notre défaite !...

DEUX CAS D'ENDURANCE EXTRAORDINAIRE

Au cours de sa carrière d'athlète, le combat le plus rude auquel "Newsy" Lalonde, l'un des plus grands athlètes de tout temps, participa, fut disputé entre les clubs de hockey Canadiens et les "Bull Dogs" de Québec, il y a eu 35 ans, cet hiver. Lalonde était alors le pivot des Canadiens et le système de sept joueurs était en vogue, le club Tricolore n'ayant que deux substitués. Les parties avec périodes supplémentaires étaient donc une corvée pour les réguliers. Ce match mémorable dura 58 minutes de période additionnelle. Newsy et feu Didier Pite, ayant joué 118 minutes, pouvaient à peine se tenir debout. Didier Pite s'écrasa sur la glace et demanda à manger, avant la fin de la joute. Il envoya chercher des sandwiches et du café au restaurant du coin. La joute fut retardée pour permettre à Didier de prendre son petit lunch. Les Canadiens luttèrent courageusement aux attaques furieuses de leurs adversaires. Le joueur de défense Joe Hall, victime de l'influenza en 1919, compta le point décisif du Québec, deux minutes avant la fin de la deuxième période de 30 minutes de temps supplémentaire, le pointage final étant de 6 à 5 pour les "Bull Dogs". Les joueurs du Canadien durent se traîner ou presque pour se rendre à leur vestiaire. On eut recours à des stimulants pour faire reprendre leurs forces normales.

On a déjà publié le récit d'exploits sportifs des plus originaux, des cas typiques d'endurance à la marche. Tout n'est pas rose dans la vie d'un marcheur qui, par exemple, réalise sans arrêt un trajet de 100 milles en 24 heures. Mais voici une prouesse sportive qui bat quatre as : Le fakir hindou Bhumi a marché nu-pieds, pendant 24 heures consécutives, sur un sentier semé de clous, à l'entrée du Temple hindou de Puri, aux Indes. Si ce fakir vit de la charité publique et passe sa vie sans travailler, à coucher à la belle étoile, il a de plus établi un record mondial de la marche que l'on peut classer dans la catégorie qui semblera la moins propre à quelque chose...



Sans savoir pourquoi, Jack Desly eut l'impression que Sanchez posait une question muette. Il se retourna vers le vieillard, qui se trouvait légèrement en retrait.

Dessin de JEAN MILLET

LA DERNIÈRE AVENTURE DE JACK DESLY

I — JEUX DE PLAGE

JACK DESLY ouvrit la porte-fenêtre et s'avança sur le balcon. Le soleil était éclatant et faisait miroiter la mer calme. Dans la chambre, derrière lui, Gladys Smith donnait des ordres à Nan-Dhuoc, leur domestique annamite qui s'affairait pour l'aider à ranger les tiroirs.

Le couple était arrivé le matin même, par la route, venant de Paris. Une fantaisie de Jack. Passer deux mois à Hendaye, juste en face de l'Espagne. Il aspira profondément l'air marin :

— Eh bien ! on y est... Amusant comme sensation de penser que cette montagne, là-bas, c'est déjà un autre pays...

Gladys releva la tête, sourit et vint le rejoindre. Il désigna le mont Jaizkibel, dernier contrefort des Pyrénées qui s'abaisse vers la mer jusqu'à ce qu'il y plonge, au cap du Figuier.

— On dirait un fjord de Norvège... remarquait-elle. Cette hauteur couverte d'une forêt de sapins vert sombre... Puis ces flancs de roche dénudée, lavés continuellement par l'assaut des vagues...

— Pour le moment, la mer est plate, dit-il. Mais les tempêtes ne doivent pas être pour rire, ici...

Leurs regards firent le tour de l'horizon. Laissant sur la gauche la montagne espagnole, ils admirèrent, à droite, les rochers tourmentés des Deux-Jumeaux. Puis Jack fit un mouvement de tête vers le Casino, en face de l'hôtel.

RÉCIT POLICIER

Par CLAUDE ASCAIN

— Cette construction donne un avant-goût du style espagnol-arabe... On dirait un castel... Des tours, des créneaux...

Il prit une nouvelle bouffée d'air et murmura :

— Ah ! ça fait du bien... Ça nous change de Paris surchauffé... Au diable les soucis... Et avec eux, Arthème Ladon...

Nan-Dhuoc qui s'était approché pour annoncer que tout était prêt fit une grimace en entendant le nom de l'inspecteur de la Sûreté et glapit de sa petite voix aigre :

— Oui, maître... Ladon au diable... Et moi bien heureux, si lui toujours rester en enfer...

Jack haussa les épaules et ouvrit son étui à cigarettes :

— Bah !... Tu sais bien, Nan-Dhuoc, que dans ce petit jeu de cache-cache qui dure depuis des années, avec Arthème Ladon, c'est toujours nous qui avons gagné... Nous représentons une bonne et solide association... Et avant que ce brave policier ait pu amonceler quelque chose contre nous, je crois que j'aurai une barbe grise...

— Allons, Jack, reprocha Gladys, il avait été convenu que nous ne parlerions pas de nos occupations habituelles, à partir du moment où l'auto aurait démarré, et à peine ici, tu...

— C'est vrai, fit-il dans un sourire ; à l'amende pour moi !... Je t'achèterai un beau bijou à notre première excursion à Biarritz ou à Bayonne... Et maintenant, en vitesse... Le maillot de bain est de rigueur... La marée accourt... Qui se trempera le premier ?

Nan-Dhuoc fila vers l'aile du palace réservée aux domestiques. Il était fort stylé. Il n'oubliait pas le rôle qui lui était dévolu. Il restait le valet de chambre...

— Je suis un peu fatiguée, déclara Gladys. J'aime mieux me reposer jusqu'à midi... Mais que cela ne te gêne pas, mon Jacky...

Déjà enveloppé d'un peignoir, Desly lui rendit son baiser et disparut. Elle le vit, bientôt, traverser le boulevard et sauter lestement par-dessus le petit mur de la digue, courant dans le sable fin.

Des cris de joie, des conversations, des éclaboussements, des appels, des culbutes, des rires, des aboiements de chiens... L'heure du bain à marée haute. Les vagues paresseuses déferlaient lentement comme à regret. Jack entra résolument dans l'eau et dès qu'il se sentit immergé jusqu'à la taille, se mit à nager vers le large.

Il s'en allait d'une brassée puissante et harmonieuse, attaquant des deux bras tour à tour, et laissant derrière lui, sous le battement rythmé de ses jambes, une traînée d'écume. Un barbotteur, sur la plage le désigna et murmura à sa compagne :

— Regarde, ma petite... Ça c'est du crawl... Et comment!

Jack éprouvait une sensation d'ivresse à fendre ainsi le flot. Après environ cinq à six cents mètres, il s'arrêta, se retourna, et debout, dans l'eau, se maintint aisément par quelques mouvements arrondis des bras. La plage était aveuglante sous le soleil et l'eau étincelait. Au fond, très loin, la masse bleuâtre des Trois-Couronnes, puis, par étages, d'autres montagnes majestueuses. Le décor était admirable... Jack songea qu'il valait et au delà celui de la Côte d'Azur qu'il avait toujours cru inégalable...

Il se remit à nager vers la grève. Un groupe de jeunes gens et jeunes filles jouaient au ballon nautique. Jack arriva près d'eux, et, sans façons, se mêla à leurs ébats. On l'accueillit avec sympathie; on avait eu le temps d'admirer ses talents de triton.

A la mer, les relations se nouent avec une remarquable facilité, quitte à se défaire aussi rapidement, une fois rentré dans ses quartiers d'hiver. Dix minutes plus tard, Jack était le héros de la bande: il lançait le ballon plus loin, plus fort et plus adroitement que n'importe qui.

Le groupe revint sur le sable. Tout le monde était doré par le soleil, même Jack qui avait eu le temps de se brunir, en Marne, lors de ses promenades en canoë, aux abords de sa villa de La Varenne.

Une conversation à bâtons rompus s'engagea. Soudain, un ronflement de moteur emplît l'espace et Jack, instinctivement, regarda le ciel, s'abritant les yeux sous la main en abat-jour.

— Non, fit une jeune fille, ce n'est pas un avion... C'est le canot automobile de M. Livingmere...

Jack, alors, regarda vers l'horizon. Les jeunes gens se mirent à rire.

— Vous ne verrez pas davantage au large... Il tourne dans la baie de Chingoudi... Il sort toujours à marée haute...

Jack n'ignorait pas la particularité de la plage d'Hendaye qui consiste en une langue de terre s'arrondissant entre la baie de Chingoudi — embouchure de la Bidassoa — et l'océan. La baie subissait l'effet des mariées et selon l'heure se révélait vide ou représentant un grand lac d'eau salée.

— On y va?... proposa l'une des jeunes filles.

— Le propriétaire du canot, expliqua-t-elle à Jack, est un vieux bonhomme à cheveux blancs, un chic type... Il traîne un aquaplane derrière son petit yacht et ça file... Il nous connaît... Il nous invite à chaque fois... Vous aimez l'aquaplane?

— Je pense bien!... s'exclama Jack.

Le groupe partit vers la baie, traversant la Pointe au milieu des tamaris et des plantes grasses poussant à l'envi dans le sable. Dans la baie, sereine comme un miroir, le canot filait à toute allure avec la planche vernie de l'aquaplane bondissant, vide, à sa suite.

— Allons au bout du môle... proposa l'un des jeunes gens.

Ils atteignirent l'extrémité d'une large avenue se terminant par un mur d'où partait un escalier de pierre descendant dans l'eau.

— Ohé!... Ohé!... cria le meneur de la joyeuse bande.

On voyait le visage tanné sous la casquette blanche de celui que Jack supposa être M. Livingmere. L'homme qui était au volant, répondit en agitant gaiement le bras et bientôt le canot à moteur vint se ranger à peu de distance du môle.

M. Livingmere mit ses deux mains en abat-son et cria:

— Quand vous voudrez!... Chacun son tour!...

Le plus décidé se laissa glisser à l'eau et atteignit l'aquaplane. Il se hissa d'abord accroupi, le moteur gronda et, peu à peu, le jeune homme se redressa en s'aidant adroitement des cordes qui lui permettaient de se tenir debout. Le canot fonça, exécuta un virage brusque. Mais le jeune homme s'y attendait et pencha le corps. On entendit son rire et celui du pilote. Le canot s'éloigna dans un rugissement continu.

— Il a l'air d'un brave homme, hasarda Jack.

— Qui?... L'Américain?... Oh, oui... Un vieux célibataire qui ne sait pas comment dépenser ses millions...

Jack Desly dressa l'oreille. Un millionnaire?... Tiens, tiens!... Malgré sa décision de se reposer à Hendaye, il... Ma foi, c'était toujours bon à savoir.

— Il habite par ici? demanda-t-il d'un air innocent.

— Il a loué cette grande villa jusqu'en octobre...

L'informateur montra une maison grandiose, entourée d'un jardin luxuriant qui descendait jusqu'à la baie même.

— Mais non, rectifia une jeune fille, il a loué à l'année, pour je ne sais combien de temps... Je le sais par maman qui en a parlé, dernièrement avec l'agent de location... Il se plaît beaucoup par ici, et a même parlé d'acheter la propriété...

— Comme pipelette, toi, Sabine... commença un grand garçon frisé, d'un air moqueur.

On se mit à rire, et Jack trouva un mot heureux pour éviter des froissements d'amour-propre. Le canot automobile revenait et l'occupant de l'aquaplane avait exécuté un plongeon.

— Il m'a eu! clama-t-il en remontant l'escalier; il est terrible! Son plaisir est de vous faire zigzaguer jusqu'à ce que vous culbutiez...

— Au suivant!... Au suivant!... appela M. Livingmere.

Jack se décida. Le vieux millionnaire le dévisagea, puis sourit:

— Soyez le bienvenu, monsieur...?

—... Jack Desly... Je suis ici avec ma femme, en voyage de noces...

Prétexa officiel qui fut aisément accepté. M. Livingmere ajouta:

— Je serai enchanté de faire la connaissance de Mme Desly...

Les promenades sur la baie se succédèrent. Finalement, l'Américain interpella un jeune homme blond:

— Et vous, monsieur Métayer? Cela ne vous dit rien, aujourd'hui?

Antoine Métayer qui était assis sur le rebord du môle secoua négativement la tête. Aussitôt, tout le monde se moqua de lui:

— Hou! Hou! Antoine!... Paresseux...

M. Livingmere consulta sa montre et déclara:

— Je vais rentrer... L'heure du déjeuner approche...

— Attendez, j'y vais tout de même...

Le canot blanc partit une fois de plus. Il accomplit un premier circuit au cours duquel Antoine tint bon, et tourna presque sur place envoyant littéralement l'aquaplane dans une ronde vertigineuse, puis il piqua droit vers le port, en face du môle de Fontarabie, à environ un kilomètre de l'endroit où se tenaient les jeunes gens.

— Quelle heure peut-il bien être? demanda Sabine.

— Pas loin de midi et demi... répondit Jack.

— Mon Dieu!... Je n'ai que le temps de rentrer...

Les jeunes filles se sauvèrent comme une volée de moineaux. Il ne resta plus que Jack avec trois compagnons.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il fait le canot? murmura subitement Desly. Il ne revient plus?

— C'est vrai... Ah! non, le voilà... Il va ancrer directement devant la villa de M. Livingmere... C'est curieux, je ne vois pas Antoine.

L'aquaplane était en effet inoccupé. Les quatre camarades s'entre-regardèrent. Celui qui répondait au nom de Gérard eut un geste insouciant et lança:

— Je parie qu'Antoine aura lâché pied et abandonné l'Américain. C'est bien dans son caractère, ça... Il est hargneux par moments...

— Si on allait le demander à M. Livingmere? proposa Jack qui tenait à cultiver tout de suite cette nouvelle relation qu'il jugeait immensément intéressante.

Ils partirent en courant, mais peu après Jack proposa d'aborder à la nage derrière la propriété, pour

ne pas avoir à traverser le jardin public. Ils plongèrent ensemble. Ce fut Jack qui atteignit, loin devant les autres, le débarcadère auquel était amarré le canot automobile. Au moment où il se hissait, une voix rude l'interpella:

— Hep!... Qu'est-ce que vous faites? C'est une propriété privée, ici!

Un jardinier s'avança, un râteau à la main, l'attitude hostile. Jack se souvint qu'il était tout nouveau à Hendaye et que l'homme ne le connaissait pas comme il pouvait connaître les autres jeunes gens.

Mais déjà le vieillard descendait rapidement d'une terrasse sise au-dessus de la baie et, le visage avenant, tendait la main à Jack:

— Laissez donc, Miguel, ordonna-t-il au jardinier. Ce monsieur est un ami... Voulez-vous prendre un cocktail? offrit-il à Jack.

— Avec plaisir... Mais où est donc Antoine Métayer?...

Les autres nageurs arrivèrent. L'Américain les désigna:

— Mais, là!... Il... tiens, il n'est pas avec vos camarades?

— Non... A quel moment vous a-t-il quitté?

M. Livingmere agita la main dans la direction du port.

— A mi-route, fit-il. Il m'a crié qu'il préférerait ne pas continuer; la corde de soutien lui sciait les mains... Il a plongé, je l'ai vu nager dans votre direction; j'ai continué jusqu'au port et, après un grand cercle au large jusqu'aux eaux territoriales d'Espagne, je suis revenu chez moi...

— Il est revenu à la nage?... Mais nous n'avons rien vu, absolument rien à la surface de la baie!...

— Ça c'est un peu fort!... murmura l'Américain.

— Il aura abordé du côté du vieux fort, assura Gérard.

— Sans doute... conclut M. Livingmere, qui frappa dans ses mains pour qu'on apportât les cocktails commandés pour tout le groupe.

Jack rentra en retard pour le déjeuner à l'hôtel.

— Ça commence bien... déclara Gladys, en riant. Heureusement que j'avais prévu le cas... Je t'ai fait réserver tes hors-d'œuvre.

Le fautif s'excusa de bonne grâce et narra les événements de la matinée, mais sans parler d'Antoine Métayer. Ce qui avait le plus d'importance à ses yeux était l'existence de M. Livingmere.

— Il paraît, dit-il discrètement, que ce bonhomme est cousu d'or... Cela me plairait beaucoup de faire craquer quelques coutures!

II — MYSTERE OU PAS MYSTERE ?

IL ÉTAIT quatre heures de l'après-midi quand Jack et Gladys débambulèrent du côté de la baie. Desly désigna la villa imposante.

— Tu vois?... C'est là... « Les Eucalyptus »... Tiens, justement voici notre personnage qui en sort... Ah! bonjour, monsieur Livingmere!

Le vieillard, grand et sec, avait abandonné sa tenue de yachtman pour un costume de flanelle grise. Il ôta son béret basque — il sacrifiait à la mode du pays — et s'inclina galamment devant Gladys, baisant le bout des doigts offerts.

Puis, tout de suite, sans transition, il annonça à Jack:

— Vous savez? On ne sait pas ce qu'est devenu le jeune Métayer...

Desly eut un mouvement de surprise. Il avait presque oublié l'incident du matin. M. Livingmere avait un visage légèrement anxieux.

— Je commence à me tourmenter, fit-il. Je me sens vaguement responsable de...

Gladys posa une question et en quelques mots fut mise au courant. L'Américain poursuivit:

— Je ne sais que faire... Ses amis sont venus tout de suite après le déjeuner. On ne l'a vu nulle part, il n'est pas rentré à son hôtel; pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

Jack hocha la tête et s'exclama:

— Oh! impossible... Il est trop bon nageur!... Et il n'y avait pas grande distance à parcourir jusqu'au Vieux-Fort de l'endroit où il vous avait abandonné...

Le vieillard laissa apparaître un bon sourire sur sa face bronzée.

— Oui, oui, marmonna-t-il, c'est ce que j'ai pensé... Mais tout de même... Ce que je ne comprends pas, c'est que vous ne l'avez pas vu plonger et nager vers le rivage...

Ils se promènèrent ensemble le long de la baie, se dirigeant vers l'endroit du môle. Jack, après un instant, allongea le bras.

— Je sais pourquoi nous ne l'avons pas vu, dit-il. Regardez...

Il désignait le port au loin, derrière un tournant.

— Au moment où vous avez mis le cap droit devant vous, le canot est passé le long de cette chaloupe

LE PASSÉ QUI FILE

*La vieille file, et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses;
La vieille a les paupières closes,
Et croit bercer un vieux jouet.*

*Le chanvre est blond, la vieille est blanche,
La vieille file lentement,
Et pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.*

*Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond.
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue.*

*Le chanvre qu'elle file est blond,
Elle le voit et se croit blonde;
La vieille tourne, tourne en rond
Et la vieille danse la ronde.*

*Le rouet tourne doucement,
Et le chanvre file de même.
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime.
Le rouet tourne un dernier tour,*

*Les mains s'arrêtent désolées,
Car les souvenirs d'amour
Avec le chanvre étaient filées.*

de pêche... Vous avez disparu à nos yeux pour une demi-minute au moins. Et puis après, j'avoue qu'on n'a plus fait attention à vous. Nous bavardions.

Livingmere fronça le sourcil comme s'il faisait un effort de pensée et parut calculer les distances.

— Je ne puis me rendre compte, dit-il à la longue, car, naturellement je regardais devant moi... Métayer m'a crié « au revoir! » et il a plongé... C'est tout ce que je sais... Je me suis retourné alors et je l'ai vu s'éloigner. Moi, j'ai ouvert les gaz en grand...

Gladys intervint et remarqua avec justesse:

— La marée est basse. On voit le fond de la baie presque partout. S'il était arrivé quelque chose à ce pauvre garçon, on devrait avoir déjà retrouvé son...

Elle allait dire son cadavre, mais rectifia:

— On l'aurait vu, en un mot... S'il était évanoui, ou blessé, ou... je ne sais pas, moi...

— Oui, en mettant les choses au pire, il est impossible qu'en un si court espace de temps, il se soit enlisé dans la vase.

Un domestique de M. Livingmere arriva en courant.

— Monsieur... Il y a le commissaire de police qui... qui vous demande... Il est à la villa...

Le vieillard eut une expression attristée, qu'il tempéra par un sourire furtif, mais contraint.

— Je vais avec vous, déclara Jack. J'étais là, ce matin, et s'il s'agit de cette incompréhensible affaire...

Le commissaire de police, fort courtis, s'excusa abondamment, avec le savoureux accent du pays. Il expliqua que l'un des jeunes gens — Gérard Fromet — était venu faire une déclaration qui nécessitait une petite enquête et que, n'est-ce pas, etc., etc....

Après le départ du fonctionnaire, M. Livingmere se montra totalement navré de ce malheureux épisode qui, dit-il, « assombrissait, malgré tout, l'extrême plaisir qu'il éprouvait d'avoir reçu chez lui Mme Desly... ». On prit le thé sur la terrasse fleurie d'où l'on voyait admirablement le clocher de Fontarabie, la ville espagnole...

— On distingue même, assura le vieillard, les cloches lorsqu'elles sonnent, dans l'espace ajourée...

Jack et Gladys le quittèrent avec la promesse de revenir bientôt. Ils repartirent vers la plage à travers des rues plantées de magnolias. Jack, après un instant, se tourna vers sa compagne:

— Eh bien! qu'est-ce que tu en dis?

— Je n'y comprends rien... fit-elle. Comment a-t-il pu disparaître?

— Mais je ne te parle pas de ce Métayer... Que penses-tu de Livingmere?... Il a l'air de s'emballer pour toi... J'ai l'impression qu'avant notre départ, nous aurons l'occasion de...

— Chut!... Voici du monde...

C'était Gérard Fromet en compagnie de deux autres amis.

— Nous venons d'Hendaye-ville, nous avons questionné tout le monde. Il y a un porteur de journaux qui remontait à bicyclette et qui se trouvait à la hauteur de Belcénia quand il a vu...

— Ah!... Il a vu Metayer?

— Oui... Il a vu le canot, l'aquaplane... Ça filait!... Et tout à coup, Antoine a culbuté... C'était bien devant le Vieux-Fort...

Il s'interrompit un instant pour exhaler un soupir soulagé et reprit:

— Vous pensez si ça nous a rassurés... Mais le cycliste ne l'a pas vu aborder. Il pédalait vers le monument aux Morts et là, il faut s'écarter fortement de la route qui longe la baie...

— Alors, conclut allégrement Jack, on le reverra ce soir...

— Oui. Mais je me demande ce qu'il peut bien faire, en maillot de bain...

Pourquoi traîne-t-il aux abords de la baie?

C'était exactement la question que Desly se posait intérieurement à lui-même, mais il n'en laissa rien voir. Après un petit signe amical, il reprit sa route avec Gladys.

Jack était silencieux. La jeune femme comprit qu'il pensait activement, comme à chaque fois qu'il arborait ce visage tendu qu'il connaissait si bien. Il fit un geste comme pour chasser sa préoccupation et se remit à bavarder gaïement.

A la même heure, dans son bureau, le commissaire de police achevait à mi-voix une longue conversation téléphonique avec Paris. Il avait un visage attentif. Sur sa table, de nombreux feuillets couverts d'annotations indiquaient l'importance des échanges de phrases, résultant en une série d'instructions.

— Oui... Oui... En effet... Exact... Entendu...

Maintenant, ce n'étaient plus que ces réponses brèves qu'il articulait à intervalles plus ou moins longs. Finalement, il raccrocha, ramassa les feuillets, les relut, et ouvrant un coffre-fort derrière lui, les enferma soigneusement dans une serviette de cuir.

Il resta ensuite méditatif, puis décrocha de nouveau son récepteur.

— Allo?... Les Eucalyptus, à Hendaye-plage?... M. Livingmere?

— Lui-même... Qui me demande? Ah! M. le commissaire de police!... Je vous écoute... Comment?... A propos de cette malheureuse histoire concernant M. Métayer?... Oui... Et alors, monsieur le commissaire?

La communication fut sans doute très optimiste, car l'Américain écouta en souriant largement. Il remercia et souriait encore lorsqu'il remit l'appareil en place.

Vers sept heures, Jack et Gladys, assis à la terrasse du Casino donnant sur la mer fumaient des cigarettes devant des portos, quand la silhouette de l'Américain apparut devant eux.

Il s'assit à côté de la jeune femme. Sa conversation était amusante et plus que jamais, il paraissait prendre un plaisir évident en la compagnie du couple élégant.

— Qu'est-ce que vous faites, après le dîner? demanda-t-il.

— Je crois, dit Jack, que nous allons nous retirer de bonne heure. Nous avons roulé toute la nuit dernière et, ma foi...

— Allons donc... Vous n'allez pas me faire croire qu'un sportif comme vous est fatigué...

— Moi pas, mais ma femme... commença Jack.

— Je me sens très bien, assura Gladys, avec une œillade à l'adresse de M. Livingmere.

— Dans ce cas... rectifia Jack, tout va bien...

— Si nous allions à Saint-Jean-de-Luz? proposa l'Américain. Sans médire d'Hendaye, ça manque un peu de dancings chic par ici... Par contre, se hâta-t-il d'ajouter, le repos y est parfait. Et quel paysage!... C'est pourquoi je me suis installé sur la baie...

Jack approuva et fit la même réflexion.

— Oui... Pour s'amuser, Saint-Jean

et Biarritz sont à quelques coups d'accélérateur... Mais j'y pense... Ma voiture est au graissage, je ne l'aurai que dans vingt-quatre heures au plus tôt...

— Qu'à cela ne tienne, s'exclama l'Américain. Je passerai vous prendre dans la mienne... C'est dit?

A dix heures, une magnifique conduite intérieure de grande marque, pilotée par un chauffeur en uniforme, stoppa devant l'hôtel. M. Livingmere complimenta chaudement Gladys sur sa toilette qui était exquise. Jack, sur le conseil de son nouvel ami, n'avait pas endossé de smoking, mais un costume sombre bien suffisant pour la circonstance.

Ils partirent par la route de la Corniche dans un ronronnement doux et puissant du moteur. Livingmere, après quelques propos, dit, soudain, d'un air détaché:

— Ah! j'ai eu des nouvelles du jeune Métayer...

— On l'a enfin retrouvé? demanda Gladys.

— Non... Mais l'affaire se réduit à une plaisanterie... Comme quoi il ne faut jamais s'alarmer inconsidérément.

— Qu'est-ce qu'il s'est donc passé? intervint Jack.

On grimpa la pente après Haïcobia et après un virage brusque, on vit devant soi, dans une trouée sur la mer sombre, les lumières du phare de Socca. Quelques minutes plus tard, ce fut la ceinture brillante autour de la rade de Saint-Jean-de-Luz. L'auto plongea dans une descente après un appel de klaxon.

— C'est le commissaire de police qui m'a téléphoné lui-même, déclara M. Livingmere. J'avais oublié de vous le dire, à l'apéritif, au Casino. Il tenait à me rassurer. D'après un rapport d'agent, on a vu le jeune cervelé prendre pied à la base du Vieux-Fort et grimper jusqu'à la route. Il s'est ensuite dirigé vers Belcénia et un petit bois sur la gauche...

— Je n'ai pas eu beaucoup le temps d'étudier Antoine Métayer, confessa Jack, mais il m'avait tout de même donné l'impression d'être plus âgé que le reste de la petite bande... Je l'aurais cru plus raisonnable... A trente ans et quelque, on ne boude pas comme un gamin!... conclut-il.

— Vous êtes observateur, monsieur Desly, complimenta Livingmere, car il a en effet trente-deux ans, quoiqu'il n'en paraisse pas plus de vingt-cinq... Mais ce n'est pas une bouderie... D'après le commissaire de police, ce serait... non, je ne veux pas paraître médisant...

— Allez-y... encouragea Jack. Cela a-t-il beaucoup d'importance?

— Ma foi... Il est infiniment probable qu'on ne le reverra plus, se décida l'Américain, alors je peux le dire tout de même... On pense qu'il a choisi ce moyen pour disparaître sans avoir à payer sa note d'hôtel. Je n'ai pas demandé de détails, mais j'ai été bien content, tout de même, de savoir qu'il n'y avait pas eu de mystère, en fin de compte... Sans doute, avait-il prémédité son coup et caché des vêtements quelque part... Ah! nous voici arrivés.

La soirée fut charmante. Livingmere, qui faisait preuve d'une étonnante verdeur, dansa plusieurs fois avec Gladys. Lorsque vint le moment de rentrer à Hendaye, il s'exclama avec un enthousiasme qui amusa Jack Desly:

— Il faut, mes chers amis, que nous nous voyions beaucoup durant votre séjour sur la Côte Basque... Vraiment, il y a longtemps que je n'avais éprouvé autant de plaisir en compagnie choisie!...

Rien ne pouvait mieux servir les projets du gentleman-cambrioleur. Ce brave millionnaire lui ouvrait à deux

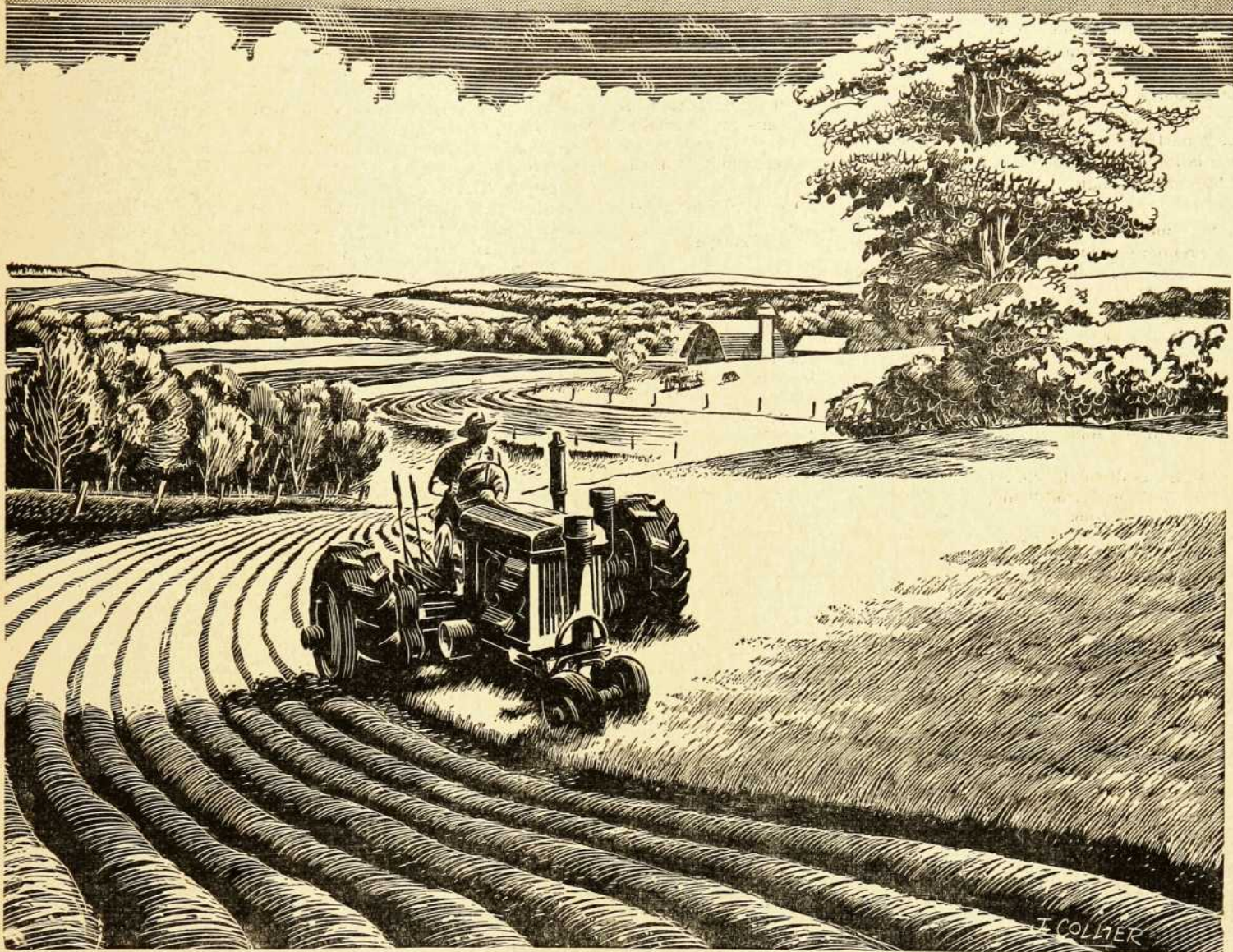
QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



Ce bébé se nomme Lyse. Aujourd'hui, c'est une petite étudiante qui désire de tout son cœur devenir une grande artiste. Il y a déjà beaucoup de chemin de fait. Elle est née à Montréal en 1931 de parents canadiens-français. A l'âge de trois ans et demi, elle débutait à la scène avec le *Théâtre des Petits* où elle a tenu les premiers rôles jusqu'à l'âge de 10 ans. Elle étudia la danse durant trois ans aux studios Mary Beetles et Gérard Crevier, l'art dramatique avec Mme Lilianne Dorsenn et Mlle Sita Riddez avec qui elle travaille encore les classiques. M. Paul Trottier lui donna des leçons de chant et son professeur de français est Mlle Du Haut Cilly et Mlle Kathleen Hayes lui enseigne l'anglais. Elle a eu le grand plaisir de jouer pour M. Paul L'Anglais et Marcel Provost à *La Comédie de Montréal*, ainsi qu'avec *L'Equipe* de M. Pierre Dagenais. Cette artiste fait de la radio depuis dix ans. On lui confia toutes sortes de rôles. Le premier fut *Jeannot Gratton* que lui donna Robert Choquette dans "Le Curé de Village". Elle n'avait alors que cinq ans. Comme elle ne savait pas encore lire à cet âge, c'est sa mère qui lui apprenait par cœur, l'après-midi, le texte qu'elle devait jouer le soir à six heures. Elle a pris part aussi aux programmes suivants: "C'est la vie", "La Fronde des Enfants", "L'Heure Provinciale", "Ceux qu'on aime", "La Marmaille", "Le Vieux Loup de Mer" durant cinq ans (rôle d'Annette), "Fémina", "Sergent Swing", "Les Maîtres de la Musique", "Radio-Collège", "Je me souviens", "Le Théâtre de Chez Nous", "Le Radio-Théâtre Lux Français", "Jeunesse Dorée", "Bécassine enfant", "Le Théâtre de Radio-Canada" ainsi que plusieurs émissions de la "Société de la Croix-Rouge Canadienne", des Certificats d'Epargne de Guerre. On l'a entendue aussi dans "Le Manoir de St-Cri" et elle joua le rôle-titre de "Bécassine". On l'entend dans le radio-roman "Yvan l'Intrépide". On se souvient de l'avoir vue jouer en même temps que Shirley Temple à un des programmes de l'Heure de la Victoire dont elle fut plusieurs fois de la distribution. A la *Comédie de Montréal*, elle interpréta un rôle avec Ramon Navarro et au Radio-Théâtre Lux. Elle fut aussi de la même émission que Simone Simon. Qui est cet artiste très jeune dont le prénom est Lyse? Voir page 33 du présent numéro du "SAMEDI".

† *La Nature Intacte*

**JOUISSEZ-EN
PROTÉGEZ-LA**



" LABOUR DE PRINTEMPS " — une interprétation du labour sinueux par J.-E. Collier

Dans certaines régions de la Chine, la couche superficielle du sol est devenue si précieuse qu'on a vu des hommes en voler des poignées chez des voisins plus fortunés. Des millions de tonnes de la couche superficielle de notre sol productif sont chaque année emportées par les eaux. La culture scientifique — le labour sinueux, la culture en planches et le terrassement — enraye la dévastation et la pauvreté qui résultent de l'érosion du sol.

L'agriculture étant le pivot de l'économie du Canada, on conçoit que l'usage inapproprié du sol affecte toute la nation. Le citadin et le cultivateur bénéficient des pratiques de conservation du sol et ils devraient s'intéresser à ce sujet vital.



LE CULTIVATEUR — un conservateur

Le cultivateur devient conservateur en enrayant les ravages de l'érosion — la détérioration des terres, une diminution de l'humidité du sol, l'envasement des cours d'eau, l'épuisement des puits et des ruisseaux, les inondations printanières.

CARLING'S
THE CARLING BREWERIES LIMITED

LA DERNIERE AVENTURE . . .

[Suite de la page 14]

III — UNE NOUVELLE ARRIVEE SUR LA PLAGE

L'ALLAIT être midi, et Jack, assis sous un palmier dans le jardin de l'hôtel, lisait une feuille locale en attendant Gladys qui après le bain matinal était allée se changer dans la chambre.

Le gravier de l'allée crissa sous un pas pressé. Jack abaissa son journal et vit Nan-Dhuoc. Le Jaune avait une expression insuée dans sa face habituellement calme.

— Maître!... Moi vu Arthème Ladon, tout à l'heure...

— Ladon? Ici, à Hendaye?... Tu divagues!

— Non, non, maître... Moi avoir vu lui à l'arrivée train de Paris, onze heures et quelque... Moi étais à la gare, comme ça, promener un peu, et vu lui sortir, donner ticket... A Hendaye-ville, ajouta l'Annamite.

— C'est insensé, grommela Jack. Que vient-il faire à plus de huit cents kilomètres de la capitale?

Gladys arrivait et s'enquit de ce qui se passait. Elle se mit à rire et déclara:

— Nous l'attirons comme la confiture attire les mouches...

— Mais non, protesta Jack, il est impossible que l'inspecteur sache que nous nous trouvons ici... Et puis même... Il n'est pas payé par l'Etat pour se promener partout où nous allons... Non, je veux croire à une coïncidence... Très désagréable, mais coïncidence tout de même... Sur ce, allons déjeuner...

Nan-Dhuoc ne s'était pas trompé. C'était bien le policier qui s'était voué à la poursuite de Jack Desly. On ne pouvait le confondre avec un autre. Sa silhouette d'échassier était trop connue de la petite association. Il avait toujours son air funèbre, ses grandes oreilles décollées, ses yeux ronds d'oiseau, sa voix de chantre de cathédrale et son indomptable ténacité.

A peine sorti de la gare, il héla un taxi et se fit conduire au commissariat de police. Il eut un entretien avec le

fonctionnaire, sans doute pour des raisons de service et, sur le conseil de ce dernier, prit l'autocar pour la plage où il s'installa dans un petit hôtel propre et modeste, du côté des dunes, non loin du château d'Abbadie. Arthème Ladon avait deux grandes valises.

Après avoir décliné son identité comme étant celle d'un employé de bureau en vacances, Gustave Dumont, il demanda le prospectus édité par le Syndicat d'initiative donnant la liste des fêtes du pays.

Jack et Gladys se rôtaient au soleil quand ils le virent passer sur le sable. Desly se redressa, retira ses lunettes teintées, le suivit du regard et se tourna vers la jeune femme.

— Je crois que la fin du monde approche... articula-t-il.

Elle regarda à son tour et se mordit les poings pour ne pas se laisser aller au fou rire qui la gagnait.

— En effet, répondit-elle, après un instant. Pour que Ladon se soit affublé ainsi, il faut croire qu'un bouleversement général se prépare... Mon Dieu, qu'il est drôle!

Ladon était vêtu en estivant. Oui, il portait un pantalon gris, un chapeau de paille, une chemisette courte avec quart de manche, et tenait son veston sur le bras, cependant que de l'autre main, il trimbait ses chaussettes et ses souliers, le bas du pantalon retroussé jusqu'aux mollets, pataugeant pieds nus dans les flaques d'eau tiède!

— Il ne nous a pas vus, reprit Jack, mais je me fortifie dans la pensée que ce n'est que le hasard qui l'a envoyé ici...

La mer montait. On entendit pétarader le canot automobile de Livingmere et bientôt la rapide embarcation jaillit au tournant de la Pointe et vint exécuter un grand virage dans la mer. Jack et Gladys se mirent debout et firent de joyeux signaux, puis coururent vers l'eau et s'élançèrent à la nage.

Le canot était mouillé à peu d'encablures. Les deux nageurs allaient de

conserve, souplement. Dix minutes plus tard, ils tournoyaient à l'avant du petit yacht blanc. L'Américain se pencha:

— Vous montez?... Nous allons faire une promenade au large!

Immobile au bord de la grève, une silhouette qui, de cet endroit, donnait l'impression d'un épouvantail à moineaux, les fit rire tous trois. Arthème Ladon venait de reconnaître Jack Desly au moment où ce dernier était passé devant lui.

Ce n'était pas le vieillard qui tenait le volant, cette fois. Le chauffeur d'auto connaissait le maniement de l'embarcation à moteur.

Allongés à l'arrière sur de confortables matelas pneumatiques, Jack et Gladys conversaient avec Livingmere assis dans un transat. La plage n'était plus qu'une ligne dorée. On ne distinguait pas les baigneurs, ni les tentes multicolores.

— Ah! voilà les pêcheurs qui rentrent, prononça Livingmere. André, mets le cap sur eux...

Le canot, obéissant à la manœuvre, se dirigea vers la grosse barque dont la voile pendait à moitié car le vent était faible. L'Américain interpella un homme assis sur un tas de cordages:

— Bonne pêche, Sanchez?

— Rien, monsieur... grommela l'homme, avec un regard vers les deux compagnons de Livingmere.

Sans savoir pourquoi, Jack eut l'impression que Sanchez posait une question muette, et se retourna vers le vieillard qui se trouvait légèrement en retrait. Ce dernier se passait la main sur le menton et sourit à son hôte:

— Il n'a pas l'air content, hein... remarqua-t-il.

— Il a une tête sinistre... fit Gladys, en rendant à Livingmere les lunettes noires que celui-ci lui avait prêtées.

— Bah! je crois que c'est un brave homme au fond... murmura l'Américain. Mettons-nous à sa place... Toute une nuit de besogne pour rien.

Le canot se rapprocha de la plage et après un échange de poignées de main avec le propriétaire, Gladys et Jack plongèrent. L'Américain les suivit du regard, admirant sans doute leurs mouvements aisés. Puis ses traits prirent une expression méditative, indéfinissable...

Ils arrivèrent sur le sable, et remontèrent vers la tente qu'ils avaient fait installer nettement à l'écart des autres.

— Pas d'invitation pour ce soir, hein... articula Jack après un petit silence.

— Il n'y a pas de quoi s'affoler... Nous avons le temps... Surtout, ne commettons pas la maladresse de nous imposer...

Gladys joua avec le sable fin qu'elle laissait glisser entre ses doigts et fit un mouvement comme si elle allait ajouter quelque réflexion, mais parut se raviser.

— Mais oui, dis-le... encouragea Desly. Quel effet te produit-il, en fin de compte, ce Livingmere?

Elle tourna vers lui ses yeux verts au regard profond.

— Tu veux mon opinion franche?

— Bien entendu, Gladys.

— Il a un air sympathique... Très sympathique, même... Seulement, as-tu déjà vu un chat qui dort et qui, tout à coup, s'éveille et aperçoit une souris?... Les yeux de ce bonhomme-là ont la même cruauté par moments... Surtout quand il ne se sait pas observé...

Elle guetta l'effet de ses paroles. Jack avait le regard emplí d'estime. Gladys reprit:

— Tu sais, tout à l'heure, quand nous avons rejoint la barque de pêche... J'étais allongée à plat-ventre et j'assujettissais mes lunettes... enfin, celles qu'il m'avait prêtées... Et je...

battants les portes de sa propriété. Jack aurait tout le temps voulu pour prendre ses points de repère et travailler avec son habileté de toujours, sans laisser aucune trace.

Ils revinrent à toute allure, sous le clair de lune qui faisait miroiter la mer et découpait en ombre chinoise le Jaizkibel sur le fond bleu du ciel.

— Tiens, remarqua M. Livingmere au moment où ils débouchaient sur le boulevard, passé le Nid Marin, la chaloupe de la baie qui se décide à partir, tout de même, pour la pêche...

La grosse embarcation qu'il mentionnait venait de franchir la passe de la Bidassoa, à la Pointe, et voguait vers le large. L'Américain ajouta avec un rire jovial:

— Depuis trois mois que je suis ici, c'est bien la première fois! Tout arrive... Alors, mes chers amis, je vous dépose à votre hôtel...

Le couple monta dans la chambre. Jack commença par écarter les volets qu'un domestique prévoyant avait fermés, en raison du soleil couchant, pour éviter une intempérie chaude. Une brise marine soufflait légèrement. Desly s'accouda et alluma une dernière cigarette.

Là-bas, la chaloupe de pêche faisait une tache noire sur la mer scintillante, et s'éloignait de plus en plus.

Il jeta le bout de sa cigarette et rentra dans la chambre. Gladys était dans le cabinet de toilette et prenait un bain tiède. Elle apparut dans un adorable pyjama de soie bleue qui seyait admirablement à son teint de blonde vénitienne.

— Toi, murmura-t-elle, tu penses encore à ce Métayer!

— C'est vrai, confessa-t-il. Au fond, je trouve sa conduite bigrement sotté... Et comme il ne m'avait pas fait l'effet d'être sot lui-même, je cherche à comprendre...

— A comprendre quoi?... Mais Livingmere te l'a dit!

— Oui, les idioties du commissaire...

Il s'assit sur le bord du lit et fit claquer son pouce contre son index pour déclarer:

— Tu trouves que c'est fin, toi, pour un monsieur qui cherche à s'éclipser, de choisir un moyen théâtral entre tous? D'alarmer ses compagnons, de mettre la police en branle? Il n'avait qu'à s'en aller le plus naturellement, par le train, en annonçant qu'il allait faire une course à Bayonne, par exemple!...

— Evidemment, répondit Gladys, en étouffant un bâillement discret, mais ce n'est pas cela qui doit nous empêcher de dormir.

— Je lui avais trouvé un petit air pas comme les autres, insista Jack, tout en se dévêtant. Tu sais, Gladys, que j'ai du flair... Eh bien! après une demi-heure de fréquentation du petit groupe, Antoine Métayer était jugé...

— Ah bah!... Et qu'est-ce que tu avais conclu?

— Qu'il était là, parmi ces aimables écervelés, dans un but défini. Il devait les fréquenter pour masquer quelque intention secrète...

Gladys eut un sourire ironique.

— Un... un confrère, peut-être...

— Cela ne m'étonnerait pas... Et s'il a filé aussi brusquement, c'est qu'il avait des raisons précises... Des raisons urgentes.

— Bon... Laisse là tes déductions savantes et ferme les yeux, mon chéri... Il est près de deux heures du matin!

Gladys allongea un bras galbé et atteignit la poire électrique pour éteindre la lumière.



— Papa, tu laves la vaisselle et je recolles les morceaux!

— Il a fait un signal, je parie !... dit vivement Jack.

— Tu l'as vu ?...

— Non. Mais je l'ai deviné... Je m'étais retourné... Il avait un petit air... tu sais, quand on est surpris...

— Moi, je l'ai vu, déclara la jeune femme. Oui... Dans le reflet d'un de mes verres. Cela a été bref, mais aussi net que si je prenais une photo. Il avait mis un doigt sur ses lèvres...

Jack toucha Gladys à l'épaule et lui montra une ombre qui apparaissait derrière la tente et se révélait en contre-jour, à travers la toile.

Il enchaîna une conversation quelconque. Le guetteur disparut après un moment. Jack attendit encore, et articula :

— Notre cher Ladon !... Cela doit l'intriguer, notre présence ici !

Une demi-heure plus tard, ils étaient installés sur le balcon de leur chambre à l'hôtel et reprenaient leurs remarques au sujet de Livingmere. Loin d'abandonner ses intentions premières, Jack était au contraire plein d'ardeur...

— Il faut savoir ce que ce bonhomme-là a dans le ventre, dit-il. Le plaisir sera double de lui jouer un tour de ma façon.

Vers l'heure du dîner, Livingmere fit son apparition, toujours aimable et empressé. Jack lui désigna une chaise et l'invita à prendre place à sa table, mais l'Américain refusa, avec de multiples remerciements... Il était attendu à la villa par quelques amis et il était venu demander, justement, si M. et Mme Desly accepteraient de passer la soirée avec eux... Un bridge...

— Non, déclara gentiment Gladys, ce soir, je voudrais me coucher tôt... J'avoue que je suis brisée. Le changement d'air, et puis cette activité dévorante depuis notre arrivée...

Livingmere n'insista pas, en homme bien élevé, et se retira. Jack avait donné des instructions à Nan-Dhuoc et il avait besoin de sa liberté.

Il était dix heures et demie quand les deux occupants du 37 s'accoudèrent à leur balcon. Jack fumait son éternelle cigarette. On pouvait les distinguer nettement d'en bas car la lumière éclairait la pièce à flots.

Desly était en pyjama et Gladys en robe de chambre. Ils refermèrent la fenêtre, et le plafonnier s'éteignit pour être remplacé par la lueur voilée d'une veilleuse de chevet.

Alors, Jack se rhabilla rapidement et s'en fut entr'ouvrir la porte de la chambre. Nan-Dhuoc se glissa dans le petit vestibule.

— Voilà, maître... Moi caché dans ma tente, comme vous ordonné... Sur la plage... Moi voir venir individu qui se tenir dans l'ombre et guetter fenêtre à vous... Quand vous être sur balcon avec Mamizelle Gladys, lui regarder fixement... Puis après, quand vous fermé tout, lui attendre encore cinq minutes, et partir...

— Tu ne l'as pas suivi ?

— Non, maître... Moi venir tout de suite prévenir vous...

Jack revint vers Gladys qui reposait déjà au lit.

— Mes prévisions étaient exactes, annonça-t-il. Notre présence ici ce soir a été soigneusement vérifiée. Cela commence admirablement bien. Attention au deuxième épisode.

Nan-Dhuoc guida son maître vers la sortie de l'hôtel réservée aux domestiques. Ils cheminèrent par les rues assez faiblement éclairées, en direction de la baie de Chingoudi.

On voyait les lumières d'Hendayeville se reflétant en arc de cercle, et là-bas, les lueurs plus vives des bâtiments du chemin de fer.

A gauche du jardin public de la Floride, absolument désert, s'amorçait l'avenue conduisant vers le môle. Jack s'arrêta, laissant continuer l'Annamite. Nan-Dhuoc arriva d'un pas de flâneur

et s'assit sur un banc, près de l'endroit où descendait l'escalier vers l'eau qui clapotait doucement.

Une barque était amarrée là. Subitement, le Jaune vit surgir deux hommes de l'ombre. Ses yeux habitués à l'obscurité reconnurent l'uniforme de douanier. Ils descendirent dans l'embarcation et s'éloignèrent à grands coups de rames.

Nan-Dhuoc attendit. Les douaniers revinrent après quelques minutes. Ils bavardèrent à mi-voix :

— Non... C'est calme... dit l'un.

— C'est tous les soirs pareil... On n'a pas grand'chose à faire ici... répondit l'autre avec un rire insouciant.

Jack, qui était toujours dissimulé dans le jardin public, vit surgir le Jaune.

— Là-bas, douaniers... articula ce-lui-ci.

— Bon... Retournez-y et tâchez de distraire leur attention... Sans te rendre suspect, surtout.

Nan-Dhuoc repartit, mais en approchant de l'endroit où se tenaient les hommes en uniforme, il constata la présence d'un pêcheur, apparemment connu des deux douaniers, car le trio était en grande conversation tout en grillant des cigarettes.

Jack, dûment prévenu, s'aventura au bord de la baie, traversa un endroit inculte, contourna une villa fermée et se posta de manière à pouvoir surveiller la grande bâtisse habitée par Livingmere. Il voyait le débarcadère pour le canot, et le remblai de pierre qui s'arrondissait tout le long du jardin et qui descendait jusqu'à l'eau.

Tout était sombre dans la façade des « Eucalyptus », aussi bien du côté de la terre que du côté regardant Fontarabie.

— S'il a eu vraiment des invités, songea Desly, ils se sont retirés de bonne heure !...

La brise lui apporta les onze coups égrenés par le clocher d'Hendaye, auxquels répondirent bientôt les dix coups d'Espagne, où l'heure d'été n'existe pas.

Jack savait que la marée aurait lieu dans quarante minutes. C'était ce moment qu'il attendait avant d'espérer quelque événement.

IV — CUANDO... VIERNES...

SUBITEMENT, Jack eut l'intuition d'une présence humaine non loin de lui. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait de Nan-Dhuoc, le supposant revenu, mais après un moment, il comprit son erreur.

Un très léger craquement avait eu lieu derrière un tamaris et une ombre avait bougé. La nuit était étoilée, sans lune. Impossible de se rendre compte de ce que faisait cet inconnu.

Jack se demanda si c'était lui qu'on surveillait. Peut-être guettait-on son passage pour le suivre ? Il prit une résolution hardie afin d'obliger le guetteur à se démasquer.

Tranquillement, il quitta sa cachette et se dressa, comme si rien de spécial ne l'avait amené là. Puis il commença tranquillement à se dévêtir. Juste une chemisette et un pantalon à enlever ainsi que des sandales. Il apparut en slip de nageur et se laissa couler dans l'eau ; il est bien permis à quiconque de se livrer à une petite séance de natation nocturne.

Jack s'éloigna lentement, sans bruit, nageant la brasse. Arrivé à une certaine distance, il constata que l'homme n'avait pas dû bouger de sa place, car il ne le voyait pas apparaître au bord de l'eau comme il l'avait espéré.

Il s'allongea sur le dos, observant toujours l'endroit d'où il était parti et flotta ainsi durant quelques secondes.

Ce fut alors qu'il observa subitement l'apparition d'une lueur à une fenêtre — probablement une lucarne du grenier — de la « villa des Eucalyptus ». Cette lumière s'éteignit, puis se rallu-



En plus de vous maintenir en forme, l'exercice vous donne un regain de vitalité qui avantage votre apparence, Vitalis et le "traitement de 60 secondes" en font autant pour votre chevelure. Vitalis revivifie votre chevelure... la rend vigoureuse, saine, lustrée... vous donne une mise stylée, soignée.

Vitalis et le "Traitement de 60 Secondes"

50 secondes suffisent pour frictionner Vitalis dans le cuir chevelu. Vous ressentez un picotement stimulant et les pures huiles végétales de Vitalis se mettent ensuite à l'oeuvre pour prévenir la sécheresse et donner un lustre naturel aux cheveux ternes. Ce traitement débarrasse le cuir chevelu des pellicules libres et freine la chute excessive des cheveux. 10 secondes pour peigner... des heures bien coiffé !



donnent de **L'éclat** à votre chevelure



Les jeunes filles ne sont pas indifférentes à une chevelure belle et saine — votre entourage non plus. Au travail ou ailleurs, une apparence soignée vous avantage. Si vous voulez réussir, faites le premier pas dans la bonne direction avec Vitalis et le "traitement de 60 secondes".

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada



2 Nouveaux
MORCEAUX DE JAZZ
SUR DISQUES COLUMBIA

WOODY HERMAN
ET SES WOODCHOPPERS

Set A39 — \$3.75

Le "Groupe Herman" interprète à la perfection le jazz, genre 1947. Les huit côtés de ces disques mettent en vedette les célébrités suivantes: Red Norvo (Vibraphone), Chubby Jackson (Contrebasse), Bill Harris (Trombone), et autres instrumentistes bien connus. Voici quelques titres: "Four Men on a Horse"; "Igor"; "Steps"; "Pam" qui vous donnent une assez bonne idée du genre de musique enregistré.

BENNY GOODMAN
ET SON ORCHESTRE

"OH! BABY!"

Nouveau disque de 12"

"Oh! Baby!" est un disque de 12" sur les 2 côtés duquel le Maestro Goodman interprète avec sa magie habituelle — même l'interprétation lyrique sur l'un des côtés du disque est de lui. La musique vous donne vraiment envie de sauter et tout amateur voudra avoir ce disque (C25020 — \$1.00) dans sa discothèque.

Columbia
LES DISQUES "MASTERWORK"



Sparton
"La Voix Radiophonique la plus riche"

JOUEZ DES DISQUES en vous servant de votre Radio

SPARTON No. 148RP \$24.95

(Légerement plus élevé dans l'Ouest)



JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.
122-5, Blvd. Charest, Québec.

ma. Jack compta trois éclairs, à espaces égaux.

— Ma parole... On fait des signaux? ... A qui?

Il tourna sur lui-même et regarda Fontarabie. Après un instant, il vit la réponse lumineuse jaillir d'une masse sombre sise près du château de Charles-Quint, dans la vieille cité espagnole. Trois fois également...

Quelle découverte... Mais ce n'était pas fini!

— Ah! bon, c'est l'appel et la réplique, avant de commencer... Voici le véritable message...

Des lueurs courtes, des lueurs longues... Il épela les signaux d'alphabet Morse émis par la lampe sur la côte française: cela donna C-U-A-N-D-O.

Et en face, on répondit par V-I-E-R-N-E-S...

Il attendit encore, mais ce fut tout. Un grand quart d'heure se passa sans changement. Jack jugea que la conversation, pour brève qu'elle avait été, s'avérait terminée.

Il nageotta encore quelques instants, puis se décida à revenir. Il aborda expressément tout près de l'endroit où il jugeait que devait se cacher l'inconnu et rampa jusqu'au tamaris, mais ce fut pour constater qu'il n'y avait personne...

Perplexe, il revint à ses vêtements, quelques mètres plus loin, et les enfila tels que. La nuit était chaude, il n'éprouva même pas un frisson, en homme entraîné à ces petites fantaisies.

Il s'assit sur le sol, cherchant à bien incruster dans sa mémoire les deux mots qu'il avait surpris et qui étaient, il ne l'ignorait pas, de langue espagnole. Si Jack parlait admirablement l'anglais, il était beaucoup moins ferré en ce qui concernait l'idiome de Cervantès, et ce ne serait qu'à son retour à l'hôtel, grâce à son dictionnaire, qu'il pourrait saisir le sens de cet échange.

Jack attendit encore une grande heure, mais rien, absolument rien de nouveau ne se produisit. Finalement, il se décida à quitter la place et à regagner l'hôtel. Mais auparavant, il fallait, selon ce qu'il avait convenu avec Nan-Dhuoc, faire savoir à l'Annamite qu'il pouvait rentrer également.

Il fit entendre l'appel du hibou, par deux fois. Et alors, une forme surgit de l'ombre, s'avança...

— Non!... Arthème Ladon!... s'exclama Jack d'une voix étouffée.

C'était le policier, en effet. Sans laisser le temps à Jack de revenir de sa surprise qui était réelle, Ladon articula de sa voix cavernueuse à un diapason discret qui la rendait encore plus semblable à un grognement:

— Qu'est-ce que vous faites ici, Desly?... Pourquoi vous êtes-vous baigné, à une heure pareille?

— Parce que la baignoire de l'hôtel était en réparation... répondit suavement le gentleman-cambrioleur. Mais, et vous, Ladon?

L'inspecteur dardait son regard d'épervier. Il pinça les lèvres et reprit:

— Vous continuez vos petits jeux, Desly... Prenez garde... Tant va la cruche à l'eau...

— Merci pour l'allusion... Mais je crois que vous venez de faire quelque chose qui ressemble à un mot d'esprit!... Bravo!... L'air Hendaye vous réussit à merveille.

Brusquement, Ladon partit à grands pas, sans répondre. Jack le laissa aller et reprit le chemin de l'hôtel. Il retrouva Nan-Dhuoc qui se hâtait et qui faillit le bousculer au croisement de deux rues.

— Ah! maître... Moi observer douaniers et pêcheur... Lui parti depuis longtemps... Douaniers bien paisibles... Jamais regarder du côté villa Eucalyptus...

— C'est une chance pour l'auteur des signaux... murmura Jack.

— Signaux, maître?... Quoi signaux? ...

— Tu n'as pas vu les jeux de lumière?

Nan-Dhuoc hocha abondamment la tête de droite à gauche. Jack resta perplexe. Pourtant, les éclairs avaient été si nettement visibles dans la nuit... Il se fit répéter l'affirmation négative de l'Annamite.

Jack regagna sa chambre sans faire le moindre bruit et se coucha.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, un gai soleil resplendissait au dehors. Gladys déjà levée achevait sa toilette.

— Ah! tout de même, paresseux!... Il y a une demi-heure que j'ai ouvert les volets et tu dors comme une marmotte...

Il conta les péripéties de la nuit et tout de suite s'exclama:

— Regarde le dictionnaire... *Cuando* et *Viernes*... *Que signifie?*

La jeune femme feuilleta les pages et annonça:

— *Cuando* égale « quand », et *Viernes*... attends... heu... *Viernes*, c'est « vendredi »... C'est très clair... On a demandé une date et la réponse a été vendredi...

— Epatant... Mais ce que je ne sais pas, c'est qu'on ait osé télégraphier ça au vu et au su de n'importe quel promeneur nocturne... Ce qui tend à pousser à la conclusion qu'il ne s'agit pas d'un secret... Oh! pardon... Nan-Dhuoc n'a rien vu, lui... Et il avait les yeux fixés sur la villa...

Après un moment de silence, Jack se frappa le front.

— Ça y est... Tu vois, il n'y a rien de tel que de se représenter la scène exacte pour y découvrir des détails inaperçus au premier abord... Je viens de fermer les yeux... Là, j'étais dans l'eau... Première lueur... Deuxième... Troisième... Et c'est là que je m'étais demandé pourquoi le rayon s'allongeait drôlement au lieu de s'élargir. Je n'y ai plus pensé après... Heureusement que cela m'est revenu...

— Et quelle est l'explication... J'espère qu'elle sera lumineuse, comme de juste?

— Sans même prononcer un mot, Gladys, je vais te faire la démonstration, et tu comprendras.

Jack prit sa lampe électrique de poche dans un tiroir. Il entoura l'ampoule d'une longue feuille de papier roulée en forme de tuyau. Il braqua la lampe droit vers Gladys et l'alluma.

Puis il cligna de l'œil et se plaça de manière que la jeune femme ne vit plus la lampe que de profil. Ce fut à ce moment qu'il se décida à parler.

— Qu'est-ce que tu vois, en fait de lueur?

— Mais, fit-elle en haussant les épaules, rien du tout, puisque ton ampoule est masquée par...

— Exact. Ce qui n'empêche pas que la lampe est allumée tout de même si tu veux bien vérifier!

Jack avait trouvé la clef du mystère. Voilà pourquoi Nan-Dhuoc n'avait rien vu, et Arthème Ladon, probablement pas davantage.

— Je me disais aussi...

Jack s'interrompit. Il se mit à rire.

— Je dois une fière chandelle à ce brave Ladon. Sans sa présence, il ne me serait jamais venu à l'esprit de faire trempette, et je n'aurais rien su des messages!... Car c'est par chance pure que je me suis trouvé, une fois dans l'eau, dans l'axe exact de projection des lueurs...

Il sauta sur le sol et se précipita dans la salle de bain.

— Ainsi donc il se passera quelque chose vendredi... Et tu peux être certaine, Gladys, que ce soir-là, Livingmere éprouvera le besoin de nous écarter comme il l'avait fait hier soir...

Gladys l'entendit barbotter dans la baignoire avec de grands éclabousse-

ments. Quand il reparut, Jack était d'une humeur joyeuse.

— Je suppose, dit-il, que tu as déjà compris le sens de l'activité mystérieuse du sieur Livingmere?

Elle tourna ses grands yeux vers lui:

— Contrebande?

— Bien sûr, voyons... Mais quel genre de contrebande?... Voilà ce qu'il reste à établir... Cela doit représenter un gros chiffre par le train qu'il mène...

— Heureusement que tu as découvert tout cela, mon Jack... fit-elle songeuse, en se polissant les ongles.

— Oui... Car nous allons changer totalement nos batteries... Il nous faut désormais jouer le rôle de deux petits naifs qui ne se doutent de rien, comme de juste. Ah! c'est un beau requin, que ce pseudo-millionnaire... Quel plaisir de lui casser les dents!

On frappa à la porte. Le garçon apportait les petits déjeuners.

Pendant qu'ils descendaient sur le sable, Arthème Ladon s'embarquait dans l'autocar pour la ville.

Il arriva au commissariat et s'enferma avec M. Darriquère, aussi court que Ladon était grand, aussi barbu que Ladon était imberbe.

— Avez-vous des nouvelles de Métayer?

Le commissaire fit non de la tête.

— Aucune... Du moins jusqu'à présent...

— Ne manquez pas de me prévenir, reprit Ladon. Vous avez communiqué avec Paris, bien entendu?

— Oui. Mais là-bas on n'a rien reçu de lui non plus.

— Evidemment, il n'y a pas péril en la demeure, car il n'y a jamais que deux jours qu'il a disparu... Mais, tout de même, si cela se prolongeait... C'est ennuyeux, ça... Il aurait pu faire savoir ce qu'il mijote... Actuellement, je suis dans le noir, moi...

— Mon cher inspecteur, le mieux est d'attendre encore, je suis d'avis que Métayer doit suivre une piste intéressante et que nous saurons à quoi nous en tenir d'ici quelques jours...

— Nous sommes mardi, grommela le policier parisien. Je lui donne jusqu'à dimanche pour se manifester...

— Et ensuite, vous prendrez l'affaire personnellement en main?

— Bien entendu, mon cher Darriquère... Je ne vais pas rester ici à me tourner les pouces...

Le commissaire de police regarda son interlocuteur.

— Et si vous n'attendiez pas jusque-là? Hein? Oui, réflexion faite... J'ai l'air de me contredire, mais il me semble que si quelque chose se produisait dans... enfin, dans l'affaire, vous êtes tout indiqué pour aller de l'avant...

pour prendre l'initiative des opérations... Voulez-vous que je vous donne le dossier complet?

Arthème Ladon s'absorba dans un éparpillement de feuillets.

V — ASTUCIEUSE MANŒUVRE

LA GROSSE CONDUITE intérieure de Livingmere quitta le garage des Eucalyptus et fonça vers la route de la Corniche. Elle passa devant l'hôtel au moment où Jack et Gladys en sortaient. Desly reconnut le chauffeur au volant.

— Où va-t-il? murmura le jeune homme. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de changé dans les intentions de l'Américain?

Livingmere avait invité le couple à l'accompagner pour une excursion à Saint-Jean-Pied-de-Port. Ils se hâtèrent vers la villa. L'Américain était installé dans un fauteuil à bascule sur le péristyle et se leva à leur arrivée.

— Je m'excuse, dit-il tout de suite, de vous imposer un petit délai avant le départ. On m'a téléphoné ce matin de Ciboure, juste avant le déjeuner. J'avais commandé un joli petit vase,

une poterie dont je comptais faire cadeau à Mme Desly et on devait me la livrer, puis, à la dernière minute, on me fait savoir que c'est impossible.

Il tendit son étui à cigares à Jack et offrit des cigarettes à Gladys en ajoutant :

— J'ai donc envoyé immédiatement André, mon chauffeur, pour la chercher... C'est à l'entrée de Saint-Jean-de-Luz... Il sera de retour dans une demi-heure au plus tard... Non, ne me remerciez pas, chère madame, c'est un hommage bien modeste de ma part...

André avait reçu l'ordre de se hâter, et il appuyait sur l'accélérateur. Il n'ignorait pas qu'on l'attendait pour cette promenade classique le long de la vallée de la Nive, dès son retour.

Ce n'était pas la première fois qu'il roulait sur la Corniche et il en connaissait les particularités, prenant les virages le long de la paroi rocheuse, freinant dans les descentes brusques, sollicitant son moteur dans les grimées sinueuses.

Dans un champ devant lui, à gauche, deux petits paysans se poursuivaient en courant. Il eut l'intuition que l'un de ces petits imprudents allait traverser la route et freina progressivement, klaxonna, puis redonna de la vitesse.

Mais son visage s'était brusquement tendu et il expérimenta une nouvelle fois sa pédale de freins; une troisième fois... Il poussa un juron bref, devint pâle et stoppa.

Sous son siège il y avait une combinaison bleue. Il l'endossa en un clin d'œil, se glissa sous les roues avant, examina les câbles de freins. Son visage était encore plus blême quand il se redressa.

— Je le sentais, marmonna-t-il. Bon Dieu!... Quelle veine insensée! Deux kilomètres plus loin, c'était la culbute en bas de la roche!

André venait de s'apercevoir que l'un des câbles était rompu, de sorte qu'un coup de frein brusque l'aurait déporté sur sa droite, provoquant un demi-tête-à-queue et l'aurait envoyé dans la mer, à l'endroit où la route fait un coude brusque, non loin du fort de Socoa.

Il pouvait rouler encore jusqu'à Ciboube, mais avec une extrême prudence. A peine arrivé dans la petite ville, il avisa un garage et demanda l'autorisation de téléphoner à son patron.

Livingmere entendit la sonnerie et disparut dans la maison. Quand il revint, Jack remarqua le tremblement de ses mains. Le vieillard s'assit et se versa une rasade de whisky, puis :

— Mon chauffeur vient d'échapper à un terrible accident, articula-t-il. Un câble de frein rompu... C'est miracle qu'il ne se soit pas rompu les os... Il s'en tire avec un bras démoilli... L'auto n'a rien d'abîmé, mais naturellement elle est indisponible... Du coup, chère madame, mon chauffeur a oublié la commission...

— C'est tellement compréhensible! s'exclama Gladys, toute saisie.

Il ne pouvait plus décemment être question de l'excursion projetée, d'autant plus que la voiture était indisponible. Jack abonda dans le sens de Livingmere qui déclara, puisqu'il en était ainsi, qu'il allait se rendre tout de suite à Ciboube pour ramener son chauffeur.

— Voulez-vous que je vous y mène dans mon auto? proposa Desly, d'un ton empressé.

— Non, jamais de la vie... Je ne veux pas vous infliger cette corvée!

Jack insista un peu par politesse, puis décida qu'il passerait l'après-midi sur la plage, avec Gladys.

A peine de retour à l'hôtel, Jack fut pris d'une fièvre de mouvements. Il fit quérir Nan-Dhuoc qui flânait non loin de là.

— Vite!... Sors l'auto!... Pas une minute à perdre!...

Gladys écouta, stupéfaite, les explications de son ami.

— Tout ça, comprends-tu, des bobards, ma chérie... L'accident et tout! Une manœuvre pour se débarrasser de nous... Livingmere n'a jamais eu l'intention de nous emmener à Saint-Jean-Pied-de-Port, mais je parie qu'il y va courir tout seul... En tous cas, montre-toi sur la plage, au cas où je me serais trompé... Si tu le rencontres, tu diras que... que je fais mon courrier... Enfin, je te fais confiance...

Nan-Dhuoc attendait son maître aux environs du château d'Abbadie, à l'embranchement de la route de la Croix-des-Bouquets. On roula à bonne allure, puis Jack commanda de s'arrêter. L'endroit était isolé à souhait. Tirant de l'un des tiroirs secrets de la voiture un nécessaire de maquillage, Desly se composa une tête de vieux professeur à lunettes d'or. Dans une valise toujours prête, il trouva les vêtements nécessaires. On repartit, par Urrugue et Ascain.

Jack lisait la carte et dirigeait l'Annamite. Il s'agissait d'éviter l'itinéraire direct jusqu'à Louhossa, de manière à ne pas courir le risque de rencontrer Livingmere.

L'auto arriva devant la petite ville pittoresque de Saint-Jean-Pied-de-Port, stoppa, juste le temps de permettre à Jack de descendre et disparut. Nan-Dhuoc savait où il devait attendre son maître.

Jack flâna, le nez au vent. Il y avait des groupes de touristes qui faisaient comme lui. Plusieurs autocars étaient rangés sur un terre-plein. Les marchands de souvenirs et de cartes postales regardaient d'un œil satisfait ces clients probables.

Desly s'installa sur un banc, devant une longue table rustique, à la porte d'une auberge, sous des guirlandes de capucines. L'endroit était excellent pour surveiller toute voiture arrivant par la grande route. Un nouvel autocar surgit; une avalanche de gens en descendirent et s'éparpillèrent.

L'un d'eux s'installa non loin de Jack. Ce dernier jeta un regard discret sur l'homme et sentit tout de suite que l'autre l'examinait. Il n'avait guère eu le temps de le juger, mais peu importait. Il était préférable de s'éloigner. Il paya et se leva, puis traversa la place et feignit de s'absorber dans la contemplation d'objets basques.

Quand il se retourna le voyageur avait disparu. Son attention fut attirée par une auto de louage. Un sourire furtif apparut sur ses traits. Il avait deviné juste. Livingmere venait d'arriver.

— Attendez-moi ici... ordonna l'Américain. Je vais faire un tour à pied jusqu'à la Béhérodie... Il paraît qu'il y a un joli point de vue, n'est-ce pas? — Hé bé, pour sûr... Très joli... Alors, je vous attends ici...

Déjà le pseudo-professeur s'acheminait vers la rivière dont il venait d'entendre prononcer le nom. Livingmere le dépassa sans lui accorder d'attention et se hâta.

Mais au lieu de rester à l'endroit où se pressaient les amateurs de paysages, il continua vers une éminence qu'il franchit. Jack s'aventura à sa suite, tout en continuant d'observer une distance prudente.

L'Américain s'arrêta, alluma longuement un cigare, et jeta un regard circulaire, puis consulta sa montre, Jack chemina à petits pas et semblait totalement absorbé par l'horizon. Mais en réalité, il utilisait le stratagème découvert par Gladys et observait Livingmere dans le reflet de ses lunettes contre le soleil.

Un paysan apparut, marchant d'un pas élastique, les pieds chaussés d'espargates, le veston pendu sur l'épaule. Il traversa de biais le champ au milieu duquel stationnait l'Américain. Living-

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 797
10 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 798

Mlle Cécile Lacas, 330, rue St-Georges, apt. 106, St-Jérôme, P.Q.; M. Normand Lanoue, 259, rue Principale, Farnham, P.Q.; Mlle Aline Veilleux, St-Ludger, Co. Frontenac, P.Q.; Mme Julienne Lévesque Rathé, 9b, rue Victoria, Bagotville, P.Q.; M. Georges-Aimé Péloquin, 117, rue Royale, Sorel, P.Q.; Mme René Laporte, 5439, rue Cartier, Montréal, P.Q.; Mlle Rose-Edmée Parent, 6440 — 6e Avenue, Rosemont, Montréal, P.Q.; Mlle Cécile Julien, 6726, rue St-Denis, Montréal, P.Q.; Mlle Carmen Bleau, 96 — 6e Rue, Québec, P.Q.; Mlle Rolande Dussault, 143, rue St-Joseph, Lauzon, Co. Lévis, P.Q.

A	N	F	R	A	C	T	U	O	S	I	T	E		
P	O	L	I	V	E	S	T	E	R	E		F		
E	T	A	R	E	B	E	V	E	M	A				
R	O	G	E	F	O	L	E	P	A	N				
O	Y	E	R	B	O	R	E	E	P	O	N	T		
N	O	S	P	U	R	I	S	T	E	E	T	A		
O	N	B	A	R	N	E	U	T	E	S				
S	B	O	N	N	E	M	I	M	E	R	M			
P	O	N	I	O	R	N	E	T	R	A				
O	C	T	G	U	V	E	T	E	B	O	G			
R	E	A	L	S	E	C	H	E	L	O	T	O		
E	A	U	F	R	U	E	A	T	I	R				
E	N	S	E	S	S	O	D	E	N	I				
S	S	E	R	I	E	A	V	A	R	E				
S	I	M	U	L	T	A	N	E	M	E	N	T		

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 799

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2	A														
3	M														
4	G				I	T	A	L	I	E	N				
5	U														
6	R														
7						E							L	I	T
8						V								N	E
9						E									
10															
11															
12	O	S													
13															
14														N	E
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Attaque brusque. — Petit jardin appartenant à une maison de paysan.
- Fleuve côtier de France. — Suspension d'action. — Traité d'alliance.
- Pain de qualité inférieure. — Saint martyrisé en Afrique. — Petit-fils d'Hellen.
- Vésicule du fiel. — Nationalité du Pape. — Possessif.
- Voix d'homme la plus élevée. — Prénom féminin. — Marque l'étonnement.
- Morceau d'étoffe blanche que portent au cou les gens de robe. — Vélocipède (abr.)
- Opiniâtre. — Roi de Juda. — Fond d'une rivière.
- Marque la joie. — Etonner profondément. — Négation.
- Fatigué. — Dépôt des liqueurs fermentées. — Fleuve de la Russie caucasienne.
- Nom poétique de l'arc-en-ciel. — Prénom masculin.
- Longueur d'une enjambée. — Graminée. — Sultan surnommé le Féroce.
- En évidence chez les maigres. — Roches escarpées sur les bords de la mer. — Paysage.
- A travers. — Mets entamé. — Substantif.
- Cagneux. — Célébrité. — Négation.
- Protochlorure de mercure. — Cotonnade indienne.

VERTICALEMENT

- Missionnaire qui colonisa la Guadeloupe. — Résine tirée du pin maritime.
- Avoir de l'affection. — Etablissement où l'on entretient les chevaux. — Marche.
- Chambre-Haute du Canada. — Situé. — Pieu aiguisé par un bout.
- Dans la gamme. — Dépouiller la garance de sa robe. — Bière de Bruxelles.
- Unité de mesure agraire. — Mammifère carnassier de l'Inde. — Germandrée.
- Moitié. — Capitale de la Tunisie. — Pronom.
- Esquive. — Première femme. — Unité de pression.
- Déteint par la suite d'un lavage. — Fléchir.
- Roi d'Israël. — Adresse. — Crochets de fer.
- Adverbe de lieu. — Suffisamment. — Volcan de la Sicile.
- Jointes. — Exposés au bon air. — Aventurier français né à Tonnerre.
- Fleuve de la Géorgie. — Guides. — A moi.
- Tension. — Dieu suprême des Babyloniens. — Ville de Tchécoslovaquie.
- Préfixe. — Malicieux. — Élément gazeux.
- Ballotter. — Port de la Lituanie.

LE PETIT
DOCTEUR
DE VOTRE

RADIO

APRÈS L'ÈRE ATOMIQUE...

VOUS VOYEZ-VOUS porter au bras une jolie montre-bracelet, donnant parfaitement l'heure, et de dimension ordinaire, munie d'un appareil de radio récepteur-transmetteur, munie également d'un petit radar pour vous diriger tel un compas dans la brume ou la noirceur, et vous prévenir des dangers? Vous voyez-vous dis-je, avec cette montre-bracelet combinée d'un communicateur de téléphone interurbain, soit pour appeler à votre demeure, au bureau, où chez vos amis, sans que cela ne vous coûte un sou de plus pour le faire fonctionner, en vous servant de la source d'énergie des radiations reconnues, du corps humain? Ce serait une merveille, n'est-ce pas? Ou du moins, un rêve fantastique?

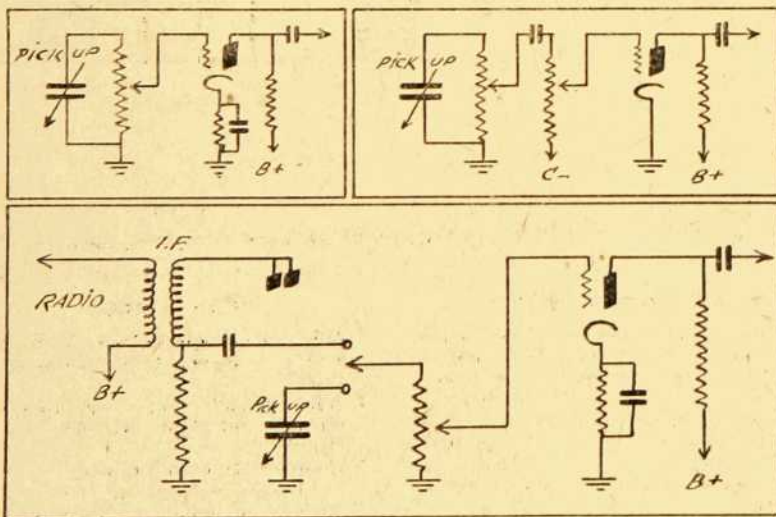
Eh bien! des techniciens "savants" sont à travailler en ce moment à une découverte aussi fantastique. "L'électrification par ondes". Ils prétendent "mordicus" réussir. Tant mieux pour eux s'ils réussissent, mais, tant pis pour nous. Car les meilleures découvertes faites dans le domaine de l'électricité et de la radio, nous permettent d'affirmer que le corps humain émet des vibrations et que ces dernières réagissent sur les autres aussi bien qu'il les capte.

Supposons que ces techniciens "savants" réalisent, un jour, ce rêve hardi, c'est-à-dire, d'émettre par sans fil l'énergie électrique à chaque foyer, chaque industrie ou tramway, etc. Ainsi qu'on le fait aujourd'hui pour les ondes radiophoniques, quel sera l'effet de ces ondes sur l'organisme humain? Nous, dont le corps est un excellent conducteur d'électricité, nous, qui sommes impuissants à barrer la route aux ondes radiophoniques, qui traversent tout, aussi bien les murs de nos maisons que notre corps lui-même, que ferons-nous? Faudra-t-il adopter des armures isolantes pour nous protéger de la force redoutable de ces rayons répandus dans l'éther? Puisqu'il est reconnu, que notre organisme se comporte comme une antenne de T.S.F. et qu'il réagit à une longueur d'onde déterminée et particulièrement sensible à une longueur de 23 pieds, l'effet serait désastreux, vu que les ondes ultra-courtes possèdent des effets physiologiques incontestables sur l'être humain.

Toutefois, ne nous énervons pas pour le présent, car ces grands techniciens "savants" ont encore loin à faire pour accomplir leur "miracle", et dans la mesure où l'on s'en sert maintenant dans la T.S.F., elles ne représentent pas de réels dangers.

HECTOR BRAULT

LA BOITE AUX QUESTIONS



QUESTION. — Monsieur. — Je possède une table tournante "pickup", mais il n'est point de sortie sur mon récepteur pour le faire fonctionner. Je vous serais obligé si vous pouviez m'indiquer un moyen d'installer un "pickup" après mon radio. — M. T., 1583, rue Dufresne, Montréal.

REPONSE. — Dans la vignette ci-dessus, quelques façons de raccordements les plus employés :

QUESTION. — Je vous prie de bien vouloir me procurer l'adresse d'une maison qui vend des ouvrages sur la T.S.F. en français. — Emanuel Ilet, Saint-Marc, Haïti.

REPONSE. — En vous adressant chez tout bon libraire, vous aurez le choix entre une dizaine d'ouvrages sur la T.S.F. Je vous conseille, en particulier, de vous procurer "Toute la Radio", par Einsberg.

Adressez vos problèmes à Radio-Docteur, "Le Samedi", 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

mere avait retiré son béret basque et s'épongeait le front.

Le paysan passa devant lui. Le vieillard, par inadvertance, lâcha son mouchoir qui voleta. L'homme courut après le carré de batiste et le rapporta. Un remerciement, l'offre d'une piécette que le paysan refusa, puis ce fut tout.

Mais Jack n'avait pas été dupe du manège. Il avait distinctement vu la petite enveloppe glissée dans la paume de l'Américain en même temps que le mouchoir.

— Et maintenant? se demanda Desly. Que va-t-il faire?

Le vieillard ne semblait pas décidé à s'en aller. Il regarda de nouveau sa montre et se mit en route vers un boqueteau à un demi-kilomètre de là. La filature devenait malaisée. Comment suivre l'homme, maintenant, sans éveiller ses soupçons?

Jack trouva un moyen ingénieux. Il se mit à fureter sur le sol, comme s'il cueillait des simples. Peu à peu, il se rapprocha des arbres. Dès que Livingmere eut disparu, il marcha sans hésitation, quitte à reprendre son manège à la moindre alerte.

— Je suis sûr qu'il va rencontrer quelqu'un là-bas...

Au moment où il allait pénétrer sous le couvert, Jack vit un individu qui était plaqué contre un arbre et dont l'attitude indiquait sans erreur possible celle d'un guetteur.

Presque aussitôt, l'inconnu ayant probablement repéré Jack, se mit en devoir d'allumer une cigarette d'un air faussement détaché. Desly se courba vers le sol, dans une nouvelle frénésie d'herborisation. Puis il fit demi-tour, et tranquillement reprit le chemin de la bourgade.

« Rien à faire... songea-t-il. Je savais bien que l'histoire du chauffeur était une belle blague!... »

Il venait de reconnaître à une attitude caractéristique, durant un bref instant, l'homme qui s'était soi-disant cassé le bras en roulant vers Ciboure! Oui, c'était André, le chauffeur de Livingmere.

— Son déguisement indique une certaine expérience... Ce n'est donc pas un type inoffensif... Et il est ici dans un but facile à comprendre.

André avait débarqué du dernier autocar. C'était lui qui s'était assis à la porte de la même auberge que Jack. Sa mission, se disait l'ami de Gladys, consistait sans doute à couvrir le rendez-vous de son maître et à épier quiconque rôderait autour de lui.

— Admirablement machiné!... Qui pourrait se douter que l'Américain et le chauffeur déguisé se connaissent?

Il n'y avait qu'une chose à faire, rejoindre Nan-Dhuoc et rentrer au plus vite à Hendaye.

À huit heures du soir, il fut assis à côté de Gladys dans la salle de restaurant, comme toujours. Nan-Dhuoc lavait soigneusement la voiture dans le garage de l'hôtel; tout rentrait dans l'ordre.

Durant la promenade rituelle d'après-dîner, Jack et Gladys passèrent devant les *Eucalyptus*. L'Américain était également rentré. Il apparut dans le jardin.

— Passé une bonne après-midi? s'enquit-il.

— Délicieuse... Et vous?... Quel est l'état de votre chauffeur?

Livingmere marqua une hésitation très courte avant de répondre.

— Oui, en effet, mon chauffeur, murmura-t-il. Eh bien! je lui ai accordé quinze jours de vacances... Sur sa demande, d'ailleurs... C'est un garçon consciencieux; il a tenu à les comprendre dans le délai d'immobilité que lui vaut son bras... Mais vous pensez que je n'ai rien voulu entendre... Il aura... mais je vous ennuie avec ces petites histoires sans aucun intérêt... fit-il dans un rire qu'en d'autres temps le couple aurait jugé très sympathique.

Ils sortirent tous trois s'acheminant vers le môle de la baie. Un grand individu efflanqué passa tout près. Jack reconnut Arthème Ladon. L'Américain baissa la voix après que l'inspecteur se fût éloigné et, désignant discrètement le personnage:

— Voilà plusieurs fois que je vois cet escogriffe rôder autour de ma propriété... Il m'agace... Vous ne trouvez pas qu'il a un genre, heu, plutôt suspect?...

Jack exhiba un air extrêmement innocent.

— Qui donc?... Ce grand bonhomme? Je ne l'ai jamais remarqué. Il n'est pas extrêmement élégant, ma foi... Ainsi, il traîne autour des *Eucalyptus*?...

— Oui... Mon jardinier l'a vu, même, s'arrêter et regarder obstinément la maison comme s'il voulait... s'il voulait... Au fond, je ne sais pas! acheva Livingmere avec un sourire. La curiosité de certaines gens mal élevés est vraiment insupportable...

— Pourquoi ne le signalez-vous pas à la police? intervint Gladys avec douceur.

Le vieillard eut un mouvement vif de tête vers elle.

— Si cela continue, assura-t-il, c'est ce que je ferai, chère amie.

En rentrant à l'hôtel, Jack murmura à Gladys:

— Nous voici mercredi soir... Encore quarante-huit heures et il se passera quelque chose aux *Eucalyptus*... N'oubliez pas: *Viernes*... *Vendredi*... Probablement dans la nuit.

Gladys resta silencieuse. Puis, lentement:

— Méfie-toi, Jack... Il y a des moments où ce Livingmere me donne l'impression d'avoir une opinion de nous bien différente de celle que nous nous efforçons de lui inculquer...

— Allons donc!... Pourquoi nous soupçonnerait-il de...?

— Jack, reprit-elle, l'intuition des femmes est toujours supérieure à celle des hommes... Je t'assure qu'il n'est pas notre dupe. Faisons en sorte que nous ne devenions pas les siennes...

VI — LUGBRE DECOUVERTE

ARTHÈME LADON quitta l'autocar pres de la place Pluviôse, à Saint-Jean-de-Luz et se pressa. Un petit homme barbu l'attendait au coin de la maison Louis XIV. Ils se serrèrent la main. C'était Darrivière, le commissaire de police d'Hendaye.

— Alors, articula le policier parisien, vous... vous l'avez vu?

— Non, pas encore. Je vous attendais... Dès que j'ai été avisé par téléphone, ce matin, je vous ai envoyé le petit mot...

Ils se mirent en route. Darrivière expliqua qu'il avait donné rendez-vous à son confrère de Saint-Jean-de-Luz et que...

— Ah! le voici... murmura-t-il.

Ils se trouvaient devant le petit bâtiment sinistre de la Morgue. Les trois hommes entrèrent. Il faisait frais. Le contraste était vif entre l'atmosphère embrasée du dehors et celle qui régnait en cet endroit lugubre. Un employé les guida.

La vision était hideuse. Ils ne restèrent qu'un bref instant devant le corps déjà gonflé par un séjour prolongé dans la mer. Malgré son endurcissement professionnel, Ladon ne put retenir un haut-le-corps.

— C'est bien lui... balbutia-t-il.

Il venait de reconnaître le cadavre du jeune Antoine Métayer...

— J'ai encore quelque chose à vous dire, prévint M. Bastade, le commissaire de Saint-Jean.

Ils sortirent. La foule était joyeuse, bruisante, élégante. Ici, la vie... Là-bas, dans la salle basse, la mort...

Une fois installés dans le bureau de M. Bastade, Arthème Ladon et Darrivière entendirent non sans stupeur les détails fournis par l'homme assis en face d'eux.

— Le rapport du médecin qui a examiné le corps est formel, dit M. Bastade... La victime était déjà morte quand elle se trouva dans l'eau. La cause du trépas n'est nullement la noyade. L'examen des poumons et du système respiratoire a été concluant, sans qu'il y ait eu besoin d'une autopsie...

— Alors, gronda Ladon, un crime bien caractérisé!

— Sans aucun doute possible... Le malheureux porte une trace de balle dans la nuque. Maintenant que vous l'avez reconnu, on va faire le nécessaire pour l'extraction...

Darrivière ouvrait des yeux tragiques. Ladon se rongait les ongles.

— Et enfin, termina Bastade, on a remarqué autour des chevilles les traces d'une corde... Il est à penser que le corps avait été lesté d'un poids afin de descendre dans les profondeurs sous-marines.

— Ce poids, marmonna Ladon, comme s'il se parlait à lui-même, se sera détaché avec la corde et le corps est remonté.

— Parfaitement... C'est un pêcheur de Saint-Jean qui a vu à l'aube, aujourd'hui, cette masse ballottée au gré des flots et qui l'a amenée...

Un lourd silence régna dans la pièce. Finalement, Ladon articula:

— Voilà pourquoi Métayer n'a plus jamais donné de nouvelles...

Darrivière demanda vivement:

— La mort remonte à combien de jours?

Bastade fit un geste d'ignorance:

— Le docteur n'a pu le certifier de façon positive en raison des circonstances négatives dans lesquelles il a examiné le corps. Il s'est surtout appliqué à découvrir le temps durant lequel le cadavre a séjourné dans l'eau... Il suppose que cela peut faire trois à quatre jours...

— Moi, je vous dis, grommela Ladon, qu'il a été tué le soir même de sa disparition et jeté à l'eau tout de suite après...

Il exposa son idée devant les deux auditeurs attentifs:

— Métayer aura senti la menace d'un danger brusque et immédiat. Il a choisi le prétexte de l'aquaplane pour fausser compagnie aux gens qui l'entouraient. Mais on l'aura retrouvé et... voilà...

Darrivière approuva, avec un profond soupir:

— Dire que nous avons des soupçons précis, ajouta-t-il, mais que nous ne pouvons rien dire, ni rien faire, faute de preuves décisives...

— Oui, rugit sourdement Ladon, mais quand le jour sera venu, il y aura un terrible règlement de comptes!

Il haussa rageusement les épaules.

— J'espère, reprit-il, que personne ne se doute de...

— Non, non!... s'exclama Bastade. D'accord avec la presse locale, nous étouffons l'affaire... Songez à l'effet sur les estivants, en pleine saison balnéaire... D'ailleurs, les journalistes ne se doutent même pas de la gravité de la chose. Ils croient à la simple noyade d'un inconnu.

— Ah! c'est préférable... Ils ignorent donc la question de la balle dans la nuque, des cordes aux chevilles?

— Bien entendu. Le silence complet... Plus tard, justice sera rendue au malheureux inspecteur de la Sûreté nationale, Antoine Métayer, victime de son devoir, tombé en service commandé...

Darrivière et Ladon prirent congé du commissaire de Saint-Jean-de-Luz et cependant que le premier nommé rentrait à Hendaye par le train, l'inspecteur repartait par l'autocar. Ils

étaient censés ne pas se connaître dans la ville où ils retournaient...

Ladon regagna le petit hôtel qu'il habitait. Non loin de là, assis dans un terrain parsemé de petites dunes, un homme regardait les rochers des Deux-Jumeaux. Il se leva après avoir vu Ladon rentrer chez lui. Si Jack Desly s'était trouvé dans les parages, il aurait sans peine reconnu, sous ce même déguisement de la veille, le chauffeur de Livingmere, l'inquiétant André...

Et il aurait eu un sujet de méditation en constatant que pas plus qu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, le guetteur ne semblait souffrir d'une blessure quelconque au bras.

Mais Jack Desly ne pouvait se trouver partout à la fois et, à cette minute même, il se livrait aux plaisirs de l'aquaplane derrière le canot rapide de l'Américain. Tout en évoluant avec une aisance consommée, il étudiait soigneusement, à chaque passage devant le jardin de la villa, la topographie des lieux, et l'enregistrait dans sa mémoire.

Finalement, Livingmere vint se ranger à son débarcadère.

— Fameux!... s'exclama-t-il; j'ai eu beau exécuter voltes et virévoltes, vous avez tenu bon!... C'est la première fois que je suis battu, ajouta-t-il.

Gladys était assise dans le jardin, sous un grand parasol. Jack apparut dans un rejaillissement de gouttelettes et s'ébroua comme un chien mouillé. Le thé fumait sur la table et des piles de sandwiches appétissants firent loucher le jeune homme.

— Je meurs de faim... avoua-t-il.

Enveloppé d'un peignoir, il s'installa. Gladys fit les honneurs du service. Livingmere l'admira comme de coutume.

Il se tourna vers Jack et murmura:

— Vous faites un couple parfait tous les deux. La grâce, la force souple... J'aime votre vigueur et votre harmonie à tous deux... Pour moi qui suis un vieux bonhomme, c'est un véritable bain de Jouvence que vous contempler...

Jack s'allongea sur le sable tout près du remblai au-dessus de la baie et alluma une cigarette pendant que Livingmere proposait à la jeune femme de visiter la villa. Cette offre était le résultat de quelques réflexions adroites de Gladys.

— Si vous le permettez, déclara Jack, je vais passer encore un peu au soleil... D'ailleurs, je risquerais de ternir le miroir ciré des parquets...

Au retour de l'amphitryon avec son invitée, on fit des projets pour le lendemain. Livingmere avait demandé au garage de Ciboure si l'auto serait bientôt prête et on lui avait répondu qu'on la lui amènerait en fin de journée.

— Cette fois, proposa gaiement le vieillard à ses amis, nous allons prendre rendez-vous ferme pour Saint-Jean-Pied-de-Port!

Jack admira la parfaite maîtrise de soi-même dont Livingmere faisait montre. Il approuva avec un feint enthousiasme:

— Mais il nous faudra être revenus avant huit heures, souigna-t-il, car nous devons aller voir des amis à Biarritz... Nous dînerons avec eux...

Il escomptait une réponse affirmative. Le lendemain était le fameux vendredi. Livingmere avait intérêt à rentrer, lui aussi, de bonne heure. Tout fut mis au point.

Le soir, dans leur chambre, Jack questionna avec intérêt:

— Tu as noté les détails des pièces? Tu as tout visité?

— Il ne m'a fait grâce de rien. Depuis les combles jusqu'à la cuisine au sous-sol... C'est très confortable, d'ailleurs.

Il prit une feuille de papier et la tendit, avec un porte-mine:

— Voyons si ta mémoire est fidèle...

Gladys dessina un plan d'une précision remarquable, ajoutant des com-

mentaires complétant les coups de crayon:

— Ici le grand vestibule carré que tu connais... Puis là, le salon, la salle à manger, le...

— Oui, le rez-de-chaussée, je l'ai vu moi-même... Ce sont les étages qui m'intéressent... Où est sa chambre?

— Ici, précisa Gladys. La salle de bain à côté, un petit couloir, un escalier en colimaçon qui monte directement dans le cabinet de travail et qui est indépendant du grand escalier...

Elle continua ses explications devant Jack qui était attentif comme un étudiant à une conférence en Sorbonne.

— Tu vois, fit-il quand elle eut terminé, que tes craintes sont injustifiées. Il ne nous livrerait pas le plan de son intérieur s'il craignait quelque chose de nous...

Gladys ne releva pas la remarque. Elle se contenta d'étouffer un petit soupir. Jack s'appuya au balcon. Il vit Nan-Dhuoc traverser rapidement le boulevard et s'engouffrer dans l'hôtel. Deux minutes plus tard, le Jaune frappait à la porte.

— Maître... Encore un espion, en bas caché dans tente et regarder fenêtre... Cette fois, moi suivi lui...

— Et où est-il allé?

— Allé jusqu'à villa *Eucalyptus*... Moi faire bien attention lui pas voir moi, mais lui retourné tout à coup, alors moi, tomber plat-ventre dans jardin public... Et puis fini... Revenir ici...

Nan-Dhuoc précisa qu'il n'avait pas vu l'homme entrer dans la propriété de l'Américain.

— Bah! c'est tout comme... dit Jack. Tu peux être sûr que...

Gladys interrompit avec douceur:

— Alors, Jack... Tu es en contradiction avec toi-même... Puisque tu admettes que Livingmere nous fait surveiller...

— Attends... Nan-Dhuoc, peux-tu me décrire le bonhomme?

— Oui. Cette fois, moi vu lui sous lumière lampadaire.

Desly reconnut le signallement. Il sifflotta:

— Le chauffeur de l'Américain... Il continue à garder son travestissement... Bien sûr... Puisqu'il est censé se trouver en traitement pour un bras cassé!...

— Tu ne m'as pas répondu, Jack... insista gentiment la jeune femme en s'approchant.

— Ah! oui... Dieu que tu es passimiste! Mais je pense tout simplement que Livingmere serait désolé d'être pris en flagrant délit de mensonge et qu'il veut, en toute occasion, s'assurer qu'il ne risque pas de se trouver nez à nez avec nous... Par exemple, quand il dit qu'il va à Saint-Jean-de-Luz, quelle tête ferait-il si nous lui demandions le lendemain corament se faisait-il que nous l'avons cherché au Casino ou dans un dancing sans le trouver...

— Il pourrait répondre qu'il a fait comme nous, qu'il a changé d'avis... Non, mon petit Jack, je ne suis pas convaincue par tes arguments. Je t'adore, tu es d'une habileté merveilleuse, mais parfois tu mésestimes l'adversaire... Je suis persuadée, moi, que Livingmere nous surveille pour savoir si nous lui mentons...

Il rit de bon cœur.

— Eh bien! comme jusqu'à présent il n'a pas encore pu trouver le défaut de la cuirasse, il doit être satisfait et tranquillisé... Sur ce, puisque le sieur André est allé faire son rapport à son patron, je vais descendre et m'assurer des facilités de pénétration dans le jardin des *Eucalyptus*... En somme, une petite répétition générale pour demain soir...

La baie était à mare basse quand Jack parvint à sa cachette. Cela contrariait ses plans, il ne l'avait pas prévu. Mais, après un rapide calcul, il se rendit compte, non sans étonnement,

que la nuit du vendredi, le flot ne commencerait à monter qu'à une heure trop tardive ou, pour mieux dire, à l'aube du samedi...

— Comment va-t-on faire alors? se demanda-t-il.

Dans son esprit, la villa devait recevoir une visite nocturne en provenance de Fontarabie, au jour convenu et le moyen le plus pratique était de passer à la rame. Il ne doutait pas que les douaniers se laisseraient bernier. Un homme comme Livingmere prendrait toutes ses précautions. Mais devant cette question de flux ou de reflux, il était quelque peu désorienté.

Le jardin donnait par un de ses côtés sur le terrain inculte dans lequel il se trouvait actuellement. Il s'avança en rampant jusqu'à la haie épaisse, la suivit en descendant, atteignit le remblai de pierre et, se haussant avec précaution, regarda au-dessus, vers l'intérieur.

Le cri du hibou, à deux reprises, au loin. Nan-Dhuoc, posté dans un bouquet de magnolias annonçait un danger.

Il attendit. Un pas crissa dans le jardin de Livingmere, courant vers le portail situé de l'autre côté. Puis une altercation éclata. Malgré lui, Jack eut un sourire.

Le jardinier de la villa était en train d'enguirlander quelqu'un. Et Desly reconnaissait la voix de basse de Ladon qui répondait.

Il se glissa jusque dans la rue et rejoignit l'Annamite.

— Moi vu Ladon, chuchota ce dernier; lui aller dans direction vous, maître...

— Oui... Et il a été stoppé avant de me joindre...

VII — LA NUIT DU VENDREDI

MONSIEUR LIVINGMERE était assis dans un fauteuil, tout habillé malgré l'heure tardive. Il tenait un revolver dans sa main droite. L'obscurité régnait complètement dans la pièce.

Il était attentif au moindre bruit. Dans son cerveau se déroulaient, comme un film, les événements de la journée. Cette excursion à Saint-Jean-Pied-de-Port en compagnie du couple Desly, puis le retour, l'arrêt à Biarritz pour déposer Jack et Gladys... Et enfin la certitude qu'ils n'avaient aucunement rendez-vous avec des amis et qu'ils avaient dû rentrer aussi vite que possible à Hendaye.

Un sourire redoutable se jouait par instants sur ses lèvres. Il attendait... Soudain, il se dressa et, vif comme un chat, courut jusqu'à la porte, prenant soin de se tenir à côté de l'interrupteur électrique.

Un léger grattement se fit entendre. Il serra plus fort la crosse de son arme. La porte s'ouvrit lentement.

Au même moment, la lumière jaillit au plafonnier et Livingmere prononça d'une voix très calme:

— Haut les mains ou je tire!...

Jack Desly comprit à son regard qu'il n'hésiterait pas et leva les bras au-dessus de sa tête.

Livingmere l'obligea à avancer jusqu'au centre de la pièce et d'une main experte fouilla ses poches, en tira une trousse perfectionnée de cambrioleur ainsi qu'un petit browning plat. Il jeta le tout de l'autre côté du lit, dans la ruelle, et s'assit.

Jack articula avec aisance:

— Vous permettez que j'en fasse autant?

— Oui... Mais au moindre geste suspect, je vous abats comme un chien. N'oubliez pas que je viens de vous surprendre en pleine effraction...

— Je sais... Je sais... Aussi ne craignez rien de moi...

Jack nourrissait l'ardent espoir que Nan-Dhuoc ne tarderait pas à surgir, ce qui renversait la situation. L'Amé-

ricain parut deviner sa pensée et prononça :

— Votre domestique jaune doit être proprement ligoté par mon jardinier aidé du pêcheur Sanchez qui veillent sur ma sécurité...

Jack réussit à mettre un sourire.

— Ainsi, vous attendiez ma visite ?

— Je l'ai attendue chaque soir, cher monsieur... Je me demande même pourquoi vous avez tant tardé...

— Et vous allez sans doute me livrer à la police ?

Livingmere répondit négligemment :

— Je ne sais pas encore... J'éprouve tant de sympathie pour Mme Desly que j'hésite à faire pleurer ses beaux yeux verts...

Jack fit un signe d'assentiment, de la tête, et ajouta :

— C'est horriblement fatigant de garder ainsi les bras en l'air... Vous permettez ? Oh ! je ne vous attaquerai pas... J'imagine que vous ne manquerez pas votre but...

— J'ai été champion de tir... murmura Livingmere. Je veux bien vous autoriser à abaisser les bras, mais pas de bêtises. N'oubliez pas que je peux vous trouer le corps comme une écumeoire... On m'acquitterait avec félicitations...

— Heu... Je n'en suis pas si sûr... riposta Jack.

Desly était passablement dérouté par la nonchalance qu'affectait le vieillard. L'heure qu'il jugeait importante entre toutes approchait à grands pas et Livingmere ne semblait nullement pressé. Pourtant, on était au vendredi — *viernes* — et c'était le fameux jour, ou plus exactement la nuit convenue avec les mystérieux signalisateurs de Fontarabie... Qu'y avait-il sous la tranquillité du vieillard ?

Livingmere fit entendre un rire sardonique. Il allait répondre quelque chose à la dernière réflexion de Jack, lorsque Sanchez le pêcheur apparut, haletant, la chemise déchirée, un bras inerte et grommela quelque chose de rapide en espagnol.

Livingmere changea immédiatement d'attitude. Il gronda un ordre. Sanchez sortit en courant. Une minute plus tard, deux hommes surgissaient, se jetaient sur Jack et le maîtrisaient, puis le ligotèrent.

— Votre sale macaque, rugit Livingmere, a réussi à fuir... Mais vous allez payer pour les deux !

Il s'approcha de son prisonnier, une lueur cruelle dans les yeux et appuya le canon de son arme sur la tempe de Jack. Ce dernier, un peu pâle, ne broncha pas.

Livingmere releva le revolver.

— Non... pas ici !... marmonna-t-il.

Il fixa les yeux sur son prisonnier comme s'il cherchait à lire ce qui se passait dans son esprit, puis articula :

— Je vous laisse une petite chance d'avoir la vie sauve... Que savez-vous exactement ?

— Moi ? Pas grand'chose... J'ai risqué ma carte, je suis battu, c'est tout. Je suis comme vous, je n'ai pas intérêt à conter mes petites histoires à la police...

Livingmere exhiba une moue méprisante :

— C'est tout ce que vous avez imaginé !... Et vous croyez que je vais couper dans votre mensonge enfantin ? Allons, mon garçon, cartes sur table !... N'oubliez pas que vous négociez votre vie, en ce moment...

En un éclair, Jack comprit. L'Américain était persuadé qu'il était en face d'un policier.

— Je vous affirme, déclara-t-il, que je ne suis pas ce que vous croyez. Si vous avez quelqu'un à craindre, c'est ce grand escogriffe qui a rôdé autour de votre maison ces jours-ci et...

— Ah ! il me surveillait ? fit Livingmere avec le même rictus. Enchanté de l'apprendre ! Comme si je n'avais

pas été assez expérimenté pour m'en apercevoir moi-même... Non, vous faites fausse route... Je vous épargne la peine de continuer votre comédie...

Jack haussa les épaules et ne parla plus. C'était inutile. L'Américain courut jusqu'au palier, appela d'une voix assourdie et les deux bandits qui avaient ligoté Jack reparurent.

Il descendit. Peu après, Jack entendit le bruit du moteur de la grosse auto. Il comprit qu'on allait partir.

Livingmere revint, donna un ordre bref, les deux bandits bâillonnèrent leur prisonnier et le chargèrent sur leurs bras. Jack fut déposé à même le plancher de l'auto. Les deux misérables s'installèrent. Le vieillard prit le volant.

Au moment où le véhicule démarra, dans la rue déserte, une ombre bondit derrière et s'accrocha comme un singe au porte-bagage plaqué contre la carrosserie. C'était Nan-Dhuoc qui, dissimulé dans un massif, à proximité, avait deviné qu'on emportait son maître.

Il fallait la souplesse et la vigueur de l'Annamite pour ne pas se laisser décrocher et rouler sur la route, malgré les heurts et les secousses. Il tenait bon, agrippé avec une énergie farouche. Malgré l'obscurité qui enveloppait la campagne, il reconnaissait les endroits où l'on passait. On se rendait, une fois de plus, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Mais la ville fut dépassée, et l'auto continua de grimper vers la frontière espagnole.

Finalement, on stoppa. Nan-Dhuoc, aussitôt, bondit sur le sol et s'embusqua derrière un arbre. L'auto était rangée dans un petit chemin, en dehors de la route, tous feux éteints.

Livingmere descendit, ouvrit la portière arrière et ordonna à ses acolytes de descendre. L'Annamite vit apparaître le corps de Jack, toujours transporté par les deux hommes.

Le groupe avançait lentement, en raison du mauvais état du sol. On allait vers une hauteur à travers des cailloux et des morceaux de rocaïlle. Le Jaune n'éprouvait aucune difficulté à pister l'ennemi.

Une mesure au toit à demi-écroulé dressa sa silhouette, passée l'éminence. Le trio disparut à l'intérieur avec son fardeau.

Nan-Dhuoc tourna autour de la maison en ruines, cherchant à se rendre compte de l'endroit où l'on avait déposé Jack Desly, quand il entendit un bruit de pas, tout près, et n'eut que le temps de s'aplatir au sol. Livingmere passa rapidement, se dirigeant vers un point qu'il semblait connaître à l'avance.

Aussitôt, l'Annamite le suivit en se dissimulant. Son intention était de se rendre maître de l'Américain puis de lui infliger, de même qu'il l'avait fait pour Sanchez, une bonne désarticulation de l'épaule par l'un de ses coups favoris de jiu-jitsu.

Il n'aurait plus, dès lors, que deux ennemis à affronter, qu'il abattrait froidement à coups de revolver, escomptant bien découvrir une arme sur Livingmere.

Le vieillard avançait toujours. Nan-Dhuoc se glissait derrière lui comme un tigre dans la jungle. Il s'arrêta dans un boqueteau après avoir calculé qu'il valait mieux revenir près de la maison pour y attendre le retour de l'homme.

En effet, Livingmere ne pouvait que rentrer dans la mesure. Ce qu'il allait faire là-haut n'intéressait nullement Nan-Dhuoc.

Livingmere atteignit un endroit délimité par des fils de fer barbelés. La nuit était sereine. Le silence s'avérait complet. Un croissant de lune, là-haut, donnait juste ce qu'il fallait de lumière pour éviter l'emploi d'une lampe électrique.

Au delà du réseau de barbelés commençait une zone neutre, une sorte de *no man's land* s'étendait jusqu'à une barrière analogue marquant la frontière espagnole. Livingmere scruta l'immensité derrière lui pour s'assurer que rien de suspect ne le menaçait et reporta son regard sur la crête qui dominait à environ deux cents mètres plus loin, au-dessus d'un petit plateau.

Après une longue minute, il fit entendre un léger sifflement modulé d'une certaine façon. Quelques secondes s'écoulèrent et la réponse lui parvint tout près. Il tendit le cou.

Un homme était allongé sur le sol et venait de se relever après avoir renouvelé le sifflement.

Il s'approcha de Livingmere dont il n'était plus séparé que par le grillage de barbelés.

— Eh bien, Pedro ! grommela Livingmere. Tu es seul ?

C'était le paysan qui lui avait remis le mot dans le mouchoir, le jour où Desly avait guetté l'Américain à Saint-Pied-de-Port.

— Oui, *señor*... Ils vont venir... Mais je devais faire le guet, n'est-ce pas ? Tout est bien ?

— Oui. Dis-leur qu'ils peuvent passer... J'ai apporté une pince pour couper les barbelés... Dans combien de temps seront-ils là ?

— Dans une demi-heure au plus tard... Ils se tiennent là-haut, derrière la crête. Je remonte les chercher. Vous attendez ici ?

— Oui. Pour les guider vers ma voiture... Nous partirons tout de suite... Je les déposerai comme convenu à Cambo... L'autre auto attend aux environs. Dis-leur que tout va bien, mais qu'ils se hâtent... On ne sait jamais...

Pendant que ces propos se chuchotaient le long des barbelés, Nan-Dhuoc regagnait les environs de la mesure et s'embusquait afin de préparer son coup. Après cinq minutes d'attente, il eut la subite intuition que l'absence de Livingmere serait plus longue qu'il ne l'avait escomptée et se demanda s'il n'aurait pas avantage à tenter de délivrer son maître, dans l'entretemps.

Il grimpa silencieusement sur un pan de mur pour essayer de gagner ce qui restait du toit. Il avait l'intention de repérer exactement l'endroit où on gardait Jack, puis il redescendrait, disposerait à la porte de la baraque une bûche qu'il avait découverte et, après avoir attiré les hommes par un bruit insolite, assommerait le premier qui se présenterait. Une fois seul en face du second, il était certain de la victoire.

Au moment où il descendait du toit pour accomplir la deuxième partie de son programme, il se sentit cueillir dans des bras robustes.

Une couverture lui fut jetée sur la tête, des cordes lui entortillèrent les membres. Il eut beau s'agiter, il était pris...

Puis il sentit qu'on l'emportait. Ce n'était pas un homme seul qui l'avait attaqué. Il s'était rendu compte qu'il avait affaire à plusieurs agresseurs. Malgré son impassibilité, Nan-Dhuoc sentit un froid mortel lui envahir le cœur. Cette fois-ci, il était bien perdu... Et, sans doute, son maître également.

On le déposa sur le sol. Une voix murmura :

— Ce sera toujours un adversaire de moins...

— Oui, grommela un autre homme, enlevez-lui sa couverture, mais prenez garde qu'il ne donne l'alarme... Je veux voir si je connais cette tête-là...

Nan-Dhuoc n'était pas revenu de sa stupéfaction, qu'un jet de lumière lui éclairait le visage. La voix qu'il avait déjà reconnue marmonna encore :

— Ah ! par exemple !... Le singe jaune de Jack Desly... Ainsi, notre

gentleman-cambrioleur a étendu ses occupations... Il fait partie de la bande, de même que Nan-Dhuoc...

L'Annamite ne put émettre une protestation. On venait de lui appliquer un bâillon solide.

Les hommes qui l'avaient capturé étaient sous la conduite de l'inspecteur de la Sûreté nationale, Arthème Ladon !...

VIII — COUPS DE FEU DANS L'OMBRE

L'ANNAMITE s'agita. Ses yeux exprimèrent avec éloquence qu'il avait quelque chose à dire. Ladon eut un rictus.

— Au premier appel, articula-t-il, je t'assomme !... Compris ?

Et il enleva le bâillon, prêt à assener un coup de crosse sur la tête de son prisonnier. Mais Nan-Dhuoc parla discrètement :

— Missié Ladon... Moi pas complice Américain... Mon maître non plus... Vous trouver Livingmere là-haut, côté frontière...

— Ça va... ça va... Ce n'est pas la première fois que j'entends des boniments de l'un ou de l'autre... Mais c'est bien la dernière, mon petit bonhomme en pain d'épices... Car je te promets que tu es bien pris et que tes aventures sont terminées... Quand à ton maître...

Il tourna le dos, n'écoutant pas les piailllements de l'Annamite, à qui l'on venait de replacer un foulard épais sur la bouche.

Ladon et ses hommes venaient seulement d'arriver et n'avaient pas assisté au débarquement de Jack, ni à son emprisonnement dans la mesure. Toutefois, celle-ci paraissait posséder un intérêt certain pour l'inspecteur, car des hommes étaient adroitement postés aux alentours.

Un des collaborateurs du policier apparut dans le bois.

— Vite !... souffla-t-il. J'ai vu sortir un individu qui courait dans la direction de la crête...

C'était l'un des gardiens de Jack qui avait entendu le bruit de lutte entre Nan-Dhuoc et les policiers. Il s'était glissé dehors, accomplissant un détour et avait foncé droit vers le point où il savait que devait se trouver Livingmere, pour le prévenir des présences alarmantes.

Ladon était persuadé que la maison était vide. D'après les renseignements qu'il avait réussi à se procurer, un rendez-vous important devait avoir lieu en cet endroit et il guettait l'arrivée des gens, mais tout changeait à présent. Une immense stupéfaction l'avait saisi. Est-ce que, par hasard, Nan-Dhuoc aurait dit la vérité ?

Il divisa sa petite troupe et donna ordre à la première partie de s'élancer sur les traces du fuyard. Pendant ce temps-là, à la tête des autres, il pénétrerait dans la maison en ruines.

Livingmere attendait toujours. Il vit enfin descendre de la crête trois individus guidés par Pedro. Quelques coups de cisailles dans les barbelés. Le groupe passa. Pedro qui avait achevé sa tâche disparut dans l'ombre...

A cet instant, se profila une ombre. Celle du complice qui arrivait pour donner l'alarme. Il parla d'une voix entrecoupée. Livingmere exhalait un juron furieux :

— Tu es fou !... Ce n'est pas possible !... Retourne là-bas tout de suite, idiot !... Qui sait si...

L'un de ses compagnons le saisit au bras et, sans mot dire, désigna des formes qui rampaient lentement. Ils restèrent immobiles puis, du même élan, rebroussèrent chemin, courant vers la délimitation de frontière pour se mettre à l'abri.

Livingmere seul était toujours à la même place. Il n'en croyait pas ses yeux. Quand il eut compris que la

partie était vraiment perdue, il pivota sur ses talons, mais trop tard.

Six hommes s'étaient dressés et une balle siffla à ses oreilles, puis une autre. Il répondit, vidant son revolver de façon désordonnée. Mais il avait été atteint à l'épaule et à la jambe. Avant d'avoir eu le temps de se traîner en terrain neutre, il fut entouré, capturé...

Pendant ce temps, un drame se passait dans la maison abandonnée. Exécutant sans doute les ordres reçus, l'homme qui était resté avec Desly avait passé une corde autour d'une poutre de charpente qui apparaissait à un endroit où le toit n'existait plus et s'était mis en devoir d'attacher l'autre extrémité autour du cou du prisonnier.

Desly n'avait pas peur de la mort. Tout de même, en cet instant, il éprouvait une angoisse. La pensée de Gladys l'obsédait... Il l'aimait... Plus qu'il ne le croyait. Il se rendait compte à présent combien il tenait à elle.

C'était surtout pour elle qu'il avait continué sa vie d'aventures, pour lui procurer le luxe, le bien-être... Et il allait terminer son existence bêtement, tristement, affreusement, aux mains de cette brute!

Non, non... Il se défendrait, il...

Au moment où le bandit allait hisser le corps, Jack, dans une détente formidable de tout son être, lui lanca ses deux pieds à la fois en pleine poitrine. Il retomba rudement sur le dos, mais avait eu la satisfaction de voir le misérable culbuter sur lui-même.

La corde s'était rompue sous le choc. Le gredin, après quelques secondes d'étourdissement, revint à lui, brûlant d'une rage inextinguible.

Il tira un revolver de sa poche, se jeta sur Jack et lui appliqua le canon de l'arme sur la tempe pour être certain de ne pas manquer son coup.

Juste au moment où il appuyait sur la gâchette, quelque chose l'écrasa, et une main lui tordit le poignet. Un homme était apparu, il avait vu la scène, compris en un éclair et tenta de sauver la victime.

La détonation éclata tout de même. Un cri de douleur retentit. Mais ce n'était pas Jack qui l'avait poussé.

Le misérable qui avait tiré ne put renouveler son forfait. Un coup de crosse solidement appliqué sur la tête par un nouvel arrivant lui ôta toute possibilité de résistance.

Jack Desly, après tant d'émotions, à demi-étouffé sous le bâillon qui lui couvrait la presque totalité du visage, sentit qu'un vertige le prenait et il ferma les yeux, glissant rapidement dans l'inconscience.

La demi-clarté qui régnait dans la pièce à ciel ouvert était insuffisante pour porter secours au policier blessé. L'un des hommes braqua une lampe électrique. Il poussa une exclamation:

— C'est le patron!... Ah! ils la paieront cher!...

Une tache rouge apparaissait sur la poitrine d'Arthème Ladon. Penché sur lui, l'un des hommes sous ses ordres écarta la chemise et hocha la tête. La balle avait dû pénétrer sous l'une des côtes.

L'inspecteur ouvrit les yeux. Il articula péniblement:

— Laissez... Il faut d'abord s'assurer de... des... des bandits... Le devoir avant tout!...

Mais les autres ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils improvisèrent un brancard de fortune pour descendre leur chef jusqu'à la voiture qu'on avait laissée aux environs de Saint-Pied-de-Port.

Ladon avait refermé les yeux. Il respirait péniblement. Il entendit une rumeur pendant qu'on se mettait en route. Puis ce furent des coups de feu dans la montagne. On se battait là-haut.

Ils n'avaient pas franchi deux cents mètres que le deuxième groupe les rejoignait, transportant un autre blessé.

— Nous tenons Livingmere!... Quant aux autres, on les poursuit dans le *no man's land* et ils seront certainement pincés.

Arthème Ladon esquissa un sourire et ses traits devinrent plus calmes. Il était heureux. Il avait réussi dans sa mission.

Un docteur, réveillé en hâte dans la boutique, examina la blessure et releva la tête montrant un visage optimiste.

— Ses jours ne sont pas en danger! fit-il. Il aura, par exemple, besoin d'un bon repos après l'extraction du projectile...

— Peut-on le transporter à l'hôpital de Bayonne?

— Oui, mais roulez raisonnablement... Pas trop de secousses...

Deux lits côte à côte dans une chambre particulière de l'hôpital. Il y en avait encore un troisième, mais à l'infirmerie de la prison de Bayonne: celui de Livingmere.

Depuis un bon moment, Jack Desly que l'on avait également cru blessé dans l'aventure de la montagne et qui, de l'avis du médecin, avait tout de même été victime de contusions multiples, regardait dormir son voisin.

La femme en blanc annonça une visite pour Jack. C'était Gladys, les bras chargés de fleurs... Derrière elle, Nan-Dhuoc trottnait avec un énorme panier de fruits sur les bras.

Elle étreignit Jack, puis se tourna tout de suite vers Ladon. Sans mot dire, elle vint à lui, le regarda longuement. Elle contemplait ce visage long, maigre, au nez pyramidal, aux oreilles énormes qu'elle avait si longtemps ridiculisé en compagnie de son ami.

Nan-Dhuoc, impassible, mais dont les yeux obliques clignotaient étrangement en regardant son maître, attendait un ordre.

Gladys regardait toujours Ladon. Ce dernier, après avoir durci le regard, subissait la fascination des yeux verts magnifiques.

Il entendait la voix mélodieuse qui murmurait:

— Monsieur Ladon... Vous avez sauvé mon Jack... Vous avez risqué votre vie pour lui... Quel que soit l'avenir qui lui est réservé, je ne l'oublierai jamais...

Ladon se raidissait pour ne pas se laisser gagner par une émotion jusqu'alors inconnue... Lui, le déshérité, l'homme au visage grotesque, celui dont les femmes se moquaient, lui qui ne trouvait quelque saveur à la vie que dans l'accomplissement de sa profession, il écoutait cette voix qui lui semblait celle d'une fée, il regardait ces traits d'une séduction extraordi-

nête... Vous avez gagné la partie...

— Votre peine?... Quelle peine? grogna Ladon. Je n'ai jamais pu réunir de preuves contre vous... Ce n'est pas maintenant, à propos d'une affaire dont vous êtes totalement innocent, que je vais vous faire coffrer, dites!...

IX — LE PROCÈS DE L'AGITATEUR

LE PROCÈS de Holtzmann, dit Livingmere, eut lieu à huis clos. Un échange de télégrammes secrets s'étaient effectués entre la France et les Etats-Unis.

D'origine germanique, mais naturalisé sujet américain, Holtzmann s'était enfui de son pays d'adoption après avoir trempé dans un complot au cours duquel il avait été l'âme de l'agitation contre les Etats-Unis d'une bande de forcenés mexicains.

A peine réfugié en Europe sous le nom de Livingmere, il avait laissé passer quelque temps et s'était entremis auprès d'un groupe espagnol.

Il s'agissait d'aider certains individus à entrer en France. Ceux-ci devaient y commettre des méfaits politiques que l'on aurait rejetés ensuite sur le parti adverse, dans cette sanglante guerre civile qui déchirait le pays.

Et ainsi la France aurait été entraînée malgré elle dans le conflit. Trompé par les apparences, notre gouvernement aurait pris parti contre les auteurs apparents des méfaits.

La chose était d'une importance inouïe, comme on le conçoit. Et, grâce à la vigilance de nos policiers, une tuerie sanglante et sans profit pour les nôtres avait été évitée...

Depuis l'arrivée de Livingmere en France, il était surveillé, en raison de la demande d'extradition qui avait été faite par les Etats-Unis. Notre Sûreté nationale le soupçonnait de n'être autre que le fameux Holtzmann, mais n'en étant pas absolument certaine, s'occupait à réunir les preuves. Un jeune inspecteur, Antoine Métayer, avait reçu mission de s'installer à Hendaye comme estivant et de tenter de gagner la confiance de l'homme...

— Vous avez découvert les véritables raisons de son activité... formula le président du tribunal.

— Oui, avoua Holtzmann. Mais ce n'est pas moi qui l'ai tué... C'est Sanchez, le pêcheur...

Ce dernier protesta avec véhémence. Non, il n'avait pas tué. Il n'avait fait qu'exécuter les ordres de l'Américain. Il fit un récit détaillé des événements, récit que Holtzmann nia avec fracas.

— Le chef, expliqua le pêcheur, m'avait fait savoir qu'il était urgent de se débarrasser de Métayer, sans quoi tout serait découvert. Il décida qu'à la première occasion, il agirait. Le matin du crime, il vint me prévenir que...

— C'est faux!... clama Holtzmann, furieusement.

— Silence!... ordonna le président du tribunal. Continuez, Sanchez...

— Le chef me dit qu'il essaierait de convaincre Métayer de faire un tour en aquaplane... Dès que l'homme fut sur la planche, Livingmere — enfin, Holtzmann — l'emmena à toute allure vers ma barque et profita de l'instant où Métayer était masqué par le flanc de mon bateau pour lui tirer une balle avec un revolver muni d'un « silencieux »...

— C'est faux!... protesta derechef Holtzmann. L'homme a été atteint par derrière, dans la nuque... Je ne pouvais donc pas l'avoir visé, puisqu'il me faisait face...

— J'étais dans ma barque, rétorqua Sanchez, et c'est au moment où Métayer tourna la tête de mon côté que le chef tira... L'inspecteur tomba aussitôt et coula à pic... Je me munis alors d'une longue gaffe et attirai le corps, le plaquai sous la quille de ma

[Lire la suite page 37]

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques mois, nos lecteurs ont remarqué que LE SAMEDI contient une section de papier-journal alternant avec le papier de luxe. Ceci n'est pas pour une raison d'économie, comme on aurait bien pu le croire, mais bien pour augmenter le nombre de pages en attendant que le papier de luxe nous revienne en abondance. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

L'opération qu'avait subie l'inspecteur remontait à plusieurs jours et avait eu lieu avec un plein succès. La convalescence n'allait plus tarder. Quant à Jack, il pourrait se lever le jour même.

Ladon s'éveilla, promena son regard autour de lui. Ses yeux rencontrèrent ceux de Jack.

— Oui, fit Desly, en hochant la tête, oui... Je ne veux pas vous fatiguer, Ladon, mais j'ai énormément de choses à vous dire...

Le regard de l'inspecteur exprima l'incompréhension.

— C'est moi que vous avez sauvé, Ladon, reprit Jack.

— Vous?... Je vous ai... ah!... c'est incroyable!

— C'est ainsi pourtant... Vous avez reçu la balle qui m'était destinée. Sans votre intervention, c'était fini pour moi...

Ladon ferma les yeux pour essayer de comprendre. Alors, Jack Desly n'était pas le complice de Livingmere? Il valait mieux ne plus penser à tout cela. On verrait... Plus tard...

Une infirmière entra, apportant des potions, l'une pour Ladon, l'autre pour Jack Desly. Quelle situation paradoxale que celle de ces deux adversaires de toujours, réunis dans une même chambre, couchés tous deux sur un lit d'hôpital, comme des compagnons d'épreuve...

naire, il entendait les remerciements murmurés avec une profonde gratitude!...

Jamais, au grand jamais, il n'avait vécu une minute pareille.

Gladys venait de lui prendre la main. Il frémit au contact de cette peau douce et satinée et ses doigts se crispèrent malgré lui sur ceux de la jeune femme.

Elle se pencha, tout près de lui.

— Monsieur Ladon... Voulez-vous me permettre de... de vous embrasser?

Il ferma les yeux et sa poitrine se souleva en un immense soupir.

Elle se redressa et regarda Jack. Il inclina la tête; il était très pâle d'émotion, également.

— Tu as bien fait, Gladys... Arthème Ladon est un chic type...

Nan-Dhuoc s'approcha et déposa une pyramide de fruits en deux parts égales au chevet des deux malades. Déjà Gladys arrangeait les fleurs de même manière.

Quand elle quitta la pièce, les yeux de l'inspecteur étaient emplis de grosses larmes qu'il ne cherchait pas à retenir.

Il tendit son long bras hors du lit. Jack allongea le sien. Les deux mains se rencontrèrent et s'étreignirent.

— Ladon, murmura Jack d'une voix éraillée, c'est bien fini... Quand j'aurai purgé ma peine, je vous promets que je deviendrai un homme hon-

NOTRE FEUILLETON

LE RETOUR SANS ESPOIR

Par ARISTIDE BRUANT

A QUATRE HEURES moins un quart, Gonthier me dit :

« — Mon commandant, je ne sais pas ce que les Boches sont en train de mijoter... mais je les vois grouiller d'une façon pas naturelle. Je viens d'en descendre un qui portait sur son dos une espèce de machine bizarre... Sûr, ils doivent nous préparer quelque surprise dont il serait bon de nous méfier.

« — Probablement un nouveau gaz asphyxiant... répondis-je. Aussi, nous n'allons pas attendre que le vent tourne contre nous pour qu'ils nous soufflent ça à la figure.

« Et j'ordonnai aux hommes de mettre leurs masques. A quatre heures, je sautais hors de la tranchée, en criant : « En avant ! » Tous me suivirent d'un élan furieux. Mais à peine avions-nous franchi quelques mètres, étonnés de ne pas entendre de balles siffler à nos oreilles, que tout à coup, l'horizon devint incandescent. Et nous fumes environnés d'une nappe de feu.

« Pour la première fois, les Allemands se servaient contre nous de leurs jets de liquides enflammés.

— Quelle horreur ! s'écria Pierre Gallois, dont le corps fut secoué d'un sursaut de révolte.

— Il y eut un moment de stupeur... Puis des cris éclatèrent, hurlement de rouleur et de rage...

« Déjà plusieurs de mes hommes flambaient comme des torches vivantes.

« Aveuglés, ils couraient avec des gestes désordonnés, comme frappés de folie. J'en voyais qui se jetaient à terre, se roulaient sur le sol pour tâcher d'éteindre les flammes qui les dévoraient. Moi-même, me sentant atteint et environné par le feu, je tentai de m'évader de ce cercle d'enfer, cherchant de mes deux mains à protéger mon visage.

« Mais déjà je ressentais l'effet d'atroces brûlures... Je tombai sur le sol.

Immobile, la respiration coupée, le vieux soldat écoutait l'effroyable récit... Dans ses yeux passaient des lueurs sanglantes, comme s'ils reflétaient le spectacle de l'incendie.

L'homme au bandeau noir poursuivait :

— J'avais réussi à éteindre le feu qui brûlait mes vêtements. Mais voyant, du seul œil qui me restait, les soldats allemands profiter de notre désarroi et gagner du terrain, plus aiguë que la souffrance physique, une atroce souffrance morale m'élevait.

« J'allais être fait prisonnier !

« Ma première pensée fut de faire disparaître ma médaille d'identité. Je voulus la détacher de mon poignet... Mais les doigts de ma main droite brûlés vifs s'agitaient sans force parmi des lambeaux de chair sanglante et noircie. J'essayai d'arracher la médaille avec mes dents...

« Jamais je ne pourrai ! pensai-je tout haut.

« A ce moment, j'entendis près de moi une voix très faible qui disait :

« — Vous êtes là, mon commandant ?

« Et j'aperçus Gonthier, — ou plutôt ce qui avait été Gonthier. Sa tête n'était plus qu'un bloc informe et tuméfié. Ses habits continuaient à flamber. Il se traînait d'une main, l'autre main comprimant son ventre qu'elle soutenait.

« — Heureusement, dit-il, que j'ai entendu votre voix... parce que je n'y vois plus... Où êtes-vous brûlé, mon commandant ?

« — Au visage et aux mains.

« — Alors vous avez des chances d'en réchapper. Moi, je suis brûlé à la tête et au ventre... Ce que ma main retient là, c'est mes intestins... J'ai encore la chance de pouvoir me servir de mes doigts ! C'est votre médaille, n'est-ce pas, que vous cherchiez à enlever ? J'ai entendu le bruit de vos dents sur le métal...

« Tout en parlant à mots entrecoupés, car il paraissait avoir dépassé les limites de la souffrance, il avait réussi, en tâtonnant, à trouver mon poignet gauche et à le dégager du bracelet où ma médaille était suspendue.

« Là, ça va bien, fit-il. Et vos galons de commandant ?

« Ma capote est à moitié brûlée... Ils ont flambé avec...

« — Bon... Maintenant, comme les Boches seraient capables de se méfier, rien que pour la chose qu'ils n'auront rien trouvé sur vous... je vais vous donner la mienne de médaille.

« Je voulus refuser.

« — Si... si, continua-t-il... Moi, je garderai la vôtre... ça vaut mieux, je vous assure, mon commandant... Comme ça, quand je serai mort, ils croiront que c'est moi le commandant de Sermaize... et vous... ils vous prendront pour Emile Gonthier...

« Quant à moi, ça n'a pas d'importance... Je suis flambé... c'est le cas de le dire ! Et il est à souhaiter que je crève le plus tôt possible... parce que... j'ai beau avoir du courage... je souffre trop, voyez-vous... Si ça continue, je sens que je ne pourrai plus le supporter.

« Il avait attaché à tâtons sa médaille à mon bras, en remplacement de la mienne.

« — Et maintenant bonne chance, mon commandant, fit-il.

« Il laissa échapper une plainte prolongée dont je ne puis me rappeler l'accent sans épouvante.

« — Bonne chance... répéta-t-il, les dents serrées... et adieu ! Moi... c'est fini !...

« Il crispa sur son pauvre ventre ouvert sa main gauche qui parut s'enfoncer dans ses entrailles, et je n'entendis plus qu'une succession de râles. Je voulus me rapprocher du moribond... mais vaincu par la douleur, je sentis mon regard s'obscurcir... et je m'évanouis.

— Quand je pense, s'exclama le vieux médaillé, les larmes aux yeux, qu'ils m'ont trouvé trop vieux pour porter

un fusil !... Comme si je n'aurais pas pu tuer des Boches, tout comme un autre !

— Tu as eu ta part en 70, mon brave Pierre.

— Pas assez grosse, mon commandant... Ah ! fichtre, non... pas assez grosse !

Une rafale de pluie et de vent s'engouffra sous la banne et souleva la toile qu'elle faillit emporter. Attiré par le ronflement de la bourrasque, le garçon parut sur le seuil. Il aperçut les deux clients assis devant une table vide, eut le geste de quelqu'un qui se souvient et rentra précipitamment. Une minute après il revenait avec deux verres de bière qu'il plaçait devant l'homme au bandeau noir en disant :

— Voilà... Deux bocks... Deux !

— Vous y avez mis le temps ! fit observer M. de Sermaize.

— C'est la guerre ! répliqua imperturbablement le garçon, qui s'éloigna convaincu d'avoir trouvé à son retard une excuse impressionnante.

Le commandement but avidement quelques gorgées, puis reprit en posant son verre.

— Quand je revins à moi, j'étais couché dans un lit d'ambulance de l'arrière... une ambulance allemande. Ma tête et mes mains disparaissaient sous des linges. J'étais en proie à une fièvre intense.

« Durant de longs jours, je restai absorbé, ne m'éveillant des cauchemars parmi lesquels je me débattais qu'aux heures de visite, lorsque le chirurgien ordonnait de lever mon pansement, et par son examen attentif de toutes mes plaies ravivait ma souffrance.

« Je restai ainsi des semaines avant de me rendre compte de mon exacte situation. Je me rappelle seulement que j'étais poursuivi par une idée fixe : ne pas laisser échapper dans mes rêves le secret de mon véritable nom, et ne pas oublier celui auquel j'étais appelé à répondre au cours de ma captivité.

« La fièvre tomba enfin, et mes souvenirs revinrent plus calmes, « plus propres » pour ainsi dire, nettoyés de sang, de flammes et d'épouvante.

« Voyant que, par certaines questions que je lui adressais, je cherchais à reconstituer ce qui s'était passé, une infirmière au profil d'oiseau de nuit, tout en me jetant un coup d'œil inquisiteur, griffonna deux ou trois lignes sur un papier qu'elle fit porter au dehors.

« J'eus l'impression d'un piège qui se préparait.

« En effet, quelques instants après, un officier à tête de fouine, accompagné d'un soldat portant un écritoire, s'approchait de mon lit, me regardait avec méfiance et, brusquement, me demandait en excellent français :

« — Comment vous appelez-vous ?

« Emile Gonthier, répliquai-je sans hésiter.

« — Quel grade ?

« — Simple soldat.

« — En quelle année êtes-vous né ?

« J'eus un éblouissement. J'avais lu, une seule fois, le millésime gravé sur

la médaille de mon ordonnance... mais depuis je l'avais oublié. Sous l'effort de ma mémoire, je fermai les yeux en une crispation nerveuse et involontaire.

« — Vous souffrez ? interrogea l'officier allemand.

« — Oui... beaucoup.

« — Vous avez entendu ce que je vous demande ?

« — J'ai entendu... oui.

« Soudain dans l'ombre de mes yeux clos le millésime de la classe de Gonthier me réapparut lumineux en plein métal, et je répondis :

« — 1875.

« — C'est bien. Tout cela est en effet très exact. On va vous remettre votre médaille d'identité et un carnet qu'on a trouvé sur vous.

« Le soldat, qui avait recueilli sur une feuille d'imprimé mes réponses avec soin, déposa sur mon lit les deux objets à portée de ma main... et je restai seul, convaincu par cet interrogatoire même que rien de ce qui constituait mon ancienne personnalité n'avait été surpris.

« J'attirai fébrilement à moi le petit carnet en cuir que je portais toujours dans une poche intérieure et que le feu, qui n'avait fait que roussir ma capote, avait épargné. Il contenait quelques billets de banque et une lettre de ma fille, Anne-Marie. Les billets de banque avaient disparu... Mais j'eus la joie de retrouver la lettre, à la lecture de laquelle les bureaux n'avaient pas attaché d'importance militaire, ma fille n'ayant, heureusement, signé cette lettre que de son prénom.

« Ah ! s'ils avaient su quel réconfort elle apportait en moi, de quelle douceur elle devait être pour moi pendant l'interminable temps de ma captivité, comme ils auraient eu vite fait de l'anéantir !

« Songe, mon ami, que ces quelques lignes, toutes d'émotion et de tendresse, étaient le seul lien qui me rattachait à la France. Je les avais reçues la veille même de cet assaut d'où je devais sortir défiguré, presque sans nom...

« Anne-Marie, vois-tu, était ma préférée ! Malgré l'abandon où j'avais laissé son enfance et l'absence de caresses paternelles auxquelles elle avait droit, elle était, lorsque je rentrais chez moi, la première qui m'adressât un sourire... Ses lèvres me réservaient le premier baiser.

« Combien de fois ai-je relu depuis ce témoignage d'affection profonde ! Il débordait de cet amour filial qui, par sa délicatesse, la sincérité de ses angoisses, l'audace même de son innocence, semble avoir l'intuition d'un autre amour. Si bien que, lorsque dans cette lettre elle me parle de sa mère, évoquant à mes yeux l'image de celle que j'ai si longtemps dédaignée, j'ai le sentiment que si un pardon de ma femme eût été possible, c'est par ma fille peut-être que je l'aurais obtenu.

— Oui, mon commandant, vous pouvez le dire... interrompit Pierre Gallois, Mlle Anne-Marie vous aimait bien.

Et il ajouta avec gravité :

— Je crois même qu'elle vous aime encore!

— Tu crois! fit ardemment le marquis de Sermaize en prenant la main de son vieux serviteur.

— Vous pouvez être tranquille, mon commandant... Elle ne vous oubliera jamais... Elle a le culte du souvenir.

— Du souvenir!... répéta amèrement l'homme au bandeau noir, dans un sanglot qu'il s'efforça d'étouffer.

— Et comment avez-vous pu enfin sortir de leurs griffes? interrogea le vieux garde pour couper court à cette émotion à laquelle il se sentait gagner peu à peu.

— Lorsque je fus guéri de mes blessures, reprit le commandant d'une voix qui tremblait un peu, je fus transporté dans un camp de prisonniers à l'intérieur de l'Allemagne. La première fois que j'avais jeté le regard sur un miroir, je reculai épouvanté. Était-il possible que je fusse devenu un pareil monstre? Au moins nul ne pouvait me reconnaître... Nul ne pouvait supposer que j'étais le beau marquis Robert de Sermaize, signalé comme espion à la police allemande, au printemps de 1914. Par contre, il m'était impossible d'envoyer en France de mes nouvelles.

— Même par un moyen détourné?

— Non... J'étais surveillé trop étroitement... la plus petite démarche suspecte pouvait être pour moi un arrêt de mort. Je vécus ainsi de longs mois de souffrances odieuses et interminables.

« Enfin, on m'annonça qu'à la suite de pourparlers engagés entre l'Allemagne et la France, j'allais être échangé en qualité de grand blessé. Quinze jours plus tard, j'étais en Suisse dont les habitants témoignèrent pour nous tous une charité pitoyable qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et sera toujours l'objet de ma reconnaissance.

« Mon premier soin fut de courir au télégraphe, pour vous annoncer mon retour. Les bureaux venaient de fermer. Exténué de fatigue et de faim, j'entrai dans un café pour me restaurer. J'aperçus, parmi les journaux du jour qui traînaient sur la table, des publications illustrées vieilles de quelques mois... Je les feuilletai avec avidité... Soudain j'étouffai un cri de détresse et de désespoir! Voici ce que je venais de lire dans les échos mondains, à la rubrique « mariages »:

« Nous apprenons que le colonel de Francheville, attaché à l'état-major du ministère de la Guerre, vient d'épouser, dans la plus stricte intimité, Mme la marquise de Sermaize, veuve du commandant Robert de Sermaize, tombé glorieusement dans les Flandres au mois de juin 1915. »

« J'eus l'impression que je recevais sur la tête un coup de massue. Ce qui se passa depuis je n'en ai qu'une vague conscience. La rentrée en France, le voyage dans le train à travers mon pays enfin retrouvé, et dont l'aspect eût dû être pour moi une cause de joie infinie, l'arrivée à Lyon parmi les fleurs et les acclamations, les discours officiels dont l'accent ému étreignait les cœurs, l'angoisse enthousiaste de la foule à la vue des héros mutilés rendus enfin à leur patrie mutilée elle-même, tout cela me fit l'effet d'un rêve.

« Puisqu'on me croyait mort, avant de songer à rentrer à Paris, je me rendis au dépôt de mon régiment pour me faire délivrer un nouveau livret au nom d'Emile Gonthier, car ce livret avait disparu, brûlé il y a deux ans, au cours de l'attaque, par les liquides enflammés.

« Mais ma pensée ne cessait pas d'être là-bas, près des miens, qu'une impitoyable destinée venait de nouveau d'arracher à ma tendresse... Car enfin, ils étaient à moi... Et j'avais l'impression que l'autre, en mon ab-

sence, avait pénétré chez moi de force et me les avait volés!

L'homme au bandeau noir se tut. On entendait le vent, qui continuait à souffler avec violence, et les éclats de voix des consommateurs groupés chez le bistrot, debout autour du zinc. La pluie venait de cesser. Les passants clapotaient sur les trottoirs luisants et patageaient, en traversant la rue dans les flaques de boue.

— Maintenant, tu sais tout, mon vieil ami! conclut le commandant. Toi, qui m'as empêché de mourir, — toi et ce bon Miraut, — tu es le seul trait d'union qui me rattache à ceux dont j'ai volontairement accepté d'être séparé pour toujours, et que, grâce à toi, je ne perdrai pas ainsi complètement de vue.

— En quoi, hélas! pourrai-je vous être utile, mon commandant.

— De même que tu as veillé sur mon père, puis sur moi-même, promets-moi, mon brave Pierre, de veiller aussi sur mes enfants. En quelque endroit que je sois, quel que soit l'événement qui domine ma vie, jure-moi que si un jour tu les sais en danger, tu accourras m'avertir!...

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Merci.

— Ensuite, mon commandant?

— Ensuite?... Oui... Je voudrais te demander autre chose. Je conserve toujours sur moi la lettre d'Anne-Marie... Je voudrais...

Déjà le marquis avait repassé sa bricole autour de ses épaules.

— Au revoir, mon ami... Donne une poussée à ma voiture, veux-tu?... Là... Merci... A bientôt!...

Debout sur la chaussée, en même temps qu'il maintenait solidement Miraut qui cherchait à s'élançer en avant pour rejoindre son maître, le vieux soldat regardait s'éloigner le fils de son général, croissant, en tirant sa carriole, les autos qui l'éclaboussaient au passage, et murmurait la figure bouleversée:

— Si c'est Dieu possible!... Si c'est Dieu possible!...

VIII — LE COFFRET

PAR UNE LARGE FENÊTRE grande ouverte et donnant de plein-pied sur le parc du château de l'Orangerie, le soleil éclairait un vaste salon meublé de fauteuils Louis XIV en bois doré, d'une table de style ornée de cuivres anciens, d'une vitrine remplie d'objets d'art et de deux consoles se faisant vis-à-vis et supportant, l'une une terre cuite de Clodion, l'autre la reproduction en marbre de l'Hercule du palais Farnèse. Au fond, un clavecin du dix-huitième siècle en vernis Martin, que rehaussaient des guirlandes de fleurs peintes, se détachait sur une admirable tapisserie des Gobelins,

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le marquis Robert de Sermaize a été rapporté tué à l'ennemi; sa veuve, qui fut très malheureuse à cause de son mari, un viveur incorrigible, a consenti à tenter de refaire sa vie avec le colonel de Francheville; un garçon, Alain, et une fille, Anne-Marie, étaient nés du premier mariage. — Un homme s'est introduit, à la faveur de la nuit, dans le parc du château de l'Orangerie, mais sa présence est bientôt signalée par les aboiements du chien Miraut; Alain de Sermaize, le comte de Francheville et Pierre Gallois, l'intendant, se mettent à sa poursuite; il réussit à s'enfuir et tente de se suicider en se jetant dans la Seine; il est rescapé par le chien Miraut qui, lui, a reconnu son ancien maître, le marquis Robert de Sermaize. — Pierre Gallois, à son tour, le reconnaît malgré les nombreuses cicatrices qui le défigurent et le bandeau noir qui traverse son visage. — Le marquis explique qu'il ne veut pas reprendre sa place au foyer après avoir rendu sa femme tellement malheureuse. — Il trouve un emploi de livreur sous le nom d'Emile Gonthier; il raconte à Pierre Gallois, qui est venu le revoir, les circonstances qui ont fait de lui un monstre et comment il peut vivre sous le nom d'Emile Gonthier.

Il hésita une seconde.

— Je voudrais y joindre le portrait de sa mère.

— De Mme la marquise?

— Et je compte sur toi, Pierre, pour cela.

— Sur moi?

— Il faut que tu trouves moyen de m'apporter une photographie de ma femme, comprends-tu?... Il y en a plusieurs au château... Eh bien! tu en choisiras une... parmi celles qu'on ne regarde pas très souvent. Dis, tu veux bien faire cela pour moi?

Un léger tremblement agita les mains du vieux soldat. Il répondit:

— Je le ferai, mon commandant.

Le soleil reparaisait, inondant les trottoirs humides de lumière.

— Cette fois, fit le livreur de M. Camuzat, il me faut reprendre ma route.

Il appela le garçon et régla les deux bocks.

— Allons, Miraut, fit-il en flattant le chien qui restait couché sur les pieds de son maître... laisse-moi me lever... Tiens-le bien, Gallois... qu'il ne fasse pas comme l'autre soir sur la berge, où il voulait absolument me suivre.

— Et où j'ai dû le corriger, compléta le garde, pour le forcer à m'obéir.

— Pauvre bête!... Il n'a pas dû comprendre pourquoi il était ainsi puni de sa fidélité.

représentant une chasse moyen-âge à travers une forêt.

Assis devant un petit bureau, dit « bonheur du jour », le colonel de Francheville venait de terminer sa correspondance. Il appuya sur un bouton de sonnette électrique. Un valet de chambre parut.

— Dites à Gallois qu'il vienne me parler.

— Bien, monsieur le comte, fit le domestique en s'inclinant.

M. de Francheville finit de ranger quelques papiers; puis il se renversa dans son fauteuil, et, jetant les yeux au dehors sur la pelouse aux corbeilles multicolores, parut s'absorber dans une rêverie qui n'était pas sans déceler quelque préoccupation.

— Vous m'avez fait demander, mon colonel?

L'officier tressaillit, et se tourna vers le garde qu'il n'avait pas entendu venir. Il se leva, et, marchant de long en large:

— Oui, Gallois. J'ai à vous prévenir que le ministre de la Guerre vient de me charger d'un service nouveau qui m'oblige à une présence plus assidue au ministère. Je devrai donc passer une soirée sur deux boulevard Saint-Germain et, par conséquent, trois fois par semaine ne rentrer au château que vers les minuit.

« De l'alerte de l'autre soir, de cette chasse à l'homme, ma femme a ressenti une impression nerveuse si forte, si profonde, que je n'ai pas osé lui reparler depuis de la scène du parc.

« J'ai même remarqué que, de son côté, elle ne cherche pas à savoir exactement ce qui s'est passé et qu'elle évite plutôt toute allusion à ce sujet. Aujourd'hui, elle est encore sous le coup de cette émotion. Je compte donc sur vous pour accroître votre surveillance et faire bonne garde.

— Soyez tranquille... Il n'y a aucun danger, mon colonel.

— Je ne suis pas de votre avis. Les allures de cet inconnu m'avaient déjà paru suspectes... Sa fuite ne fit que confirmer mes soupçons. Le fait de s'introduire nuitamment dans une propriété privée prouve ses mauvaises intentions. Ce malfaiteur peut revenir...

— Je ne crois pas, mon colonel, affirma Pierre Gallois d'une voix tellement assurée que M. de Francheville leva sur lui un regard surpris.

— Mon Dieu, je sais... sans savoir! répliqua le garde, visiblement embarrassé.

— Le fait d'avoir réussi à s'échapper quand Miraut était à ses trousses prouve une certaine habileté professionnelle.

— Oh! s'échapper!... Ce n'est pas dit, mon colonel. De ce que, précisément, Miraut n'a pu le rejoindre, j'ai toujours eu idée que...

— Que quoi?

— Que cet homme s'est noyé, mon colonel.

— Noyé!

— Oui, ça arrive... On va devant soi... sur la berge... dans la nuit... sans réfléchir... Et puis, tout à coup, on perd pied... on tombe dans la Seine... Alors, dans ce cas, nous n'entendons plus parler de lui.

— Evidemment, s'il s'est noyé! Mais rien n'est moins sûr... Et le mieux, c'est d'ouvrir l'œil.

— On l'ouvrira, mon colonel.

— Au fait, et Miraut? Vous l'avez conduit chez le vétérinaire?

— Oui, mon colonel.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que son écorchure n'offrait aucune gravité. Avec quelques pansements, dans huit jours il n'y paraîtra plus.

— Alors ça ne vous empêchera pas de le lâcher la nuit dans le parc?

— Oh! tant que vous voudrez, mon colonel!

— Miraut est un bon chien de garde. Avec lui, je suis tranquille. Si l'homme au bandeau noir tentait une escalade et lui tombait dans les pattes...

— Qu'est-ce qu'il prendrait, mon colonel! Qu'est-ce qu'il prendrait!

Sur un signe de l'officier, le garde du château de l'Orangerie s'éloigna par la porte du jardin. Tout en marchant, il esquissait sous son épaisse moustache un sourire de joyeuse ironie et murmurait presque en chantonnant:

— Dis donc, mon vieux Gallois, il me semble que tu viens de rouler ton nouveau maître.

Et il ajouta d'un air de sincère satisfaction:

— Eh bien! on a beau dire... Il y a des moments où ça fait plaisir tout de même!

Le colonel avait quitté le salon et pénétré dans le vestibule. Il prenait à une patère son képi et son manteau, quand il aperçut, descendant les marches du grand escalier, Geneviève, sa femme.

Une robe de crêpe de Chine gris bleu faisait ressortir l'élégance de sa taille mince; une rose-thé était piquée dans ses cheveux blonds que coupaient légèrement sur les tempes quelques fils argentés. De toute sa personne se dégageait un charme sérieux accru par une expression de mélancolie répandue sur ses traits.

M. de Francheville l'attendit au bas des marches, et lui baisant galamment la main :

— Je me préparais à partir, ma chère Geneviève... J'allais prendre congé de vous.

— Quel malheur, répondit la comtesse, que vous ne puissiez pas me consacrer cette belle journée! Etes-vous sûr qu'on ne peut se passer de vous au ministère?

Hélas! ma chérie, mon nouveau service m'interdit toute irrégularité. Dieu sait pourtant si j'aimerais rester auprès de vous! Je m'efforcerais de ramener sur vos lèvres ce sourire qui faisait ma joie et qui semble vous avoir quittée.

Tous deux étaient rentrés dans le salon, égayé de chaude lumière.

Il lui prit les deux mains en un geste d'affection inquiète.

— Pourquoi êtes-vous triste, Geneviève?

— Mais je ne suis pas triste, mon ami... Je n'ai pas de raison d'être triste. Je serais d'ailleurs bien ingrate, car vous faites tout ce que vous pouvez pour essayer de me rendre heureuse.

L'officier eut un geste de tête désolé.

— Essayer! reprocha-t-il avec douceur. C'est bien cela... J'essaie de vous rendre heureuse... et je n'y réussis pas.

— Mais si! Quelle idée! fit-elle en approchant son front des lèvres de son mari. Que voulez-vous? Il y a des heures dans la vie où, malgré soi, on ne pense pas à sourire... où je souris, cependant, pour chasser vos craintes, et vous montrer que j'ai du plaisir à être près de vous.

Sa bouche s'entr'ouvrit et l'éclat de ses dents illumina son visage. Une lueur plus vive passa dans ses yeux.

— Alors, c'est bien vrai? fit M. de Francheville soudain rasséréiné. Vous ne m'en voulez pas de vous laisser jusqu'à ce soir minuit toute seule?

— En effet, releva la comtesse... C'est ce soir que commence votre nouveau service? Allez donc, mon ami. Je profiterai sans doute de ce beau soleil pour faire, avant dîner, une promenade.

— Anne-Marie vous accompagnera?

— Peut-être... Cela dépend... Elle préfère souvent rester seule.

Mais la comtesse s'interrompit pour s'exclamer d'un air joyeux :

— Ah! l'abbé Richard!

Un prêtre à longue barbe grisonnante venait d'apparaître dans l'allée du jardin. Elle se hâta vers lui, les mains tendues.

— Monsieur l'abbé! Quelle bonne surprise!

— Excusez-moi de me présenter ainsi, ma chère enfant. Je n'ai trouvé personne pour m'annoncer.

Le prêtre avait enlevé son chapeau, découvrant un crâne luisant comme de l'ivoire. Sa figure était d'un brave homme, et son regard portait la marque d'un cœur sensible qui avait su découvrir et consoler beaucoup de souffrances morales. Il serra la main de M. de Francheville.

— Colonel, je n'osais espérer le plaisir de vous rencontrer.

— Je suis, en effet, très occupé en ce moment au ministère, monsieur l'abbé, et comme vous le voyez, à peine vous ai-je salué que je suis obligé de vous quitter. Je ne sais comment vous en exprimer tous mes regrets.

— Madame de Francheville vous accompagne?

— Non... Ma femme sera très heureuse au contraire de vous recevoir. Vous ferez une bonne action en égayant sa solitude.

— A ce soir, mon ami, fit la comtesse.

— A ce soir, Geneviève, Monsieur l'abbé...

Les deux hommes se saluèrent et le colonel s'éloigna d'un pas rapide. Sur une invitation de madame de Franche-

ville, le prêtre s'assit dans un des fauteuils Louis XIV, pendant que la jeune femme prenait place dans une bergère dont le dossier en voûte était tapissé de velours broché.

— Quelle bonne idée, dit-elle, vous avez eue de venir! Nous étions inquiets de ne pas avoir de vos nouvelles.

— J'avais tenu, en effet, — voilà déjà presque quatre mois! — à assister à votre nouveau mariage, mais j'ai dû repartir immédiatement partout où des malades, des exilés, des martyrs attendaient le remède, si léger à leurs maux, d'une parole consolatrice. Puisque mon âge m'interdit d'être avec ceux qui, sur l'ordre de Dieu, défendent par les armes le sol de la patrie, j'ai voulu, ne pouvant donner ma part de sang, apporter ma part de pitié.

« Mais les soins accordés à de pauvres gens, à des inconnus accablés par le malheur, ne devaient pas me faire oublier ceux que j'aimais... Et vous savez bien que vous êtes de ceux-là... »

— Je vous remercie, monsieur l'abbé. Depuis la mort de ma mère, vous avez été le seul confident de mes joies et de mes peines. Ce n'est un grand soulagement de pouvoir causer avec vous... Car j'ai besoin de me confier à quelqu'un qui puisse me comprendre... surtout en ce moment.

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant? Voulez-vous donc laisser entendre que vous n'avez pas encore trouvé, dans votre nouvelle union, le bonheur qui vous est dû?

— Je suis heureuse... autant que dans ma situation, après le malheur que j'ai subi... il m'est permis de l'être. M. de Francheville est un époux parfait. Tous ses efforts tendent à m'adoucir le pénible souvenir d'un passé dont les traces ne se peuvent entièrement effacer. Pour moi, il est un mari délicat, prévenant et tendre... Pour mes enfants, il se montre... ce qu'on appelle un second père.

— Les chers petits vont bien?

— Très bien.

— Alain doit devenir un grand jeune homme?

— Il attend avec impatience le mo-

ment prochain, hélas! de pouvoir s'engager... et il suit des cours quotidiens au lycée Condorcet.

— En qualité d'externe?

— Oui, il prend tous les matins le train pour Paris... et revient le soir, à six heures.

— Et Anne-Marie?

— Elle est là-haut, dans sa chambre, qu'elle affectionne particulièrement et qu'elle ne quitte presque jamais.

— Serait-elle souffrante?

— Non, elle n'est pas malade... Mais son caractère a beaucoup changé... On dirait qu'il se ressent de certains effets nerveux qui ne sont pas sans m'inquiéter un peu... Depuis quelque temps, elle est devenue silencieuse... irritable...

— Ah!... il y a longtemps de cela?

— Il y a... environ quatre mois.

— Depuis votre nouveau mariage?

— Précisément... répondit Mme de Francheville... depuis mon nouveau mariage.

Un silence s'établit pendant lequel le prêtre réfléchissait. La comtesse se leva, traversa le salon, ouvrit une porte qui donnait sur un boudoir où, par l'élégance claire des tentures et un choix de meubles plus coquets, régnait une atmosphère de plus douce intimité.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, voulez-vous prendre la peine de passer par ici... chez moi?

On sentait dans ce « chez moi » que la jeune femme avait une préférence pour cette retraite où elle avait coutume de se réfugier, les jours où elle se livrait à l'examen de ses plus secrètes pensées.

Mme de Francheville referma la porte derrière le prêtre à qui elle indiqua un siège, et s'assit à côté de lui, le visage noyé dans une demi-obscurité que formait sur la fenêtre un entrelacement de rideaux de soie.

— Mon père, commença-t-elle d'une voix contenue... à vous qui m'avez toujours conseillée, à vous qui avez toujours guidé ma conscience, il faut que je vous expose un scrupule, lequel

a créé en moi un doute que je ne puis plus supporter.

— Parlez, mon enfant, répondit doucement le prêtre. J'emploierai à dissiper l'obscurité qui règne en vous le peu de lumière que Dieu m'a donné pour éclairer ceux qui m'appellent à leur aide.

— Mon père, aborda nettement la comtesse, je crains de n'avoir pas fait mon devoir en acceptant de me marier une seconde fois.

L'abbé Richard eut un mouvement de réelle surprise.

Il s'attendait à une confession: on lui demandait de résoudre un cas de conscience.

— Avant de vous répondre, mon enfant, dit-il, j'ai besoin que vous me révéliez le fond de votre cœur. Pour que vous me posiez une telle question, il faut que vous y soyez obligée par un violent combat intérieur. Vous êtes, je le sais, une nature droite et fière. Seriez-vous au bord d'une tentation à laquelle, devant le sentiment de vos devoirs d'épouse, il vous répugne de tomber?

— Non, non, mon père. J'ai épousé M. de Francheville en toute loyauté, et je ne le mettrai jamais dans le cas de douter de mon âme fidèle. Il sait que je lui appartiens désormais et qu'il peut me garder sa confiance... Je ne la trahirai pas.

— Votre devoir, affirma le prêtre, est d'aimer celui dont vous portez le nom.

— J'ai pour M. de Francheville, repartit la comtesse, une affection sincère... bien que je n'aie jamais senti pour lui l'élan irrésistible qui m'avait entraînée vers celui auquel je me suis donnée pour la première fois. On n'éprouve pas deux fois le même amour.

« Le marquis de Sermaize aurait pu faire de moi une femme splendidement heureuse... Il ne l'a pas voulu... Il s'est éloigné de moi, et depuis j'ai attendu de lui les témoignages de tendresse auxquels ma jeunesse aurait pu prétendre.

« La mort a rompu les liens qui m'unissaient à lui... Et un jour vint où un autre homme me supplia de devenir sa femme... Il m'assura de son amour respectueux, de son dévouement sans limites... J'avais trop souffert au cours de cet isolement injuste et cruel que m'avait imposé M. de Sermaize pour ne pas accueillir cette nouvelle union avec reconnaissance.

« Peut-être, je le sens maintenant, aurais-je dû avoir la volonté de résister? Hélas! je suis jeune encore... La chair exerce sur nous une action mystérieuse... La femme seule a parlé en moi!...

— Et vous vous demandez, interrompit gravement le prêtre, si par respect pour la mémoire de leur père, vous deviez introduire entre vos enfants et vous un étranger?

— Je me demande, rectifia la comtesse, si je ne devais pas demeurer fidèle au souvenir de celui qui n'est plus.

Elle ajouta d'une voix lointaine :

— Il y a des moments où l'on se rappelle... où la présence d'un autre à vos côtés vous étonne... et vous apparaît comme une mauvaise action.

Et sous ses deux mains qui couvraient son visage on l'eût entendue murmurer :

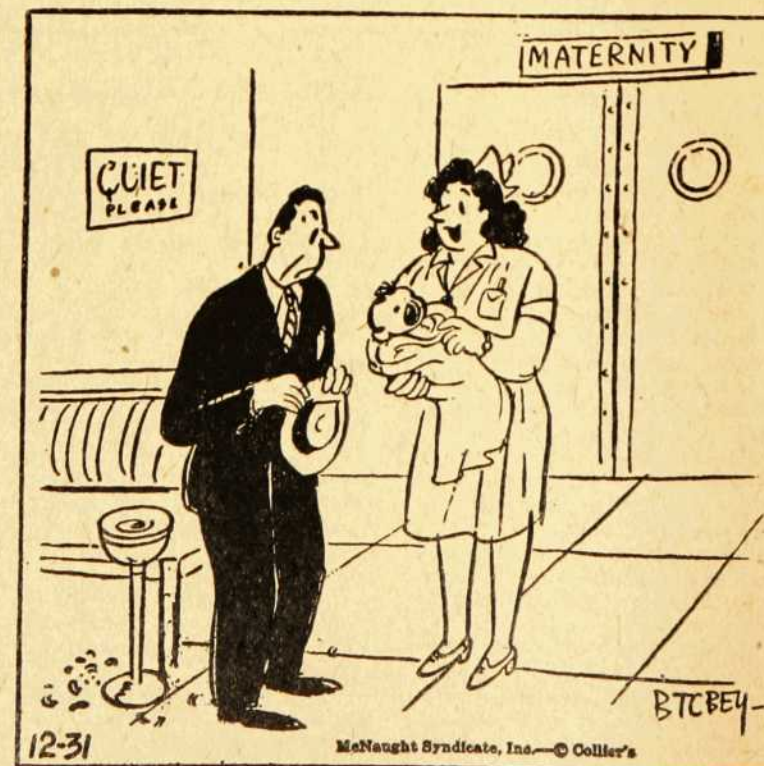
— Depuis l'autre soir surtout!... Oh! ce cri dans le parc!... Ce long cri d'angoisse... qui ressemblait à un cri d'agonie...

Après un silence, la jeune femme dégagea de ses doigts tremblants sa pauvre figure bouleversée, trouée de deux grands yeux au regard fixe...

Alors, l'abbé Richard prononça avec lenteur :

— En effet, mon enfant, à celui qui n'est plus, vous auriez peut-être dû garder votre unique pensée... Car je

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Pourquoi vous montrez-vous si désappointé, M. Gagnon? Après tout, une petite fille, c'est encore ce qu'il y a de mieux après un garçon!

vois bien que vous l'aimez toujours!

— Moi!...

Elle eut un cri de bête blessée... Sa figure transformée n'exprimait plus que l'indignation et la rancœur.

— Ecoutez-moi, mon père!... Vous avez pu croire qu'entre moi et M. de Sermaize il n'y avait eu qu'un malentendu... Eh bien! il faut que vous sachiez tout!

Elle courut à un meuble, prit une clef et ouvrit un tiroir à secret. Elle saisit un coffret ancien recouvert de cuir gaufré, en souleva le couvercle et en renversa brusquement le contenu sur une petite table.

— Moi, l'aimer! cria-t-elle. Regardez ça... tout ça! Des lettres... des rubans... des fleurs... des portraits de femmes!... Toutes ses bonnes amies... Tous ses souvenirs d'amour! J'ai tout trouvé, après sa mort, dans un coin de son bureau!... Vous comprenez si j'ai pu me distraire! Dame, il y avait de quoi lire!... Et j'ai tout lu, tout!... Je les ai lues toutes!... Il y en avait de comiques... de naïves et de stupides... Il y en avait d'ignobles... et de touchantes aussi... Des malheureuses qui s'accrochaient à lui, qui le suppliaient de les garder... Des malheureuses comme moi... qui l'adoraient!

Elle remuait avec dégoût, comme si elle fouillait dans une boîte à ordures tous ces papiers jaunis, froissés, d'où se dégageait un mélange de parfums canailles et aristocratiques, lettres adressées poste restante, billets sans timbre portés par un chasseur de restaurant, cartes-lettres griffonnées au crayon, petits bleus rédigés en hâte dans l'espoir d'un prochain rendez-vous.

Elle feuilletait au hasard et poursuivait d'une voix âpre:

— De tout! Quand je vous dis qu'il y a de tout! Des filles du peuple et des filles de joie... Des femmes du monde et des femmes de chambre!... Et voilà, tenez, de mes amies à moi... Des femmes honnêtes, à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession que nous recevions ensemble, ici, mon mari et moi et qui me souriaient, qui m'embrassaient et qui emportaient en s'en allant dans leur maison le billet glissé en cachette, indiquant l'heure à laquelle tous deux se retrouveraient le lendemain... tout seuls... dans la garçonnière ou la chambre d'hôtel. Quelle ignominie!

« Tenez, vous pouvez lire: *Mon bel officier... Mon beau Robert...* Partout, dans toutes ces lettres, la même adoration pour cette beauté qui m'avait attirée jadis comme les autres, cette beauté dont le souvenir aujourd'hui me fait horreur, car elle a appartenu à toutes les femmes... à toutes... à toutes!...

Elle avait parlé, comme soulagée de pouvoir enfin clamer son indignation. Elle avait d'un coup rejeté loin d'elle toutes ces saletés, en son désir instinctif de chasser ces miasmes qui la suffoquaient, sentant son cœur se soulever, rien qu'à respirer cette odeur d'adultère... Et maintenant, elle remettait en tas dans le coffret les lettres et les portraits mêlés aux fleurs séchées, qu'elle foulait de la main, cherchant à refermer le couvercle de cette boîte presque trop petite pour contenir toutes ces trahisons.

Le prêtre s'était levé et la contemplait avec un air de grande pitié...

Et il lui dit:

— Cet homme professait trop le mépris du devoir pour que vous ne vous soyez pas cru le devoir de refaire votre vie.

Geneviève retomba assise, très pâle... A son exaltation venait de succéder une lassitude.

— Je croyais, en effet, avoir ce droit, dit-elle... Pourtant, autour de moi, quelqu'un ne me l'a pas pardonné.

— Qui donc?

— Anne-Marie.

— Votre fille?

— Oh! elle ne m'a jamais rien dit. Mais depuis quelque temps, avec moi, elle n'est plus la même. Elle si gaie autrefois, qui était la joie de la maison, est devenue songeuse et taciturne. Je sens à chaque instant ses yeux qui se fixent sur moi, qui m'interrogent... et qui fuient tout à coup les miens, quand je la regarde.

— Anne-Marie, expliqua le prêtre, est avant tout une âme sensible... Même quand elle était toute enfant, je l'ai connue très impressionnable. La mort de son père, qu'elle adorait, lui a porté un coup terrible... Et sa nature essentiellement nerveuse s'en est ressentie.

— Cela doit être, reprit Mme de Francheville. Lorsque l'espoir lui fut enlevé de revoir jamais son père, elle a en effet beaucoup pleuré. Mais sa tristesse s'était peu à peu atténuée. Elle a reparu du jour où elle a vu quelqu'un prendre sa place à la maison.

— Et probablement, comme il arrive souvent en pareil cas, elle s'entête dans son chagrin? Elle refuserait presque toute consolation?

— Elle va beaucoup à l'église.

— Trop, peut-être.

La jeune mère leva sur le prêtre des yeux étonnés.

— Vous m'aviez appris, mon père, dit-elle, que l'église était le refuge des âmes désolées!

— A condition, prononça gravement l'abbé Richard, que les fidèles qui viennent chercher le calme dans la maison de Dieu ne s'absorbent pas dans l'idée fixe de leur malheur... La religion, mon enfant, n'est saine que si elle est équilibrée... La prière n'offre un remède efficace aux heures tragiques de la vie que si on ne l'emploie pas d'une façon désordonnée. Rien n'est plus splendide, pour relever les cœurs, que la prière, mais elle ne doit pas servir de prétexte à annihiler la volonté de l'homme, qui doit rester responsable de ses actes, et rassembler ses efforts pour surmonter les obstacles que le Seigneur a semés sur notre route. Si Dieu consent à nous faire bénéficier de son aide, c'est à condition que nous ne le laissions pas agir seul... Il n'aime pas avoir affaire à une créature diminuée.

La physionomie du prêtre s'était animée d'une conviction puissante. On sentait que, penché dès sa jeunesse croyante sur les mystères de l'humanité, il s'était dégagé de l'étroite tyrannie des dogmes, et, tout en s'humiliant devant une volonté supérieure, avait pénétré et s'était maintenu dans le domaine de la raison.

— Anne-Marie, ajouta-t-il, subit le choc d'une jeunesse assaillie par des peines prématurées. Elle a besoin de vivre sa vie, de s'évader de l'obsession qui la mine, de ne plus être seule. Vous devriez songer à la marier.

— Nous y avons pensé, mon père... Peut-être dans quelque jours annoncerons-nous officiellement ses fiançailles.

— Avec un officier, sans doute?

— Non... avec un homme du monde, le vicomte d'Orbac.

— Quel âge?

— Trente-deux ans.

— Mobilisé, alors?

— Non, réformé. Il nous a été présenté par des amis communs. Il paraît pris d'Anne-Marie.

— Et elle?

— Je ne sais pas encore.

— Enfin, la nouvelle de ce mariage est ce que vous pouvez m'apprendre de plus heureux pour votre chère petite... Elle subira quelque temps encore les effets du chagrin qui la domine...

« Mais la maternité la guérira.

— Dieu vous entende, mon père, répliqua Geneviève avec un accent

Finesse exquise



La combinaison-jupon Mercury *Slither Slip* si bien connue, est d'une finesse exquise—elle moule le corps sans faire un pli qui puisse gêner la sveltesse de votre ligne... ou l'élégance de votre robe. De plus, la *Slither Slip* est agréable à porter... ne remonte pas, ne tourne pas... A la fois belle et pratique... elle supporte nonchalamment de nombreux lavages... et fait un long usage!

par Mercury

Faites exclusivement
par Mercury Mills, Limited



Faites votre Vidange

DE PRINTEMPS MAINTENANT

C'EST LE PRINTEMPS! le moment de débarrasser votre moteur de ce reste de vieille huile d'hiver. Faites d'abord vidanger et rincer votre carter pour enlever les dépôts de cambouis qui lui enlèvent de l'énergie; puis, remplissez-le avec la nouvelle Mobiloil à double-but, d'une fluidité extrême.

La nouvelle Mobiloil enduit les organes mobiles de votre moteur d'une pellicule huileuse et tenace. Ceci empêche le frottement à sec des surfaces métalliques délicates; assure protection pleine et entière même dans des conditions de chaleur et d'usure extrêmes. Pour rouler sûrement, sans ennui et épargner de l'argent, adoptez la Nouvelle Mobiloil aujourd'hui — garde votre moteur propre.



Faite par les fabricants
des Lubrifiants Industriels
et Marins Gargoyle

la NOUVELLE MOBILOIL

— garde votre moteur
"Mobiloil Propre"

EN VENTE PARTOUT AU CANADA PAR IMPERIAL OIL  ET AUTRES VENDEURS IMPORTANTS

amer... Dieu vous entende... et lui accorde le bonheur qu'il n'a jamais su... ou pu me donner!

Elle avait repris le coffret où elle venait de renfermer de nouveau toutes les preuves de sa misère et de sa douleur, et se préparait à le reposer dans le meuble d'où elle l'avait tiré.

— Pourquoi gardez-vous tout cela? fit observer l'abbé Richard, qui avait constaté avec peine l'attitude révoltée de la jeune femme.

— Pour m'empêcher d'oublier! répondit-elle, pendant que sur ses joues descendaient deux brûlantes larmes.

— Vous refusez d'oublier? clama le prêtre... Vous voyez bien que vous l'aimez toujours!

— Ne dites pas cela! cria la veuve du commandant de Sermaize en reculant d'un pas, comme saisie d'épouvante.

— Tout à l'heure, je doutais... Maintenant j'en suis sûr! Pour que vous conserviez ces images de femmes, dont la vue ravive votre supplice, ces lettres dont chaque phrase pénètre en votre cœur comme une brûlure, c'est que jamais vous n'avez cessé de l'aimer...

— Mon père!...

— Pauvre, pauvre créature!... Vous n'aviez pas mérité un pareil calvaire... Et je vous plains du plus profond de mon cœur!

Longtemps il continua à lui parler ainsi... Il s'efforçait, par des mots consolants et pitoyables, à verser un baume sur les blessures de la jeune femme... Mais Geneviève ne l'écoutait plus.

Elle demeurait debout, le regard « en dedans » détachée de tout bruit et de toute vision extérieurs, impuissante à discerner ce qui se passait en elle.

Elle se sentait la proie d'un sentiment confus, dont elle subissait à la fois la saveur et la douleur.

Dans le brouillard de ses pensées, elle entrevoyait le vague contour d'un fantôme d'homme, qu'elle ne savait pas si elle devait aimer ou haïr... C'était comme une petite lueur attirante et décevante, un feu follet qui se jouait d'elle, s'évanouissait, reparaisait, échappait toujours à son étreinte...

Et elle se demandait si elle n'allait pas devenir folle, comme pendant ces longs mois, ces années de détresse, où, au cours des nuits de solitude interminables, elle était partagée entre l'espoir de ressaisir l'infidèle et le chagrin de le voir s'évader de nouveau.

IX — MADAME JEANNE

ALLONS, mes enfants, dépêchez-vous de dire bonsoir à votre grand-mère et rentrons vite nous coucher. Je n'en peux plus... C'est demain dimanche et, pour faire mon marché, il faudra que je me lève encore plus tôt que l'habitude.

— Votre mère a raison, approuva une voix timide et vieillotte: nous ne devrions pas être debout à cette heure-ci!...

Sur le palier du troisième étage d'une maison de la rue de Chaligny, une petite femme à cheveux blancs, aux traits pâles et effacés, les yeux abrités derrière une paire de lunettes, se pencha sur un jeune garçon d'une quinzaine d'années et une fillette à la mine éveillée, prit successivement leurs têtes à deux mains et les embrassa avec douceur en disant:

— Bonsoir, mon grand Alfred... Bonsoir, ma petite Titine.

— Bonsoir, madame Bidault, répondirent les enfants en chœur, tandis que la mère, une robuste et appétissante faubourienne, à la physionomie engageante, aux gestes et à la voix décidés, traversait le carré et se préparait à ouvrir la porte d'en face.

— Dors bien, Jeanne! souhaite la grand-mère en rentrant chez elle.

— Toi aussi, maman.

Et la commère introduisait sa clef dans la serrure, quand des pas d'homme retentirent dans l'escalier. Une bonne figure, précédée d'un nez énorme, émergea de la pénombre que suffisait à peine à éclairer d'une lumière tressautante la flamme courte d'un mauvais papillon à gaz parcimonieusement allumé.

— Tiens! m'sieu Clément!... Qu'est-ce qui vous amène si tard?...

— Je vous demande pardon, madame Jeanne... répondit timidement l'ouvrier emballer, en rougissant jusqu'au haut de ses larges oreilles. J'ai à vous causer...

— A c'te heure-ci?... Vous n'êtes pas un peu louf?

— C'est que je vas vous dire, madame Jeanne... C'est très sérieux.

— Je n'en doute pas... C'est toujours sérieux quand vous venez.

— Madame Jeanne, je ne me permettrais pas de plaisanter avec vous.

— Alors, entrez, invita rondement la brave faubourienne. Mais je vous avertis que si vous me dérangez pour rien, vous aurez affaire à moi...

— Y a pas crainte! Je suis bien tranquille, conclut Clément. Sûr que vous ne me ferez pas de reproches.

L'ouvrier emballer s'avança d'un pas hésitant, et sans attendre d'y être invité, se posa gauchement sur une des chaises d'acajou, qui, avec une table et un buffet, formaient tout le mobilier d'une petite salle à manger propre, d'aspect coquet, aux vitres nettes, au parquet luisant.

— Eh bien, c'est ça! fit Mme Jeanne. Puisque vous v'là assis, attendez-moi là un instant. Je vais coucher les enfants.

— Sûr! approuva l'ouvrier du père Cogne-Cogne qui, empoignant son nez de sa main gauche, parut s'abimer dans un monde de réflexions.

C'est que monsieur le baron du Tasseau, comme l'appelaient d'une façon si gouailleuse l'ancien apprenti emballer de la rue Traversière, éprouvait toujours quelque embarras à aborder auprès de madame Jeanne les conversations même les plus banales.

Depuis plusieurs années qu'il fréquentait le père Birault, Clément connaissait toute l'histoire de sa fille.

Il savait qu'un soir de Fête nationale, alors que mademoiselle Bidault n'était encore qu'une petite couturière, travaillant en magasin, elle avait rencontré, dans un bal en plein air, un nommé Emile Gonthier, qu'elle avait accepté volontiers pour cavalier.

Ses manières de beau mâle, sa mise un peu recherchée, ses cheveux peignés avec soin, sa façon brutale de la presser en valsant contre sa poitrine, son regard planté droit dans le sien, qui ne la quittait pas d'une seconde, jusqu'à la senteur de fauve qui émanait de toute la personne de ce séducteur de faubourg, tout avait contribué à la griser, à lui faire chavirer le cœur.

Ce fut la première fois que Jeanne Bidault ne rentra pas le soir chez ses parents.

Epouvantée de ce qu'elle avait fait, et appréhendant de se retrouver devant son père, le lendemain de son équipée elle attendit, pour réintégrer le domicile familial, l'heure où elle croyait que tout le monde dormait dans la maison.

Doucement, elle ouvrit la porte avec la clef que ses parents lui avaient donnée pour son usage personnel... Rassurée par le silence elle se préparait à se glisser jusqu'à sa chambre quand, à la lueur incertaine d'une petite lampe-Pigeon qui éclairait la pièce d'entrée, elle aperçut son père, M. Bidault (Ferdinand), qui, indigné, dressé par la colère, le bras tendu et menaçant, lui criait d'une voix puissante, pleine de fureur:

— Hors d'ici... va-t'en! Retourne d'où qu'tu viens... Je ne veux plus

de toi à la maison!... Tu déshonores la famille!... Et si jamais tu t'avisés de revenir, tu seras reçue comme tu le mérites!...

Jeanne Bidault se le tint pour dit, et ne rentra chez ses parents qu'au bras de son mari, Emile Gonthier, qui avait légitimé le petit Alfred, son premier enfant.

Leur lune de miel fut de courte durée. Emile Gonthier, ouvrier bijoutier, déjà sans ouvrage au moment où leur liaison avait commencé, passait ses journées dehors à se balader, à flâner, à chercher du travail, disait-il, et rentrait tous les soirs en répétant qu'il n'avait rien trouvé, mais qu'il avait l'espoir « d'en dégoter » le lendemain.

Jeanne Gonthier, qui n'avait pas cessé d'adorer son mari, continuait de son côté à travailler, faisant des heures en plus quand l'occasion se présentait. Elle pourvoyait seule à tous les besoins du ménage, ainsi qu'aux mois de nourrice du petit Alfred qu'on avait confié à des paysans aux environs de Paris.

Elle acceptait la situation sans se plaindre, espérant que la chance favoriserait un jour son époux, et redoublait même d'efforts, le jour où elle comprit qu'elle allait être mère une seconde fois.

Un soir que confiante, heureuse, elle en faisait joyeusement l'aveu à son mari, Gonthier, dont la figure s'était renfrognée, répondit cyniquement :

— Encore ! Alors ça va faire deux ? C'était pourtant assez d'un !

Et entre ses dents il mâchonna d'un air de mauvaise humeur :

— Quelle pondreuse !
A partir de ce moment, l'ouvrier bijoutier manifesta pour sa femme une indifférence qui s'accrut de jour en jour.

Devant l'égoïsme de cet homme auquel elle aurait tout sacrifié, la jeune mère vécut des jours de tristesse et de larmes.

Petit à petit elle se vit délaissée, et comprit que celui qu'elle aimait tant était sur le point de lui échapper.

Puis vint l'époque où elle dut cesser tout travail et se présenter à l'hôpital Saint-Antoine où elle avait été accouchée de son premier enfant. Le médecin chargé des admissions la reconnut aussitôt et lui fit réserver un lit dans la salle où elle avait déjà été soignée.

Le lendemain matin, Jeanne Gonthier faisait son entrée dans la cour de l'hôpital, où elle quittait son mari qui paraissait de fort méchante humeur.

— A jeudi ? fit la jeune femme en l'embrassant.

— A jeudi.
— N'oublie pas... Deux heures !
— Oui !... je viendrai !...

L'ouvrier sans ouvrage s'éloigna en se dandinant, alluma une cigarette et lança un dernier coup d'œil sur la porte de l'établissement et de l'Assistance publique, en rigolant :

— Compte sur moi, ma belle !
— Après un séjour de deux semaines à l'hôpital Saint-Antoine, sans qu'elle eût reçu d'autre visite que celle de sa vieille maman, Jeanne Bidault, comprenant que son mari l'avait abandonnée, dut se résigner à vivre seule et à se compter que sur elle pour élever ses deux enfants.

Elle vit tout de suite que son métier de couturière ne suffirait pas pour lui assurer les ressources indispensables à sa nouvelle situation, et bravement, sans hésiter, elle se décida à s'établir revendeuse de légumes au marché Beauvais, se levant, le matin, à quatre heures, affrontant toutes les intempéries pour aller faire ses acquisitions aux Halles et les rapporter dans une petite voiture à bras qu'elle traînait elle-même de la pointe Saint-Eustache au faubourg Saint-Antoine.

— C'est-il malheureux tout de même que je ne puisse pas l'aider de temps

en temps ! songeait Clément qui s'était décidé enfin à retirer son nez de sa main gauche, dont les gros doigts avaient laissé une empreinte blanche sur le volumineux « tasseau » de « monsieur le baron ».

« Une si brave femme... et courageuse... si gironde ! Elle en aurait fait une bonne ménagère si elle avait été mariée à un homme comme moi, qu'avait tout pour la rendre heureuse !

« Mais va te faire fiche ! Il a fallu qu'elle rencontre ce Gonthier... un feignant, un propre-à-rien... qui l'a lâchée avec ses deux gosses... qu'est devenu on ne sait pas quoi et qu'est maintenant on ne sait pas où.

« Si seulement ç'avait été moi qui l'aie rencontré le premier, on vivrait ensemble, on se goberait... on s'adorerait... On aurait des enfants... Des enfants qui seraient à nous deux... bien à nous deux !

Et attendri, l'œil presque humide, le brave homme ponctua :

— Sûr !
— Eh bien ! monsieur Clément, s'écria gaiement Mme Gonthier en rentrant dans la pièce, vous ne vous êtes pas trop rasé pendant que je bordais les gosses ?

— Ah ! madame Jeanne, répondit l'ouvrier dont le visage s'était soudain épanoui et dont le nez avait repris sa teinte naturelle. Me raser chez vous ! Pouvez-vous dire une chose pareille ! Mais je resterai ici toute la nuit !

— Voulez-vous bien vous taire ! En v'là des idées !... Vous ne vous rappelez donc plus ce que vous m'avez promis ?

— Ah ! si, je me l'appelle, madame Jeanne... je ne me l'appelle que trop !... Aussi, je ne vous en parle jamais... mais j'y pense toujours !...

— Ce qui a été convenu, c'est que vous ne me parleriez que de la bonne amitié que vous éprouvez pour moi... et que je partage bien sincèrement, monsieur Clément ! Mais pour ce qui est de l'amour...

— Jamais ! trancha l'ouvrier emballé, dont le front s'assombrit de nouveau.

— Alors, maintenant, mon bon ami, puisque nous sommes d'accord, dites-moi ce qui vous amène ?

— Voilà. Vous vous rappelez que la dernière fois que je vous ai vue au coin de la rue de Cotte et du faubourg Saint-Antoine, vous avez parlé de mettre Alfred en apprentissage.

— C'est vrai, approuva la fille de M. Bidault... Depuis qu'il ne va plus à l'école primaire, il est toute la journée dehors, et je ne peux pas laisser plus longtemps ce petit courir les rues tout seul... Moi je n'ai pas le temps de m'en occuper, et la grand-mère a bien du mal à en venir à bout... Elle ne peut plus le tenir à la maison... Il se sauve aussitôt qu'elle a le dos tourné. Et quand il rentre et que maman lui fait des remontrances, au lieu de s'excuser, il l'envoie promener... Il est même quelquefois très insolent avec elle.

— Qué sale graine ! murmura Clément consterné. Eh ben !... et son grand-père, qu'est-ce qu'il dit de ça ? A moi, il ne m'en a jamais parlé.

— Oh ! il ne vous en parlera jamais ! Il dit qu'il déshonore la famille, et il menace de le faire mettre, un de ces jours, dans une maison de correction.

— Pourtant, insinua Clément, qui tâchait de calmer l'inquiétude maternelle, il avait l'air gentil, votre petit Alfred. C'est donc qu'il a eu des mauvaises fréquentations ?

— J'en ai peur ! soupira la mère.
— Alors, si c'est ça, vous avez raison, madame Jeanne... Il est temps de le mettre en apprentissage. Et justement, je venais vous proposer de lui faire apprendre un métier.

— Lequel ?
— Le mien.

— Parfaitement... emballé ! C'est un bon métier... propre... On gagne largement sa vie... Et puis, quand on est en âge, on choisit une bonne petite femme bien économe, bien avenante... Et comme ça ne coûte pas cher à s'établir, on loue une petite boutique. On écrit « emballé » à la devanture. On achète un établi, un rabot, une scie, un marteau et une colombe, trois ou quatre cartouches à clous de cinq kilos, cent planches et vingt-cinq traverses en bois blanc...

« Alors, on se met à scier, à raboter, à rogner... on fait du bruit... Et la clientèle arrive toute seule.

— En effet, approuva la marchande de légumes qui venait d'écouter avec une grande attention la proposition de son ami... Emballeur ? Mais oui... Ça me va... Je n'y avais pas encore pensé... Vous connaissez une place ?

— Et une bonne.
— Où ça ?
— Chez M. Camuzat, mon patron.
— Il a besoin d'un apprenti ?
— Oui, pour remplacer P'tit Louis qui, depuis la semaine dernière, est devenu ouvrier. De sorte que, vous comprenez, madame Jeanne... votre petit avec moi... vous serez bien tranquille ! Ça ira tout seul. Je le surveillerai... et puis, j'y apprendrai à travailler... J'y mettrai mon marteau en main... Et je me charge d'en faire un bon ouvrier.

— Comme vous, monsieur Clément.
— Sûr !... Alors, c'est entendu, madame Jeanne. Venez trouver M. Camuzat demain soir... Je lui aurai parlé le matin, et il vous attendra. C'est que je suis bien, moi, avec Camuzat ! Il y a longtemps que nous nous connaissons tous deux... Nous étions « arpètes » ensemble dans la rue de l'Echiquier... Oui... il y a une paye de ce que je vous parle !...

A ce moment une voix jeune s'éleva dans la pièce à côté :

— Maman ! maman ! Tu ne viens donc pas te coucher ?

— Allons, bon ! V'là la petite qui m'appelle. Ah ! monsieur Clément, les gosses !... les gosses !... Alfred, ça va encore... Sitôt qu'il a la tête sur le traversin, le v'là parti... Mais Augustine ! Pas moyen qu'elle s'endorme sans qu'elle me sente couchée auprès d'elle.

— Ah ! oui, les enfants, conclut Clément, en se levant pour prendre congé. Qué sale graine !

Mme Jeanne ouvrit la porte du pailier.

— Savez-vous, dit-elle, qu'il se fait tard. Le gaz est éteint dans l'escalier. Je vais vous éclairer avec ma lampe. Bonsoir, monsieur Clément.

— Bonsoir, madame Jeanne.
Et l'ouvrier de M. Camuzat, reprenant sa casquette qu'il avait déposée au milieu de la table, tendit la main à la mère du petit Alfred, et s'engagea sur les premières marches.

Penchée sur la rampe, tout en éclairant la descente de son visiteur, Mme Gonthier répéta :

— Bonsoir, monsieur Clément.
Une voix éloignée répondit :
— Allons, bonsoir, madame Jeanne... Et bonne nuit !

On entendit demander le cordon... Puis la porte de la rue claqua lourdement dans la nuit.

Toute songeuse, la femme d'Emile Gonthier rentra chez elle en murmurant :

— Quel brave homme !... C'est dommage tout de même !...

X — LE MARCHÉ BEAUVAU

LE LENDemain, dimanche, vers huit heures du soir, au moment où les époux Camuzat venaient de terminer leur dîner, dans leur arrière-boutique et se préparaient à prendre

[Lire la suite page 31]

Veto
DISSIPÉ
L'ODEUR
de la transpiration

dit
Earline Freeborn
Garde-malade
Diplômée
Montréal



"L'usage régulier d'un désodorisant agréable est une véritable nécessité, pour moi qui soigne les malades. J'emploie Veto—la nouvelle crème désodorisante Colgate— Veto offre une protection efficace et durable contre l'odeur de la transpiration, tout en étant sûr et doux pour ma peau."

Veto
SUPPRIME
la transpiration

dit
Gertrude Scott
Directrice de
l'Ecole de Danse
Arthur Murray
Toronto



"En tant que directrice d'un studio de danse, il est tout-à-fait nécessaire, pour mes professeurs, d'être d'une coquetterie extrême. Voilà pourquoi l'usage régulier d'un désodorisant est indispensable — Je me rends compte que Veto, de Colgate, dissipe l'odeur et enraie la transpiration, mieux que tout autre désodorisant. C'est si facile de se servir de Veto — il pénètre en un clin d'oeil... et complètement."

Seul VETO, et aucun autre désodorisant, contient DURATEX, ingrédient nouveau, sûr, exclusif

- Veto est différent de tout autre désodorisant que vous avez employé auparavant.
- Veto, et Veto seul, contient Duratex, nouvel ingrédient sûr, exclusif.
- N'abime pas la linge.
- Sûr pour toute peau normale.
- Veto est plus crémeux — se répand, pénètre immédiatement, complètement.

Au comptoir de la pharmacie et des cosmétiques — 25¢ 39¢ 59¢

Reconnu inoffensif aux tissus



Veto est une marque déposée de Colgate-Palmolive-Peet Co. Ltd.

NE DURCIT PAS
DANS LE POT
Jamais graveleux
ni granuleux!

Quand les MINUTES Comptent



4,205 essais* ont prouvé

le Nettoyeur Old Dutch LE PLUS RAPIDE-LE PLUS COMMODE de TOUS les nettoyeurs populaires!

Quand les minutes comptent, voyez Old Dutch entrer en action à double-vitesse! Détergent rapide, il coupe la graisse à l'instant. La merveilleuse séismotite, que seul contient Old Dutch, élimine vite taches et saletés. C'est ce dissolvant de la graisse, plus la séismotite, qui donne à Old

Dutch cette action rapide et efficace qui lui est exclusive.

Pour éviers, casseroles, baignoires, tout votre nettoyage, vérifiez ce que les essais ont prouvé: que Old Dutch est de beaucoup meilleur et plus commode qu'aucune autre marque courante!

*Les nettoyeurs les mieux connus au Canada furent essayés sur des surfaces graisseuses et souillées. Old Dutch nettoya plus vite et plus aisément que tout autre!

FABRICATION CANADIENNE

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

Pour des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Canada	Etats-Unis
1 an \$3.50	1 an \$5.00
6 mois 2.00	6 mois 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.



MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE

GATEAU D'ENTREMETS AUX PECHEs

4 œufs	1 tasse de sucre fin
le zeste d'un citron	
1/4 de tasse d'eau froide	1 tasse de farine à pâtisserie
1 c. à tb. de féculé de maïs	
2 c. à tb. de poudre à pâte	1/4 de c. à thé de sel

Séparer les œufs. Battre les blancs avec le sel jusqu'à ce que fermes et y ajouter la moitié du sucre. Battre les jaunes avec le reste du sucre, et l'eau jusqu'à ce qu'ils fassent le ruban. Incorporer délicatement les jaunes dans les blancs puis enfin la farine tamisée plusieurs fois avec la poudre. Verser la pâte dans deux assiettes à gâteaux doublées d'un papier légèrement beurré dans le fond seulement. Les bords des assiettes ne doivent pas être beurrés. Cuire à four modéré 350° F. 25 à 30 minutes environ. Renverser les assiettes sur un treillis au sortir du four et laisser refroidir dans les moules. Démouler et garnir d'une crème aux pêches placée entre les deux gâteaux. Garnir le dessus de sucre à glacer teinté de couleurs variées.

CREME AUX PECHEs

6 c. à tb. de farine	1/2 tasse de sucre	3/4 de tasse de lait
2 jaunes d'œufs	3/4 de tasse de jus de pêches	le jus d'un citron
	1 tasse de pêches coupées en dés	

Bien mêler le sucre et la farine et délayer avec le lait et le jus de pêches préalablement chauffés. Délayer et mettre cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Battre les jaunes d'œufs, verser un peu de la préparation chaude pour les réchauffer et les ajouter à la crème. Laisser cuire encore 5 minutes. Faire refroidir parfaitement avant d'en garnir le gâteau. On peut varier cette crème en employant des fruits différents.

SOUFFLE AU CHOCOLAT

2 c. à tb. de beurre	3 c. à tb. de farine
1 tasse de lait	1/4 de c. à thé de sel
3 œufs	3/4 de tasse de sucre
	3 c. à tb. de cacao
	1 c. à thé de vanille

Mettre dans une casserole le beurre, la farine et le sel, délayer avec le lait, mélanger le sucre au cacao et ajouter. Faire cuire le tout en brassant jusqu'à épaississement. Refroidir et y mettre les jaunes d'œufs battus. Fouetter les blancs en mousse ferme et incorporer délicatement au mélange, aromatiser. Verser dans un plat beurré et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 40 à 45 minutes. Servir chaud avec de la crème ou une sauce mousseuse.

SAUCE MOUSSEUSE

2 c. à tb. de miel	1/2 tasse de sucre	2 c. à tb. d'eau
	1 blanc d'œuf	

Mettre le tout au bain-marie et battre au mousoir jusqu'à obtention d'une mousse légère et bien blanche. 6-8 services.

MOUSSE AUX POMMES

3 tasses de purée de pommes	6 c. à tb. de sucre
1 1/2 c. à tb. de gélatine	2 c. à tb. de jus de citron
	2 blancs d'œufs

Faire cuire des pommes sans eau et les passer en purée. Ajouter le sucre et le jus de citron. Faire gonfler la gélatine dans 4 c. à tb. d'eau froide et la faire dissoudre au-dessus de l'eau chaude. Ajouter aux pommes. Battre les blancs en mousse ferme et incorporer au mélange. Verser dans des coupes ou dans un plat à dessert et servir avec une sauce aux jaunes d'œufs.

SAUCE AUX JAUNES D'ŒUFS

1 1/2 tasse de lait	2 jaunes d'œufs
1/2 c. à thé de vanille	1/4 de tasse de sucre
	1 pincée de sel

Faire chauffer le lait au bain-marie. D'autre part, battre les jaunes d'œufs avec le sucre et ajouter au lait. Laisser cuire à consistance de crème, retirer du feu, aromatiser. Laisser refroidir pour servir. 6-8 services.

SPAGHETTI AUX ŒUFS

1 tasse de sauce blanche	3 œufs cuits durs	1/3 de boîte de spaghetti
	6 rôties	

Faire cuire les œufs en les mettant à l'eau froide et quand l'eau est en ébullition, laisser reposer 20 à 25 minutes. Faire une sauce blanche avec 2 c. à tb. de beurre, 2 c. à tb. de farine et 1 tasse de lait. Ecaler les œufs, hacher finement les blancs et ajouter à la sauce. Bien assaisonner et verser sur les rôties beurrées. Passer le jaune au tamis et saupoudrer sur la sauce. D'autre part, faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée, égoutter et passer au beurre. 6 services.

LE RETOUR SANS ESPOIR

[Suite de la page 29]



"Puis-je parler à l'épicière, s'il vous plaît?"

"Je voulais m'assurer que maman avait bien commandé de la poudre à Présure 'Junket', pour qu'elle prépare une partie de mon lait en desserts à cossetardes-caillette... Bien sûr que je les aime! Qui ne les aime pas?"

Eh oui, qui? Car le lait, une fois transformé en cossetardes-caillette, prend une texture délicate et différente, d'une saveur différente, tous les jours. L'enzyme à Présure le rend encore plus facile à digérer. Et les cossetardes-caillette ne sont pas cuites, de sorte que le lait conserve toutes ses précieuses vitamines. Les enfants et toute votre famille raffoleront de cossetardes-caillette — aujourd'hui!

Préparez vos cossetardes-caillette, soit avec la Poudre à Présure de marque 'Junket' — six saveurs préalablement sucrées; soit avec les Pastilles à Présure 'Junket' — ni sucrées, ni aromatisées — ajouter du sucre et une saveur au goût. Toutes les deux chez tous les épiciers. Écrivez à 'Junket' Brand Foods, Division de Chr. Hansen's Laboratory, Dept. 211, Toronto, Canada, pour obtenir un échantillon gratuit des Pastilles à Présure 'Junket'.

UN RÉGAL TELLEMENT DÉSIRÉ!
"JUNKET" Mélange congelé
et
BRAND Mélange rapide
FOODS au fudge

"Junket" est la marque déposée de Chr. Hansen's Laboratory Inc., pour sa présure et ses autres produits alimentaires, enregistrée au Canada et aux États-Unis.

L'acide du rein voleur de repos

Bien des gens semblent ne jamais prendre une bonne nuit de sommeil; remuent sans cesse — les yeux grands ouverts. Ils s'en prennent parfois aux "nerfs" quand c'est peut-être le rein. En santé il filtre les poisons du sang; malade, les poisons restent dans l'organisme. Insomnie, maux de tête, courbatures font souvent suite. Si vous ne dormez pas bien, prenez les Dodd — remède favori depuis plus d'un demi-siècle. 103-F

Pilules Dodd pour le Rein

Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laisse aucun goût de colle ou de pâte. Empêche l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre
 Adressez-vous à
ROMEO AUGER
 7662, rue St-Denis, Montréal
 CR 9363

le café, on frappa aux volets de la devanture.

— Sidonie, va donc voir! commanda le patron emballeur. Je suis sûr que c'est le protégé de Clément qu'on m'amène.

Mme Camuzat s'empressa, traversa la boutique et ouvrit la porte de la rue. C'était en effet la mère du jeune Alfred, parée de sa plus belle robe et d'un sautoir en or qu'elle étalait complaisamment sur sa robuste poitrine.

Elle donnait la main à son fils, un jeune garçon à l'œil volontaire, au front têtue, à la démarche nonchalante, vêtu d'un complet tout neuf et coiffé d'un chapeau de paille orné d'un ruban bleu marine.

— Bonjour, madame, salua la femme du père Cogne-Cogne. Entrez donc!

— Je ne vous dérange pas? demanda poliment la marchande de légumes.

— Pas du tout, madame... Au contraire. Mon mari est là.

Le patron s'était levé, attendant ses visiteurs.

— Ah! ah! fit-il d'un air accueillant... voilà notre futur apprenti... Bonjour, madame... Asseyez-vous donc.

« Vous prendrez bien le café avec nous? »

— Oh! monsieur, vous êtes trop aimable.

— Mais non, mais non... une tasse de moka, ça ne se refuse pas... Sidonie, donne donc deux verres... Ce grand garçon-là trinquera bien avec nous.

Il saisit la cafetière, et s'apprêta à verser.

— C'est sans cérémonie, vous savez... Il est tout sucré.

— Dame!... s'excusa la patronne... en temps de guerre!...

Après qu'ils eurent choqué leurs verres, il y eut un silence pendant lequel tout le monde appréciait la saveur du « moka » de Mme Camuzat.

— Alors, reprit le patron, tu veux être emballeur, mon garçon?... Comment t'appelles-tu déjà?...

— Alfred, m'sieu.

— Et quel âge as-tu?

— Quatorze ans et demi, m'sieu.

— Il est grand pour son âge, fit observer l'emballeur.

— Et fort! ajouta Jeanne avec un sentiment d'orgueil maternel bien légitime.

— Ainsi, on est disposé à travailler? continua le père Cogne-Cogne en tapant une série de coups secs avec sa petite cuillère sur l'épaule du jeune homme.

— Mais oui, monsieur, répondit vivement la mère. N'est-ce pas, Alfred?

— Oh! certainement... promit le fils de Gonthier sans excès d'enthousiasme.

— Eh bien! c'est entendu, conclut M. Camuzat. D'ailleurs, Clément m'a parlé de vous, et sa recommandation suffit. Il vous a dit les conditions? Trois ans. Oui, je sais... Dans beaucoup de maisons on ne fait que deux ans d'apprentissage... Chez moi, c'est trois ans, mais l'apprenti est nourri et couché... Comme ça, je suis sûr qu'il est à l'heure le matin... Et puis je donne cinq francs par semaine et campos l'après-midi du dimanche... Ça vous va?

— Oui, monsieur, accepta Jeanne Gonthier.

— Alors, topez là... Quant à toi, petit, à demain matin, six heures tapant... Car ça donne dur en ce moment... Et faut en mettre!

A six heures, le lendemain, le patron emballeur, en ouvrant sa boutique, aperçut son nouvel apprenti qui arrivait en compagnie de Clément, lequel

avait tenu à aller chercher le fils de Mme Jeanne pour lui faire commencer lui-même, sous ses auspices, sa première journée d'apprentissage. P'tit Louis accourait derrière eux à grandes enjambées.

Mme Camuzat accueillit Alfred dès son entrée et lui indiqua tout de suite la soupente où il devait coucher. Il y déposa le contenu d'un petit baluchon qu'il portait sous son bras et qui renfermait ses habits du dimanche et ses objets de toilette; puis il redescendit dans la boutique.

Après qu'il eut donné au fils de Mme Jeanne quelques indications préliminaires et lui eut expliqué sa tâche pour la matinée, Clément se dirigea vers son établi, et, sans perdre de l'œil son petit protégé, se mit à son tour à l'ouvrage.

Soudain M. Camuzat leva brusquement la tête et remarqua:

— Mais c'est aujourd'hui lundi, le jour des clous! Dis donc, Alfred, tu vas aller tout de suite faubourg Saint-Antoine chercher dix kilos de pointes, en deux cartouches, chez le quincaillier, au coin du passage de la Bonne-Graine... Tiens, v'là le modèle... Demande de l'argent à la patronne, et dépêche-toi.

— Bien, m'sieu!

Alfred se dirigea vers l'arrière-boutique et pendant quelque temps ne reparut plus.

Au bout de cinq minutes, le père Cogne-Cogne s'écria:

— Ah! ça, où est-il passé l'arpète? Sidonie! tu as donné de l'argent à Alfred?

— Mais oui, répondit la patronne.

— Eh bien! où est-il?

— Il est là-haut!

— Où ça, là-haut?

— Dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Je ne sais pas.

— Appelle-le!

— Alfred! Alfred!... cria Mme Camuzat.

— Voilà!... répondit le fils de Mme Gonthier.

Et il apparut vêtu de son complet tout neuf, coiffé de son chapeau, et finissant de nouer de son cravate de couleur.

Ce fut dans la boutique une exclamation générale. Le père Cogne-Cogne s'en arrêta de cogner. M'sieu du Tasseau lâcha son outil, tandis que P'tit Louis s'écriait gougenard:

— Eh bien, il en a des fringes, le fils à la marchande du Beauvau! Mince qu'il est chouette! Il est frusqué comme un milord! Non, ce qu'il en fait des magnés et du zéphir! Le Môme du Chichi, quoi!

Le Môme du Chichi!... Alfred y passait à son tour. Gratte-Ciel venait de trouver son surnom.

— Quoi? Qu'est-ce que c'est ces manières-là? s'indignait le père Cogne-Cogne. C'est-il une tenue pour aller acheter des clous? Veux-tu te dépêcher de retirer ton veston et de remettre ta casquette et ton tablier?... Allons! cavale... et au trot!

Puis la danse des marteaux recommença.

Il fallait « en mettre » comme le patron l'avait annoncé la veille, et pendant plus de deux heures, personne ne souffla mot.

Tout à coup, M. Camuzat, qui depuis quelque temps jetait des regards inquiets du côté de la rue, posa brusquement son marteau, se dirigea vers la porte et commanda:

— Allons, vous autres, vivement! Tout le monde sur le pont! V'là les planches qui s'amènent!

"Je connais les mérites de Glossy-Glo!"

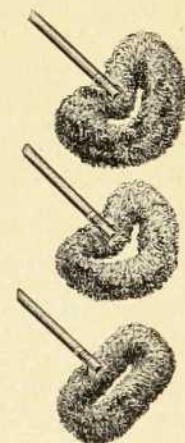


"C'est dire que j'ai appris bien des choses au sujet des planchers — des planchers qui reluisent! Oui, les vadrouilles Glossy-Glo polissent en époussetant et font briller les planchers comme des miroirs au soleil!"

Les Glossy-Glo vont sous les chesterfields et les fauteuils les plus bas. Les manches sont très légers et les têtes s'enlèvent facilement pour être lavées. Une Glossy-Glo en haut et une autre en bas éviteront bien des pas inutiles.

Simms Glossy-Glo

VADROUILLES D'ÉPOUSSETAGE ET DE POLISSAGE



Glossy-Glo VICTORY
Couleur azur
bon teint
\$2.50

Glossy-Glo BANNER
Fil écarlate
bon teint
\$2.00

Glossy-Glo ACME
Fil vert
bon teint
\$1.50

T.S. Simms and Co. Limited
 SAINT JOHN, N. B.

Fabricants de vadrouilles, blaireaux, brosses de ménage et pinceaux de qualité depuis plus de 80 ans.



Voici une illustration du joli modèle "Coronation" de Community... l'un des trois favoris Community des jeunes mariées.



S-37P

Aujourd'hui, son argenterie est complète! Comme elle en aime chaque morceau... avec quel soin elle en protégera la richesse et l'éclat. Le manufacturier de cette argenterie superbe recommande de la conserver toujours belle, sans taches, ni ternissures, grâce au POLI LIQUIDE SILVO qui est sûr et délicat.

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement Sano "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse



L'homme au bandeau noir, attelé à sa voiture, venait en effet de s'arrêter au bord du trottoir. Il s'empressa de caler son véhicule avec le support qui servait à le mettre en équilibre et, sans perdre de temps, aida les deux ouvriers à charger les planches sur leurs épaules pour les transporter dans la boutique.

Après quoi, les deux hommes aidèrent le livreur à entasser dans sa carriole un lot de caisses à livrer immédiatement et revinrent à leur besogne, pendant que Casse-Cœur, comme l'avait surnommé l'incorrigible P'tit Louis, s'était sans reprendre haleine réattelé dans ses brancards et se remettait courageusement en marche dans la direction du faubourg Saint-Antoine.

M. Camuzat, qui avait présidé au déchargement des caisses et au rechargement des caisses, s'était un instant arrêté sur le seuil de sa porte pour suivre de l'œil son employé, puis il rejoignit son établi, ressaisit son marteau et se remit à cogner en s'écriant d'un air satisfait :

— Il est rudement costaud, ce Gonthier!

Brusquement il se rappela que son apprenti portait le même nom que son livreur.

— C'est rigolo! fit-il. Me voilà avec deux Gonthier dans la maison.

— Deux Gonthier? sursauta le vieil ami de Mme Jeanne. Il s'appelle aussi Gonthier, le nouveau livreur?

— T'en savais donc rien?

— Non, c'est la première fois que je t'entends prononcer son nom!

De stupeur Clément venait de lâcher son marteau.

— Gonthier! répéta-t-il tout troublé... Ça, par exemple, ça m'en bouche un coin! Et tu dis qu'il a été bijoutier?

— Moi, je ne dis rien du tout! réfuta le père Cogne-Cogne, qui s'était remis à clouer.

— Comment que ça s'écrit, son nom?

— J'en sais rien! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?... Et puis, quest-ce que ça peut te faire aussi, à toi?

— A moi? s'exclama Clément dont le gros nez tremblait d'inquiétude... C'est que ça me fait beaucoup, au contraire!

— Pourquoi? s'informa M. Camuzat.

— Parce que j'ai connu un Gonthier, qui s'écrivait avec un h. Et lui, le livreur, comment qu'il s'écrit?

— Est-ce que je sais, moi? s'impacienta le patron en cognant de plus en plus fort. J'ai vu «Gonthier» sur son livret... je ne me rappelle plus s'il y avait un h ou s'il n'y en avait pas!...

— Eh ben! regardes-y donc? insista l'ouvrier d'une façon pressante.

— Ah! zut, tu m'embêtes... J'ai autre chose à faire!... Si tu y tiens tant que ça... son livret est encore là sur la caisse. Regardes-y toi-même... Et dépêche-toi de te remettre à ton boulot!

Avec une vivacité qui n'était pas dans ses habitudes, Clément courut vers le petit bureau non loin duquel il travaillait, et prit le livret qu'il ouvrit avec précipitation, en grommelant :

— Non!... non!... C'est pas possible!

Sur la première page, deux lignes seulement lui sautèrent aux yeux :

«Gonthier Emile» et au-dessous : «Marié à Bidault Jeanne.»

— Ça y est! C'est lui! cria-t-il. C'est lui!

— Qui ça, lui? interrogea Cogne-Cogne, sans lever la tête.

— Gonthier! Emile Gonthier, quoi! Le père du petit!...

Et Clément se précipita comme un fou dans la rue en bras de chemise, oubliant dans son trouble d'enlever son tablier de toile verte et d'endosser son paletot.

— Hein?... Qu'est-ce qui lui prend? clama M. Camuzat indigné.

Il se précipita à son tour vers la porte, son marteau à la main, en appelant :

— Clément!... Clément!... V'là qu'tu plaques le turbin! Un jour de presse? Clément!

Mais plus son patron l'appelait, plus l'ami dévoué de Mme Jeanne activait sa course au galop, sans daigner retourner la tête, faisant à chaque pas retentir le pavé de la rue Traversière.

Quand il l'eut vu tourner et disparaître comme un fou au coin de la rue Emilio-Castelar, le patron outré, hors de lui, rentra dans sa boutique.

— Ah! ça, il est piqué! fit-il à P'tit Louis qui avait suivi la scène de son air gouailleux habituel. Tu l'as vu cavalier?

— Comme un zèbre! appuya le jeune ouvrier qui ajouta en rigolant :

«Pourvu qu'il ne tombe pas sur l'blair. Il pourrait se casser le tasseau... Et ça serait dommage!...

Tous les jours, avant l'heure du déjeuner, le marché Beauvau, situé entre la rue de Cotte et la rue d'Aligre, présente une grande animation.

Affairées derrière leurs étalages qu'elles disposent de la façon la plus avantageuse possible, les marchandes se tiennent debout, répondant plus ou moins aimablement, parfois même avec un peu trop de vivacité, aux demandes de la clientèle.

Tout le long des allées va et vient une foule mélangée de bonnes en tablier bleu, de petites boutiquières, de femmes d'employés, d'ouvrières en cheveux, qui, le filet d'une main et le porte-monnaie de l'autre, regardent, cherchent, furètent, soupèsent du regard les fruits, le poisson, la volaille, prenant des airs détachés, dédaigneux au besoin, pour essayer d'obtenir une réduction sur la marchandise convoitée.

En ce mois de juin 1917, les légumes étaient rares et, par conséquent, très chers. Aussi Jeanne Gonthier avait-elle beaucoup de mal à s'approvisionner. Mais parce qu'elle était active et débrouillarde elle trouvait moyen quand même d'acheter dans de bonnes conditions de qualité et de prix, de sorte qu'elle passait aux yeux des habitants du quartier pour avoir le plus bel étalage du marché Beauvau.

Ce jour-là, elle était encore plus assaillie que de coutume, car le bruit s'était répandu qu'elle avait rapporté des Halles un lot de primeurs, dont un énorme panier de pommes de terre nouvelles, et c'étaient les premières qu'on voyait dans le faubourg. C'est pourquoi, pendant plus d'une heure, elle avait dû tenir tête à une véritable bousculade. Elle était arrivée à grand-peine à contenter tout son monde, mais la provision commençant à s'épuiser et la foule d'acheteuses accourant de tous les côtés, elle avait décidé de restreindre les livraisons, n'augmentant pas les prix, mais diminuant les parts.

Une espèce de petite rentière à l'œil de chouette, au profil de casse-noisette, un large cabas passé à son bras et des lunettes bleues sur le nez, avait fini par se glisser au premier rang des pratiques.

— Combien la pomme de terre? demanda-t-elle d'une voix désagréable.

— Neuf sous.

— Le kilo?

— Le kilo! Avec le beurre pour les faire cuire, pendant que vous y êtes! riposta gaiement Mme Jeanne, tout en rendant la monnaie sur un chou de quinze sous qu'elle venait de vendre à une autre cliente... Non, madame, la pomme de terre, aujourd'hui, c'est neuf sous la livre.

La petite vieille hésita, puis prenant son parti :

— Eh bien! tout de même, donnez-m'en une demi-livre.

La marchande remplit un sac, le pesa sur sa balance et le tendit à l'ache-

teuse qui lui mit dans la main une pièce de vingt sous.

— Quinze et cinq, vingt. Merci, madame.

— Vous me rendez un sou de moins, madame, fit observer la femme au cabas.

— Non, madame. Neuf sous la livre, ça fait cinq sous la demi-livre... Et estimez-vous heureuse, que je ne vous les vende pas plus cher... Et qu'il y en ait pour toute la clientèle!... Faut pas croire que je gagne sur vous des mille et des cent. Je me contente d'un bénéfice raisonnable, moi, madame! Je ne suis ni une profiteuse, ni une acca-reuse. Et si tout le monde faisait comme moi, ça marcherait mieux, — et il y a belle lurette que la guerre serait finie.

Tout à coup, il se produisit un remous à travers le marché.

Des exclamations s'élevèrent :

— Faites donc attention!

— Ne poussez pas comme ça!

— Bousculez pas le monde!

— En v'là un butor!

Se frayant un passage à grands coups de coudes, un homme en bras de chemise et en tablier de toile verte, nu-tête, essoufflé, se précipita vers l'étalage de la marchande de légumes, dans lequel il fut sur le point de piquer du nez.

— Clément!... s'écria Mme Jeanne, un peu inquiète de cette arrivée inattendue. Qu'est-ce que vous avez? Qu'est-ce qu'il y a?

— Un... un grand malheur! bégaya l'ouvrier emballer qui, parti comme une flèche sans réfléchir à la façon dont il annoncerait la nouvelle, se trouvait maintenant très embarrassé.

— Un grand malheur! répéta la marchande en pâlisant. Parlez, voyons, expliquez-vous!

— Ben!... je... je vas vous dire...

— Il est arrivé quelque chose à Alfred?

— S'agit bien de ça!

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— C'est... c'est eff... c'est effrayant!

L'homme au gros nez passait la manche de sa chemise sur son front ruisselant de sueur, tandis que des quatre coins du marché, la foule des acheteurs accourait, se pressait, questionnait :

— Qu'y a-t-il donc?

— Qu'est-ce qu'il se passe?

Un gamin, tirant l'emballer par son tablier, s'informa, blagueur :

— C'est-il les zeppelins?

— Pire que ça, répondit Clément, hébété.

Il prit enfin son courage et lança tout d'un trait à Mme Gonthier :

— Votre mari est revenu!

— Mon mari! répéta la marchande, stupéfaite.

— Oui, votre mari... Emile Gonthier, marié à Jeanne Bidault!

— Marié à Jeanne Bidault? Evidemment, mais à propos de quoi me dites-vous ça?

— Parce que je viens de le lire sur son livret.

— Quel livret?

— Son livret militaire.

— A qui?

— A Gonthier! Puisque je vous dis qu'il est revenu!

— Vous l'avez vu?

— Comme je vous vois.

— Où ça?

— Chez M. Camuzat, où il est embauché comme livreur.

— Depuis longtemps?

— Depuis... depuis... l'autre semaine.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Parce que je ne le sais que depuis cinq minutes. Sitôt que je l'ai su, j'ai quitté le boulot et je suis arrivé vous avertir. Déjà, dans tout le marché, la nouvelle s'était répandue comme la foudre.

— Le mari de Mme Gonthier est revenu!

Car personne n'ignorait que Mme Jeanne avait été abandonnée depuis plusieurs années, avec deux enfants à sa charge.

Clément, qui avait enfin repris son souffle, tourna vers la marchande deux gros yeux ahuris.

— Croyez-vous tout de même que c'est pas de veine!

— Pourquoi donc ça? répliqua tranquillement Mme Jeanne.

— Parce que!... continua l'emballer d'une voix désolée... Parce que je me demande ce que vous allez en faire. Songez donc! S'il lui vient à l'idée de reprendre la vie conjugale? S'il veut revenir chez vous? Car, chez vous, c'est chez lui!

— Certainement que c'est chez lui! accentua la marchande qui avait recouvré son calme. Et j'espère qu'il y reviendra!

Puis, d'une voix décidée, elle conclut :

— Il faut qu'il y revienne!

— Comment! madame Jeanne, vous allez faire ça!... Un maril pareil!

— Monsieur Clément, prononça la femme d'Emile Gonthier d'une voix grave et profonde, ce n'est pas mon mari que je reprends, c'est le père de mes enfants!

XI — « LA FEMME ET LE MARI »

JEANNE GONTHIER venait d'ouvrir la porte de son petit logement. Elle s'adressa au marquis de Sermaize qui, hésitant, se tenait un pas en arrière, et dit :

— Eh bien! entre donc!

Comme s'il venait de prendre une brusque décision, le livreur de M. Camuzat franchit le seuil et, s'arrêtant au milieu de la pièce, jeta autour de lui un regard où il y avait à la fois de la surprise et de la résignation.

— Tu vois, dit-elle, c'est gentil ici... Dame, depuis que tu es parti, j'ai travaillé... je me suis établie marchande de légumes au marché Beauvau. J'ai pu louer ici, juste en face de mes parents, sur le même palier... et petit à petit, je me suis acheté des meubles... une salle à manger... une chambre à coucher, avec un grand lit pour moi et la petite... Là, à côté, j'ai encore une autre pièce, avec un lit en fer, où couchait Alfred, avant d'entrer en apprentissage.

« Cette petite chambre sera la tienne. Alors, levant les yeux sur le visage brûlé, couturé de celui qu'elle prenait pour son mari, elle demanda :

— Est-ce que tu te penses tout seul, le soir? Tu n'as besoin de personne pour arranger ton bandeau?

— Non, merci!

— Ah! ils t'ont mis dans un bel état! Si Clément ne m'avait pas dit que c'était toi, j'aurais pu te rencontrer cent fois sans te reconnaître.

En effet, lorsque sa journée finie, Jeanne Gonthier était revenue dans la boutique de M. Camuzat, et que Clément lui avait montré son mari, elle

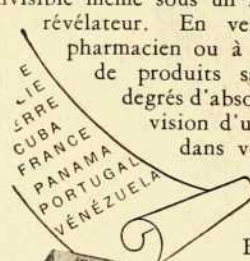
Tampax dans tout l'univers



Les femmes de nombreux pays se "modernisent" et choisissent Tampax — la méthode invisible de protection hygiénique mensuelle. Nos fiches révèlent que Tampax est demandé dans plus de 75 pays — pays tout à fait dissemblables quant à leur climat, leur population et leur mode de vie. Tampax est tellement compact qu'il est facile à transporter. Il est huit fois moins encombrant que les serviettes hygiéniques ordinaires.

Tampax connaît un succès grandissant chez les étudiantes, secrétaires, estivantes, infirmières et ménagères qui doivent vaquer continuellement à leurs occupations. Mis au point par un médecin, Tampax est porté intérieurement, supprimant ainsi le port de ceinture, d'épingles et de bande extérieure. Fait de coton hydrophile pur, Tampax est présenté sous forme de minces tubes-applicateurs individuels faciles d'emploi. Pas d'irritation. Pas d'odeur. Facile à changer et à jeter.

Tampax se porte même pendant le bain ou la douche. Il demeure absolument invisible même sous un maillot de bain révélateur. En vente chez votre pharmacien ou à votre comptoir de produits sanitaires. Trois degrés d'absorption. Une provision d'un mois se glisse dans votre sac à main.



Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

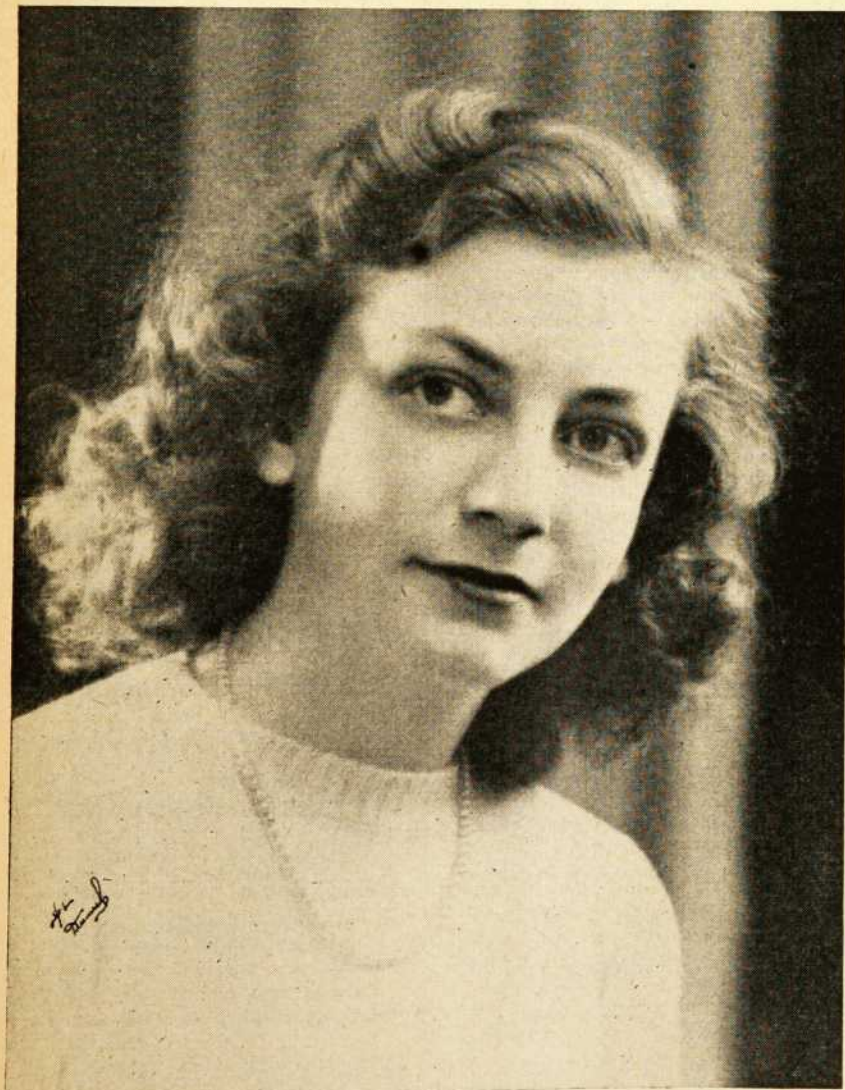
() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom..... (écrire bien lisiblement)

Adresse.....

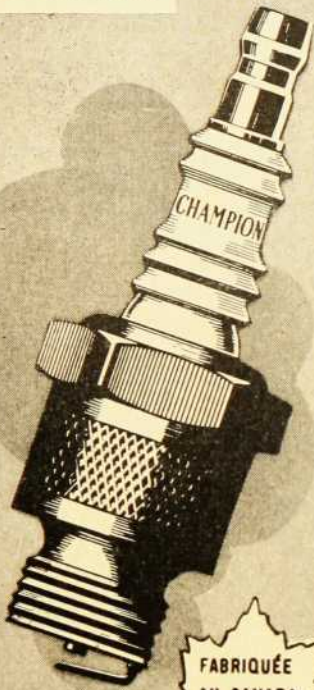
Ville..... Prov..... 47-1F

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



LYSE PRINCE, une jeune artiste qui peut déjà parler de sa carrière puisqu'elle débuta à l'âge de trois ans et demi à la scène et qu'elle avait à peine dix ans lorsqu'elle fit sa première apparition sur les ondes. Mlle Prince a été de la distribution des principaux programmes et n'a jamais refusé de prêter son gracieux concours à plusieurs organisations de charité. Parfaite bilingue, Mlle Prince est aussi une danseuse remarquable. Elle est de l'Equipe et joue à la radio depuis une dizaine d'années. Photo Desautels.

**LA BOUGIE PRÉFÉRÉE
AU CANADA**



FABRIQUÉE
AU CANADA
DEPUIS 1919

CHAMPION
fiable

**"LA MOUTARDE
DONNE du GOÛT
AUX FÈVES CUITES
AU FOUR"**



dit
Mlle Cecelia
MacNeil,
Gillis Point,
Nouvelle-Ecosse

"Je me sers très souvent de cette recette
— facile à préparer et nourrissante."

FÈVES CUITES AU FOUR

- 2 tasses de fèves blanches
- 2 c. à s. de cassonade
- 1 1/2 c. à thé de sel
- 1/4 tasse de mélasse
- 1 feuille de laurier
- 1/2 c. à t. de moutarde en poudre
- 2 c. à s. d'oignon haché finement
- 1 tasse d'eau bouillante
- 1/2 livre de lard salé

Lavez les fèves, recouvrez d'eau froide, laissez tremper toute une nuit, ou recouvrez d'eau bouillante et laissez tremper 4 ou 5 h. Egouttez, recouvrez d'eau bouillante salée. Faites bouillir doucement 1 h. Egouttez. Mélangez le sel, le sucre, la mélasse, la feuille de laurier, la moutarde, l'oignon et l'eau. Incorporez dans les fèves. Versez dans un pot à fèves. Taillez des lardons et enfoncez-les dans les fèves, la couenne en dessus. Recouvrez de nouveau d'eau bouillante. Couvrez, faites cuire à four doux, 300°F, env. 4 h. ou jusqu'à ce que les fèves soient tendres, en enlevant le couvercle pendant la dernière 1/2 heure.

**MOUTARDE
D.S.F.
KEEN**



était restée d'abord comme suffoquée à l'aspect de celui qui l'avait fascinée autrefois par ses allures de beau mâle et son masque de séducteur...

Et tout à coup, sans avoir été prévenue de son changement physique, voilà qu'à présent elle le voyait défiguré, méconnaissable, presque un monstre!...

Pourtant, aucun doute ne l'avait effleurée, car, à première vue, elle avait retrouvé dans cet homme la taille, la teinte des cheveux et aussi la distinction de tournure qui avait tant contribué à la charmer.

Quand elle s'était dressée devant lui en lui reprochant la lâcheté de son abandon, il avait à peine répondu!

D'ailleurs, qu'aurait-il pu dire pour se disculper? Quel motif aurait-il pu invoquer pour excuser une pareille conduite?

Après avoir pris congé de M. et Mme Camuzat, les «époux Gonthier» sortirent de la boutique de l'emballeur et marchèrent l'un à côté de l'autre, devant eux, au hasard. Tous deux plongés dans leurs réflexions respectives, ils ne songeaient pas à s'adresser la parole.

Comme ils arrivaient sur la place de la Bastille, où à cette heure, de tous côtés, voitures et piétons s'entre-croisent, Jeanne demanda au marquis:

- As-tu faim?
- Non... déclara le livreur.
- Moi non plus, répondit la jeune femme... Pourtant, il faut manger... surtout toi, maintenant que tu travailles.

«Tiens, si tu veux, nous allons dîner chez le petit bistrot au coin de la rue Amelot et du boulevard Richard-Le-noir, où nous mangions quelquefois dans le temps... Tu te rappelles?...

— Oui... en effet... je me rappelle, crut devoir affirmer M. de Sermaize, encore stupéfait de l'étrange aventure qui lui arrivait.

Ils passèrent devant le «zinc» sur lequel de nombreux clients prenaient l'apéritif, et entrèrent au fond, dans la salle de restaurant encore presque déserte, et qu'une cloison à hauteur d'homme séparait de la boutique.

Ils s'assirent à une petite table de marbre où le garçon s'empressa de venir dresser deux couverts, et leur présenta la carte en demandant:

- Qu'est-ce que Monsieur et Madame désirent comme potage?
- Deux vermicelles, commanda la marchande de légumes.
- Et après? s'informa le garçon.
- Jeanne jeta un coup d'œil sur le menu et s'adressa à son mari:
- Est-ce que tu aimes toujours les pieds de mouton poulette?
- Toujours.
- Et le châteaubriant?
- Aussi.
- Alors, garçon, deux pieds poulette, un châteaubriant aux pommes et un morceau de fromage.

— C'est tout? demanda le garçon.
— C'est tout.
— Et comme vin?

— Un litre de rouge et une carafe d'eau bien fraîche.

Le garçon s'en alla en criant:
— Deux vermicelles, et deux pieds ensuite... deux!

A partir de ce moment et pendant tout le temps du dîner, les époux Gonthier ne s'adressèrent plus la parole. Elle avait trop de choses à dire... et lui pas assez.

Après le fromage, le marquis appela le garçon, demanda la note, solda l'addition et ajouta cinquante centimes de pourboire, au grand ébahissement de Jeanne Bidault qui n'avait pas été habituée à voir Emile Gonthier se livrer à de pareilles largesses.

— Alors, dit-elle en se levant, on va rentrer?
— Rentrons! accepta le marquis. Maintenant, ils étaient là debout, dans

ce petit logement de la rue de Chaligny, le regard gêné, étrangers l'un à l'autre, n'ayant rien à se dire, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais.

Jeanne rompit la première le silence.

— A présent que te v'la installé, je vais chez maman, en face... chercher ta fille... pour que tu puisses l'embrasser avant qu'elle ne se couche. J'en ai pour deux minutes... le temps d'aller et venir.

Resté seul, Robert de Sermaize se félicita d'avoir eu la chance de n'être pas démasqué et, comme il avait connu intimement Emile Gonthier, il résolut de s'appliquer à copier les allures, la démarche, et surtout certains gestes familiers qu'il avait été à même d'observer chez son ancienne ordonnance, afin d'entretenir dans l'esprit de la jeune femme depuis si longtemps abandonnée, l'illusion que son mari vivait maintenant auprès d'elle.

Soudain, il fut tiré de ses réflexions par ces mots:

— Augustine, va dire bonjour à ton papa.

Le pseudo-mari de Jeanne Gonthier vit s'avancer une gentille fillette blonde, de formes un peu grêles, au profil fin et régulier, même empreint d'une certaine distinction, qui levait sur lui des yeux timides et craintifs... Mais en apercevant le visage du grand blessé, elle eut un mouvement de recul.

— Bonjour, mon enfant, prononça le marquis, en caressant légèrement la joue de la fillette.

— Bonjour, papa.

Robert contemplant la petite Augustine avec une certaine émotion, car ce mot de «papa» venait d'aviver cruellement en lui le souvenir de sa propre fille Anne-Marie, que, de par sa décision héroïque, il n'avait plus désormais le droit d'embrasser.

— Crois-tu qu'elle est grande pour son âge! reprit la mère. C'est qu'elle a treize ans. Elle a fait sa première communion.

Et comme l'enfant se tenait toujours immobile, préoccupée d'éviter l'unique regard de cet homme, de ce père qu'elle voyait pour la première fois. Jeanne lui dit doucement:

— Tu vois, ton pauvre papa a été blessé à la guerre... C'est même pour ça qu'il a été décoré.

Aussitôt la physionomie de la fillette refléta un sentiment de pitié auquel se mélangeait une pensée d'orgueil, et elle murmura toute remuée:

— Comme il a dû souffrir, dis, maman!

— Aussi, ajouta la mère, il va falloir bien l'aimer, n'est-ce pas?

— Oh oui, maman! fit avec élan la petite Augustine... Car il a dû être bien malheureux!

— Bien malheureux, en effet... répéta douloureusement le marquis, en détournant la tête pour dissimuler une grosse larme qui roulait le long d'un des sillons creusés dans sa joue dévastée.

Sentant que l'émotion la gagnait elle-même, Jeanne voulut détourner la conversation et demanda brusquement à «son mari»:

— A propos, qu'est-ce que tu penses d'Alfred?

— Alfred? interrogea le livreur inter-dit.

— Notre fils qui travaille avec toi, chez M. Camuzat?

— Ah! oui... Il est très gentil.

— Tu n'as pas remarqué comme il te ressemble? C'est tout ton portrait!

Elle s'interrompit soudain embarrassée:

— Ton portrait... comme tu étais autrefois!

Un silence s'établit, un peu pénible. Le jour tombait. Le soleil venait de lancer son dernier rayon. Une clarté brune s'étendait sur le ciel et glissait



**Parlant
de vins vieux...**

On dit qu'ils sont meilleurs et cela est bien démontré que personne n'oserait contester cette assertion. Or, il en va de même pour bien d'autres choses dont, par exemple, le magazine. Eh oui, le magazine! Ça non plus, ça ne s'improvise pas. La qualité de ce produit, comme pour le vin, repose sur une longue maturité, c'est-à-dire une longue période d'observation, une connaissance approfondie de la psychologie des foules. Cette expérience ne s'acquiert pas du jour au lendemain et, dans ce domaine,

La Revue Populaire

qui vient d'atteindre la quarantième année de son existence peut justement se réclamer de cette «maturité» qui en fait la publication la plus chic, la plus à la page, la plus en demande.

Notre roman d'avril:

GEORGINA

par CLAUDE JAUNIERE

LA REVUE POPULAIRE

Canada	Etats-Unis
1 an \$1.50	1 an \$1.75
2 ans 2.00	2 ans 2.50

IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

à regret par la croisée ouverte une lueur confuse.

Le marquis de Sermaize se tenait debout dans une lumière vague dont la pâleur éclairait son profil ravagé qui, dans l'obscurité naissante, s'aggravait presque en un relief d'épouvante.

Plus avant dans la pièce et déjà presque enveloppées de ténèbres, Jeanne et sa fille Augustine contemplaient avec un serrement de cœur la silhouette du mutilé qui, dans la nuit envahissante, s'augmentait, grandissait, prenait à leurs yeux des proportions monstrueuses.

Jeanne luttait contre une angoisse qui l'étreignait en songeant que tous les soirs, à la même heure, elle verrait réapparaître le même fantôme.

L'enfant se serrait tout contre elle... et tout à coup, lui saisissant la main, elle dit à voix basse :

— Maman... J'ai peur !

Sans répondre, la marchande de légumes s'approcha du buffet et prit une lampe qu'elle alluma. Une clarté rassurante jaillit, se répandit par toute la pièce, dissipant le cauchemar.

— Allons nous coucher, maman ! implora la fillette encore toute tremblante et sous l'impression de terreur qu'elle venait de subir.

— Va, ma petite... engagea la mère. Je te rejoins dans une minute.

Et l'enfant disparut, sans un regard du côté de celui qui l'avait tant effrayée.

Le marquis, comprenant qu'il n'avait plus qu'à se retirer, se dirigea vers la porte de la chambre que sa femme lui avait assignée, l'ouvrit et, s'inclinant dans un mouvement instinctif d'homme du monde :

— Bonsoir, madame, fit-il.

La femme Gonthier demeura un instant étonnée. Puis, comme si un pacte venait d'être signé entre ces deux êtres qui s'interdisaient de ressusciter désormais entre eux le passé mort, elle répondit gravement :

— Bonsoir, monsieur !

XII — UNE TEMPÊTE DANS UN COEUR

A PRÈS AVOIR TIRÉ sur elle la porte de sa chambre, Jeanne Gonthier posa la lampe sur une table à ouvrage et s'approcha de son lit où reposait sa fille Augustine.

Elle s'aperçut que la petite ne dormait pas et qu'elle ne la quittait pas de ses yeux grands ouverts où semblait s'être réfugiée une pensée craintive. Voyant sa mère tout près d'elle, la fillette se dressa sur son séant et, baissant la voix :

— Il est encore là ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Papa.

— Oui. Tu veux lui parler ?

— Oh ! non, non... refusa-t-elle en un geste d'effroi.

Elle hésita une seconde, puis s'informa avec anxiété :

— Est-ce qu'il va rester toujours avec nous ?

— Oui... toujours.

— Pourquoi ?

— Parce que, répondit Jeanne gravement, c'est son devoir de vivre avec sa femme et ses enfants. Jusqu'à présent, il n'a pas pu... Il a été obligé de se séparer de nous... Il est revenu... et il ne s'en ira plus.

Devant sa fille, la mère avait le courage de taire ses rancunes. Par sa résignation, elle cherchait à effacer du souvenir de l'enfant les propos qui, dans la famille, depuis treize ans, avaient flétri le père.

Tâche difficile, hélas ! que rendaient plus ardue les treize ans d'Augustine, dont le cerveau réfléchi et le raisonnement déjà mûr ne seraient pas sans opposer à ses tentatives de conciliation une certaine méfiance.

En ce moment, elle se rendait compte du trouble dans lequel se débattait la fillette. Elle lui demanda :

— Tu n'es donc pas contente de revoir ton père ?

— Non, répondit nettement Augustine.

— Il ne faut pas dire ça, mon enfant ! Tu passerais pour une mauvaise petite fille.

— Grand-papa Bidault a toujours dit qu'il était méchant.

— Ton grand-papa Ferdinand en a toujours voulu à ton père parce qu'il nous avait quittés sans dire où il allait. Mais maintenant, je sais où il est allé.

— Ah ! il te l'a dit ?

— Oui. Et il ne faut plus lui en vouloir.

— Et où t'a-t-il dit qu'il était allé ?

— A la guerre.

— Ah !

Augustine réfléchit un instant, puis, avec la logique obstinée de l'enfance, elle insista :

— Pourtant, la guerre n'a pas duré treize ans, et lui, il est parti depuis treize ans.

— Oh ! pas tout à fait ! restifia Jeanne Gonthier dans son joli entêtement à vouloir réhabiliter le père. Et puis, avant la guerre, il était allé très loin pour essayer de trouver du travail... dans des pays d'où il est très difficile de revenir.

— Alors, pourquoi ne nous a-t-il pas écrit ?

— Il a dû certainement nous écrire, mais il était loin... loin... et ses lettres ne nous sont pas parvenues.

Augustine soupira, le regard toujours vague. Elle conclut :

— C'est égal ! J'aurais mieux aimé qu'il ne revienne pas.

Jeanne Gonthier mit sa main sur la bouche de la fillette.

— Tais-toi ! dit-elle. S'il t'entendait, il aurait beaucoup de chagrin.

« Suppose, toi, ma petite, que tu aies fait des choses que tu n'aurais pas dû faire. Est-ce que tu ne serais pas contente que je te pardonne ?

L'enfant leva sur sa mère des yeux de « grande personne ».

— Tu vois bien, maman, que papa n'a pas toujours bien agi et qu'il a besoin d'être pardonné !

— Même si cela était, répliqua Jeanne qui, devant la clairvoyance de sa fille, commençait à se lasser de ses inutiles mensonges... même si cela était tu, devrais être la première à le récompenser de son repentir, à lui sourire, à l'embrasser.

Augustine eut un sursaut de terreur. L'embrasser, murmura-t-elle épouvantée... Oh ! non, maman... pas ça !... pas ça !...

Jeanne essaya de la calmer. Mais en vain elle tenta d'apitoyer le cœur de l'enfant sur l'horrible blessure, de l'accoutumer par des raisonnements au masque hideux de cet homme, dont elle ne se souvenait pas avoir reçu les caresses paternelles et qu'elle continuait à considérer comme un étranger.

Augustine n'écoutait rien. Par des signes de tête énergiques, elle signifiait qu'elle ne voulait rien entendre. Hypnotisée par son idée fixe, elle répétait d'un air têtue : « Pas ça ! Oh ! non, maman, pas ça ! » Si bien que sa mère la prit dans ses bras toute frissonnante, et la berça comme un bébé, jusqu'à ce qu'elle s'endormit.

Jeanne ne cessait de penser, elle aussi, à cette beauté qui l'avait séduite, jadis, au point de lui faire commettre la pire des folies. Le châtiement lui apparaissait trop cruel, presque au-dessus de la faute : même aux plus longues heures de découragement ou de désespoir elle n'eût pas imaginé une telle expiation.

Et il n'y avait pas en Gonthier que son visage de changé. Ces treize années d'absence l'avaient rendu en tout méconnaissable. Dans la petite pièce à côté, elle entendait son pas plus léger, plus hésitant qu'autrefois.

Elle se rappelait la même hésitation dans sa façon de lui tendre la main.



VILAIN PEAU ? Voyez comment cette crème la met aux "petits soins" pour lui redonner sa première beauté

Examinez votre peau comme le font tant d'autres ! Son attrait naturel est-il déparé par la sécheresse, la rugosité enlaidissantes ou autres affections cutanées ?

Pourquoi ne pas faire comme font par milliers les gardes-malades ?

Remettez-vous-en à la crème médicammenteuse Noxzema pour la peau ! A votre service 24 h. par jour comme crème de base plus durable, aussi comme crème de nuit non grasseuse. Voyez combien rapidement cette for-

mule médicammenteuse apaise et facilite l'adoucissement des peaux rugueuses, sèches, contribue à la guérison des ennuyeuses et vilaines affections !

Découvert par les gardes-malades

Noxzema est un secret de beauté pour des millions de femmes. Il s'en vend plus de 20,000,000 de pots annuellement ! Procurez-vous le vôtre aujourd'hui ! A toutes les pharmacies et magasins à rayons—17c, 39c, 59c, \$1.25

CONFIEZ LE SOIN DE VOTRE PEAU A NOXZEMA



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province





Ces MAUVAIS JOURS peuvent devenir BEAUX MIDOL

Soulage les
DOULEURS MENSTRUUELLES
fonctionnelles

CRAMPES • MAL DE TÊTE • CAFARD

"Quelle différence
avec Midol"



SOULAGE LES CRAMPES
CALME LE MAL DE TÊTE
CHASSE LE CAFARD

MIDOL

Sa voix également n'était plus la même.

Evidemment, elle comprenait qu'il n'osât point, comme dans le temps, car il devait avoir honte du passé. Mais elle attribuait surtout ce manque d'audace, ce changement dans la voix à la brûlure qui l'avait défigurée et lui avait corrodé les lèvres. Cet embarras se retrouvait encore dans son peu d'empressement à se souvenir de certaines jolies choses de leur intimité première auxquelles elle avait fait allusion : d'un crépuscule d'été dans le bois de Vincennes, par un soleil couchant tout en or, alors que le pépiement des gosses joueurs remplace celui des oiseaux endormis ; d'une balade en barque à Joinville, à travers la Marne embroussaillée de lianes et de branches vertes ; d'un déjeuner à Charenton-le-Pont, au bord de la Seine où, lorsqu'ils se penchaient, se reflétaient leurs têtes rapprochées.

Ces rappels du passé ne rencontraient guère d'écho ; ils se heurtaient à un mutisme absolu, et cela se comprenait du reste !

A ses « te rappelles-tu ? » il répondait des « oui » distraits, songeant probablement alors à cette scène près de la porte de l'hôpital où il l'avait quittée sur le point d'être mère, et d'où il était parti sans seulement tourner la tête. Ah ! il avait le droit de ne pas être fier !

Mais que servait à la femme délaissée de ressasser toutes ces misères ? Le principal était que le mari fût là, maintenant... à cause des deux petits.

A quoi ça ressemblait-il, des enfants dont le père n'était pas mort, et qui n'avaient tout de même pas de père !...

Alfred et Augustine avaient assez souffert à l'école de cette situation de faux orphelins qui les avait tenus à l'écart de leurs petits camarades.

Combien de fois leur avait-on demandé : « Qu'est-ce qu'il fait, ton papa ? Où est-il ? » Jamais ils n'avaient su répondre... De sorte que pour un peu ils auraient passé pour des enfants trouvés !

Un jour, Alfred était revenu de l'école les mains griffées et la figure ensanglantée.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? questionna Jeanne. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je me suis battu.

— Avec qui ?

— Avec un sale gosse qui n'a pas voulu jouer avec moi.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce qu'il a dit comme ça, que puisqu'on n'avait jamais vu mon père, c'est que j'étais enfant de n'importe qui... Alors j'y ai tombé dessus... et je te réponds qu'il a ramassé quelque chose !

A mesure qu'il avait grandi, Jeanne Gonthier avait essayé de guider sa nature un peu difficile dont les événements avaient contribué à augmenter la force résistance ; elle n'y avait pas réussi. Il eût fallu, dans le ménage, une ferme volonté masculine. Et maintenant, elle attribuait la « mauvaise tête » de l'enfant, ses velléités d'indépendance, ses refus quotidiens d'obéir, à l'absence d'autorité paternelle.

Enfin, tout cela était fini. La vie, chez les Gonthier, allait reprendre son cours normal. Alfred était heureusement encore assez jeune pour que ses défauts pussent être aisément corrigés. Il suffirait, sans doute, d'un peu de fermeté.

Pour cela, elle s'entendrait avec « son mari » qui lui semblait d'ailleurs d'un caractère beaucoup plus agréable que jadis. Oui, c'était à croire que sa fugue avait tourné à son avantage.

Il s'était rendu compte de bien des choses au contact de la vie dure... peut-être de la misère.

Et puis, la guerre avait été sans doute un professeur brutal. Elle lui avait enseigné la patience, le courage... Elle avait dû lui inspirer le regret du passé, des êtres qu'il avait laissés derrière lui, et dont le souvenir lui était réapparu dans la solitude des tranchées, au moment de l'assaut meurtrier, à travers les souffrances de l'horrible...

Elle lui avait même donné le goût du travail, car lui qui passait son temps, autrefois, à « chercher de l'ouvrage », à peine rapatrié s'était fait embaucher tout de suite chez M. Camuzat, et trouvait maintenant tout naturel à s'astreindre au dur métier de livreur.

A mesure qu'elle repassait dans son

esprit de tels changements qu'elle n'aurait jamais osé imaginer, à mesure qu'elle se souvenait, qu'elle comparait qu'elle espérait, Jeanne Gonthier sentait s'amollir son ancienne rancune. Elle était prête à accueillir avec sympathie le retour du mari prodigue.

Avec sympathie... mais non avec amour. La sympathie revivait... mais l'amour... Ah ! oui, l'amour était bien mort !

Et elle s'interrogeait avec curiosité, essayant de se représenter les jours de passion qu'elle avait vécus dans les premiers mois de leur rencontre. Comme tout cela était pâle et lointain !

Elle se retrouvait en face d'une femme qui lui ressemblait au point qu'on ne pouvait pas nier que ce fût elle. Et pourtant, elle avait la sensation que c'était une autre femme. Les baisers qu'elle avait échangés jadis avec cet homme, elle ne désirait pas les voir se renouveler : il lui semblait qu'elle en ignorait la saveur... Ses lèvres ne les connaissaient plus ! Était-il possible que quelques années de révolte du cœur eussent suffi pour effacer tout ce qui avait fait d'eux des amoureux !

Si, si... cela était possible. La preuve, c'est qu'elle vient de lui entendre fermer sa fenêtre, là, à côté... et que ce bruit ne l'a même pas fait tressaillir. Il s'est confondu, pour elle, avec tous les autres bruits de la maison... Pour un peu, elle eût dit : « Tiens ! le voisin qui rentre ! »

Que de fois il lui était arrivé de rêver tout éveillée à celui qu'elle avait aimé avec une ardeur violente, pour lequel elle avait bravé la colère du grand-père Bidault, inflexible gardien de l'honneur de la famille ! A la seule pensée que son mari pouvait revenir un jour, elle revivait dans un frisson leurs anciens tête-à-tête, et elle avait peur d'être tentée de lui pardonner.

Or, aujourd'hui qu'il était là, que pour la première fois depuis tant d'années, ils passaient la nuit dans le même logis, à quelques pas l'un de l'autre, elle n'éprouvait même pas le désir, bien innocent, d'entrouvrir les deux portes de leurs chambres et d'échanger avec lui des paroles, fussent-elles sans grand intérêt. Ah ! comme ils étaient devenus vite des étrangers.

A moins que ce ne fût cette blessure !... Parbleu ! il était tout naturel qu'elle ne se sentit pas attirée vers ce malheureux dont le bandeau noir cachait les ravages causés par une brûlure atroce... D'ailleurs, il le comprenait si bien que, conscient de sa laideur, il semblait plutôt préoccupé de s'éloigner d'elle et de ne faire aucune allusion au souvenir de leur lointaine tendresse.

D'autre part, n'était-on pas, depuis longtemps, habitué au spectacle des mutilés de la guerre ? Et, loin d'en concevoir de l'épouvante, il n'était pas rare de voir des femmes en ressentir une amoureuse pitié...

Cette pitié ne devait-elle pas subsister plus intense lorsque le grand blessé se trouvait être votre époux ?

Alors elle se reprocha son égoïsme. Ce qu'elle avait recherché autrefois en amour, c'était donc la seule beauté, le seul orgueil d'être la femme d'un bellâtre, une simple satisfaction des sens où le cœur n'entraît pour rien ? Du jour où cette beauté avait disparu, l'époux n'existait donc plus pour elle ?

Elle s'était lentement déshabillée, la pensée perdue, étonnée de ne pas voir clair en elle-même, luttant contre un trouble qu'elle aurait voulu vaincre, un trouble énervant qui s'abattait sur elle, comme un nuage de ténèbres.

Et tout à coup, dans son cerveau irrésolu, l'image d'un autre homme surgit. Un homme gros, aux manières communes, mais à la face bienveillante, au sourire bon enfant... avec des oreilles plates et un nez énorme.

MARRAINE INCONNUE

[Suite de la page 10]

militaire de l'arrière il ne devait garder qu'un vague souvenir. Il ne sut pas même à quel moment il avait passé sur le « billard ». Il ne souffrait pas. Il éprouvait seulement un besoin total d'inaction et de silence.

Un matin, il sentit la vie remonter en lui et eut un mouvement instinctif pour se dresser sur sa couche. Une impression atroce de manque d'équilibre le rejeta en arrière. Il se souleva de nouveau avec effort, tâta la couverture, le long de ses jambes. Et soudain : il s'immobilisa, blême, se refusant à comprendre...

— Mon pauvre-vaux, t'en fais pas, y t'en reste la moitié... Avec des pattes artificielles, tu pourras marcher. Y a plus moche...

C'était son voisin de lit, un petit chasseur, qui, devinant l'angoisse du mutilé, essayait naïvement de le consoler. Robert Frémont avait dû subir l'amputation partielle des deux jambes. Sa femme, informée seulement d'une blessure grave, écrivit au major pour réclamer des précisions. Lorsqu'elle connut la vérité concernant l'état du blessé, elle prétextait une maladie et ne donna plus signe de vie.

Lui ne voulut pas voir en ce silence un abandon. Elle était malade, mais elle viendrait, il n'en fallait pas douter... Mais pourquoi n'écrivait-elle plus ?

Des jours, des semaines passèrent. Enfin, on lui annonça une visite. Une femme...

— C'est elle ! cria-t-il, tremblant d'émotion.

Il fixait ardemment la porte dans laquelle allait s'encadrer le lumineux visage de l'épouse aimée...

Et il vit apparaître une figure pâle, flétrie par les angoisses mais dont le regard rayonnait d'une telle tendresse qu'il oublia que ce n'était pas cette femme qu'il attendait.

— Claire !...

— Robert ! balbutia-t-elle, j'ai appris... alors je suis venue. J'ai résisté quelque temps, mais je n'y tenais plus... Ne crains rien, je vais repartir... Je sais bien que n'ai plus le droit...

Elle parlait vite, de peur qu'il ne la chassât tout de suite et cette frayeur la rendait blême. On voyait battre son cœur.

— Le droit ?... fit-il avec un sourire amer, personne n'en revendiquera plus sur l'épave que je suis à présent !...

Et soudain Robert Frémont sut quels trésors d'amour et de bonté enfermait l'âme de celle qui était là, pressée contre sa couche de mutilé, et qui sanglotait éperdue :

— Personne ? Alors... je peux rester ?

ANNE-MARIE DELORD-TESTA

DÉ-GERCEZ VOS LÈVRES GERÇÉES



AVEC LE NOUVEAU, ADOUCISSANT
LYPSYL



Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypsyl contient de l'émolliente Pommade de Benjoin. Seulement 25c aux comptoirs de pharmacie.

LYPSYL



LE SAMEDI

COUPON D'ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

[Lire la suite au prochain numéro]

LA DERNIERE AVENTURE DE JACK DESLY

[Suite de la page 23]

barque pour l'empêcher de remonter... Un peu plus tard, profitant de ce qu'il n'y avait absolument personne aux alentours de la baie, je le hissai rapidement à bord et le cachai dans ma cale à poissons... Durant la nuit, je sortis en mer sous le prétexte d'une pêche et lâchai le cadavre au large, en le lestant d'une masse de plomb aux pieds...

Une profonde émotion s'était emparée de l'auditoire après ce récit dénué de tout artifice, dans lequel éclatait une cruauté froide, un cynisme révoltant.

Le commissaire de police Darriquière vint à son tour témoigner. Il conta comment il avait été persuadé qu'Antoine Métayer avait disparu de sa propre volonté :

— Je pensais qu'il avait découvert quelque chose d'important et qu'il avait jugé nécessaire de ne pas se montrer durant quelques jours. Je n'ignorais aucunement, puisqu'il était en rapports réguliers avec moi, qu'il surveillait le pseudo-Livingmere, aussi mon premier soin, après réflexion, fut de conter une histoire plausible à ce dernier... Je lui dis qu'on avait aperçu Métayer et que je croyais à une fugue peu scrupuleuse de la part d'un escroc qui avait trouvé, ainsi, le moyen de ne pas payer sa note...

Il prit un temps et ajouta d'une voix émue :

— J'en demande pardon à la mémoire de notre malheureux camarade, mais c'était nécessaire pour la réussite... Et je dois dire une fois de plus que j'étais loin de me douter du crime odieux qui venait d'être commis.

Un troisième témoin défila à la barre. En le voyant apparaître, Holtzmann eut une crispation du visage.

— Ah! je savais bien que c'était un mouchard! gronda-t-il.

L'homme déclina selon l'usage ses nom et prénom: André Duprés, inspecteur de la Sûreté, comme le disparu, comme Ladon.

— J'avais pu me faire engager comme chauffeur de l'accusé, commença-t-il, et je suis persuadé que c'est durant une conversation nocturne que j'eus avec Métayer que le misérable Holtzmann nous épia... Il acquit, sans nul doute, la conviction qu'il avait affaire à deux ennemis...

« Lorsque mon pauvre camarade fut lâchement exécuté, j'eus des soupçons. Moi, je ne croyais pas à un départ subit. Métayer ne m'avait jamais confié qu'il comptait agir ainsi, et je l'avais encore vu, vingt-quatre heures avant la journée tragique...

« Je continuai à surveiller étroitement Holtzmann. Il sut me donner le change, en ce sens que je ne me doutai pas qu'il m'avait percé à jour. Mais je me demandais quelle imprudence avait pu commettre Métayer.

— A quel moment avez-vous compris que Holtzmann savait à quoi s'en tenir sur votre véritable personnalité?

— Lorsqu'il m'envoya avec la voiture à Ciboure... Il avait délibérément sectionné un câble de frein. C'était fort adroitement fait, mais je le découvris tout de même, lors de mon examen sur la route...

Un éclat de rire de défi se fit entendre. C'était l'accusé qui tournait son ex-chauffeur en dérision.

André reprit, non sans hausser légèrement les épaules :

— J'eus alors la très nette conviction que Métayer avait dû être exécuté d'une façon analogue... Je compris que j'avais échappé à un premier attentat mais qu'il y en aurait d'autres. Je feignis, alors, de m'être cassé le bras et demandai un congé provisoire...

—... Que Holtzmann s'empressa d'accorder, remarqua le président, car il n'était que trop heureux d'être délivré de votre présence.

— Oui, monsieur le président... Mais il ne savait pas, heureusement, que j'avais réuni, enfin, tous les éléments nécessaires. J'avais surpris un échange de signaux entre Holtzmann et ses complices d'Espagne. Je me trouvais sur le toit de la maison et pus lire distinctement en langage morse le mot « Viernes » fixant l'action prévue au vendredi à venir.

La suite des débats révéla encore d'autres choses intéressantes. Ainsi, le passage des conjurés avait été primitivement convenu — bien avant l'échange des signaux — par la baie de Chingoudi. Une barque à rames devait prendre les émissaires aux environs de la plage de sable de Fontarabie et les amener nuitamment à bord de la barque de pêche de Sanchez, qui, cette nuit-là, serait de nouveau sorti en mer.

Sanchez aurait alors amené ses passagers clandestins jusqu'aux abords d'une crique, entre Hendaye et Saint-Jean-de-Luz, et ils auraient pris pied, après avoir attendu marée basse.

De là, une auto les aurait emmenés avant l'aube vers une destination précise, la maison d'un autre complice, sise aux environs de Cambô.

Mais devant les découvertes successives par le faux Livingmere de l'activité de Métayer, puis celle de son chauffeur et enfin d'un couple de jeunes mariés, M. et Mme Jack Desly, qu'il soupçonnait également de le surveiller, tout avait été changé.

Et on décida que les amis de l'agitateur américain emprunteraient un chemin de montagne, du côté de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le rôle de Jack Desly fut également discuté. L'élégant jeune homme, qui avait conclu une alliance avec son ex-adversaire Arthème Ladon, se présenta à la barre, ainsi que l'inspecteur principal.

Ladon exposa d'une façon remarquable et avec une générosité qui toucha une fois de plus le cœur de Jack, « l'aide précise » apportée par ce collaborateur bienveillant.

— Il m'a permis, spécifia-t-il, de mettre au point les dernières mesures nécessaires, en accaparant continuellement l'attention de l'agitateur et en l'obligeant à accepter sa présence aux moments où Holtzmann aurait voulu, plus que tout, jouir de sa liberté d'action...

« Sans M. Jack Desly, assura Ladon, il est fort probable que la police aurait été battue de vitesse par les bandits qui, possesseurs d'un réseau de renseignements redoutablement organisé, n'auraient pas manqué de s'apercevoir des différentes enquêtes menées à Saint-Jean-Pied-de-Port, les jours précédant l'heure de l'action...

Après audition du réquisitoire par le ministère public et d'une sèche plaidoirie débitée par un avocat commis d'office à la défense de Holtzmann, le verdict fut donné.

Il était impitoyable, mais juste.

Holtzmann Marcus, alias William Livingmere, était condamné à mort pour l'assassinat prémédité d'Antoine Métayer...

Et rien ne passa dans les journaux. De même que le procès, l'exécution fut tenue secrète.

Là-bas, à Hendaye, on s'étonna quelque peu du départ brusque de M. Livingmere, mais on assura qu'il était retourné en Amérique...

X — JACK DESLY ACHETE UNE CONDUITE

A RTHÈME LADON pénétra sous la voûte d'un luxueux immeuble dans une rue avoisinant les Champs-Élysées. Il prit l'ascenseur et s'arrêta au deuxième étage.

Il vit une porte vernie, sur sa gauche, portant une plaque de cuivre et resta quelques secondes à méditer à la lecture.

JACK DESLY
DéTECTIVE PRIVÉ

Enquêtes, recherches, toutes affaires. Discretion assurée. Reçoit personnellement de 10 heures à midi et de 3 heures à 6.

Il sonna. Un petit saute-ruisseau au nez retroussé mais sanglé dans une veste à boutons argentés vint ouvrir.

Quelques instants plus tard, il se trouva devant Jack lui-même.

Ah! la bonne poignée de main!... Deux amis sincères qui se retrouvent et qui se sourient. Jack murmura :

— Il n'est rien de tel pour bien s'apprécier que de s'être longtemps haïs! Tout arrive, hein, Ladon?...

— Oui. Et vous voyez que c'était tout de même moi qui avais raison quand je disais que vous pouviez faire un excellent limier. Les affaires marchent-elles au moins?

— Excellemment... Mais quel bon vent vous amène?

— Je vous apporte une bonne nouvelle... Plusieurs même... D'abord, regardez... Oui, là... à ma boutonnière...

Jack émit un petit sifflement admiratif.

— On vous a donné la Légion d'honneur!... Compliments... Oh! il faudra fêter ça... Vous dinez chez nous, ce soir, à La Varenne... Allons, ne refusez pas, sacrebleu...

— Ensuite, déclara Ladon de sa voix de chaire, j'ai réussi à persuader mon directeur de vous faire confier les affaires dont la police ne peut, pour des raisons diverses, s'occuper elle-même. Vous savez, il arrive souvent qu'on vienne nous demander avis sur des cas délicats dans lesquels nous n'avons pas à intervenir s'il n'y a pas eu délit...

Pendant qu'ils conversaient ainsi, agréablement, un homme était occupé à une étrange besogne dans l'escalier. A peine Ladon eut-il disparu dans les bureaux de Jack Desly que l'individu s'était mis à l'œuvre. Il avait rôdé toute la fin de matinée sur le trottoir de l'immeuble, consultant à fréquentes reprises, deux photographies.

Si quelqu'un avait eu la curiosité de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, il aurait pu constater qu'il s'agissait de portraits d'amateurs représentant des scènes de plage.

Les photos révélaient respectivement Jack en compagnie de Gladys d'une part et Arthème Ladon, d'autre part. Elles avaient dû être prises sur la plage d'Hendaye. Le panorama du fond était vaguement reconnaissable.

L'homme avait le cheveu très noir, le teint olivâtre, les joues creuses, un regard de feu. Il n'était pas nécessaire de le considérer longtemps pour juger de sa nationalité. Ce ne pouvait être qu'un Espagnol.

Actuellement, cet homme suspect s'était embusqué dans un coin sombre sous l'escalier, à deux pas de la cage de l'ascenseur.

Ses intentions étaient aussi simples que meurtrières. La cage de l'appareil était ouverte afin d'empêcher l'ascenseur de monter. Dès le premier

SOULAGEMENT
RAPIDE
ET SÛR
DU
MAL DE TÊTE
ASPIRIN

PLUS BAS PRIX QUE JAMAIS

12 comprimés	18c
24 comprimés	29c
100 comprimés	79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI 

CORS

BLUE-JAY
avec **NUPERCAÏNE**

endort la douleur détache la pointe



HELP REMOVE CORNS
RELIEVE IN 15 MINUTES
NUPERCAÏNE
BLUE JAY
CORN PLASTERS
BAUER & BLACK

EN PROVENCE

[Suite de la page 4]

appel d'un étage quelconque, l'individu se précipiterait à l'intérieur comme s'il s'agissait d'une coïncidence.

Il s'éleverait avec la cabine. Dans la poche de son veston, un revolver de gros calibre. Si, comme on le présumait, il devait se trouver en face d'Arthème Ladon, quittant Desly — peut-être aurait-il la chance de trouver les deux personnages ensemble — il tirerait... Puis redescendrait, abandonnerait l'arme dans la première bouche d'égout rencontrée et filerait par le métro — surtout pas de taxis dont le conducteur pouvait donner son signalement ensuite — pour se perdre dans le grand Paris...

Une silhouette menue apparut, venant du dehors. Le bandit consulta vivement ses photos. Non, celui-là n'était pas au nombre des gens condamnés. Il se terra dans sa cachette.

Nan-Dhuoc mit le pied sur la première marche de l'escalier. Il monta puis, comme s'il avait oublié quelque chose, redescendit en pestant à haute voix contre son étourderie.

Une fois dehors, il détailla à toutes jambes jusqu'à un café voisin et s'y engouffra en ouragan.

— Téléphone... Vite... Moi très pressé...

Dans son bureau, Jack allongea la main vers son appareil.

— Allô?... Ah! c'est toi, Nan-Dhuoc?... Où es-tu?...

La voix aigrette articula en hâte: — Maître... Très important... Est-ce que inspecteur Ladon chez vous?

— Mais oui, mon garçon... Pourquoi?

— Écoutez bien, maître... Moi été Sûreté nationale, ce matin, et vu inspecteur Ladon sortir... Moi vouloir courir après lui, mais au même moment, moi voir individu suspect sortir coin porte cochère et suivre lui, jusqu'à ce qu'inspecteur prendre taxi...

— Oui... Et alors?...

— Alors, moi faire besogne vous commandé pour travail quotidien agence... Moi pas oublier être votre principal collaborateur, ajouta Nan-Dhuoc avec une visible satisfaction qui fit rire Jack.

Mais Desly reprit son sérieux et Ladon remarqua son visage tendu.

— Moi, en ce moment, café, coin de la rue, poursuivait l'Annamite. Au moment d'entrer dans immeuble, moi remarqué individu caché dans coin sombre sous escalier... Et reconnaître même individu qui a suivi Ladon... Avoir tête Espagnol... Vous faire très attention!... Inspecteur aussi... Surtout, personne sortir avant que moi retourne maison...

— Quel brave garçon!... s'exclama Jack, en rattachant.

Il expliqua en quelques mots à son vis-à-vis éberlué ce qu'il venait d'en-

tendre... Ladon étouffa un grondement.

— Voilà, dit-il, ce qui explique la menace suprême adressée par Holtzmann au moment de marcher à la guillotine!... Il avait déclaré que tous ceux qui l'avaient fait condamner ne lui survivraient pas plus de six mois...

— Oui. Et il semble que la vengeance doive commencer par nous abattre tous deux...

Après son appel téléphonique, Nan-Dhuoc s'était empressé de retourner vers l'immeuble. Comme précédemment, il commença de monter l'escalier. Celui-ci tournait après la dixième marche. Il surplombait alors la cabine de l'ascenseur, laissant un recoin d'ombre entre la cage de celle-ci et le mur.

Nan-Dhuoc en un instant avait établi son plan d'action. Il empoigna la colonne montante qui surgissait du toit de la cabine et sans se soucier de salir ses vêtements se laissa glisser silencieusement.

Puis, toujours avec son agilité de félin, il bondit...

Juste sur le dos de l'homme accroupi. Ses deux mains encerclèrent le cou du misérable. Il serra avec violence. Un râle sourd. La tête s'inclina de côté. Pour plus de sûreté, Nan-Dhuoc l'empoigna par les oreilles et la fit sonner contre le mur...

Et alors il donna l'alerte... Le concierge accourut. Il connaissait Nan-Dhuoc, le très honorable détective No 2 de l'agence Desly. L'Annamite, froidement, lui expliqua que le suspect avait voulu l'attaquer et qu'il s'était défendu... Inutile de s'appesantir sur d'autres révélations... Le bandit fut transporté au poste de police...

Le dîner s'achevait chez Jack Desly. Il y avait des fleurs à profusion, du champagne, des cigares.

On avait fort bien fait les choses pour fêter le ruban de Ladon. Et l'aventure de la matinée qui avait failli devenir tragédie rendait les esprits plus alertes et plus aiguisés.

Au dessert, Jack porta un toast et le termina par une allusion qui amusa tout le monde.

— C'est la journée du rouge... Votre boutonnière... Les intentions de José Oliverias de répandre notre sang... Brrr... Passons. Et remarquons les joues veloutées de notre délicate Gladys qui sont également pourpres à la pensée de ce que je vais vous annoncer...

— Non... supplia la jeune Mme Desly... Écoute, tu me gênes horriblement, je...

— Et pourquoi, c'est très honorable, au contraire!... Alors, Ladon, vous serez le parrain... Mais, sans vous vexer, nous choisissons un autre prénom que celui d'Arthème!...

CLAUDE ASCAIN

UN PEU DE TOUT

LA POLICIÈRE ANGLAISE

La Police féminine est, aujourd'hui, un facteur important du vaste réseau d'œuvres sociales qui fonctionne en Angleterre. Comme tant d'autres choses, dans ce pays, la Police féminine a son origine dans un effort volontaire et non officiel. Aujourd'hui, elle constitue un lien essentiel entre la loi et les multiples organisations indépendantes de protection morale avec qui elles coopèrent étroitement. Elle se spécialise dans l'action protectrice et disciplinaire chez les enfants et les adolescents; habituées à aborder les problèmes à la lumière de cas particuliers, les policières sont autorisées à se laisser guider par leur opinion personnelle tout comme par leurs pouvoirs officiels. La latitude dont elles jouissent est très précieuse quand il s'agit d'enfants ou d'adolescents. On s'est aperçu

que la jeunesse délinquante se laisse mieux guider par les femmes de la police que par les hommes; lorsqu'il s'agit de jeunes filles, les policières sont en mesure de donner des conseils francs et directs qui sont souvent ce dont les délinquantes ont besoin. Dans ce cas, la policière se met généralement en rapport avec les parents de la jeune délinquante, aidant ainsi à rétablir la vie familiale heureuse d'une jeune fille qui a subi l'entraînement d'une mauvaise compagnie.

REPRISE DES RADIOGRAMMES

Les voyageurs de la British Overseas Air Corporation sont de nouveau en mesure d'expédier des radiogrammes par air vers toutes les parties du monde. Ainsi est repris un service très apprécié des voyageurs avant la guerre. Les télégrammes sont limités à 15 mots, adresse et signature comprises.

si réputée qu'il suffit d'évoquer une Arlésienne pour qu'aux yeux de celui qui l'évoque apparaisse une créature aussi belle que la clarté du jour.

Mais peut-on s'attarder dans ces campagnes de bucoliques quand la vaste Camargue, avec ses étangs, ses marais, ses oiseaux et ses "manades" de taureaux, vous offre un grand spectacle de nature? C'est dans cette plaine immense que naissent les espaces voués au seul soleil, espaces d'où l'ombre est à jamais exclue, espaces de la Crau qui tuèrent de leurs feux la tendre Mireille, espaces de la Méditerranée où se célèbrent les noces de la mer et du ciel et, par-dessus la vaine barrière des monts du Djurdjura et de l'Aurès, espaces du Sahara jusqu'au superbe Niger.

Vous qui butez à de noirs horizons dans vos forêts du Nord, vous qui étouffez dans les étroites vallées de vos montagnes neigeuses, sachez qu'il est un lieu de France où l'homme peut aller devant lui du lever du jour à la tombée de la nuit sans autre horizon que celui qui s'incline et s'efface en épousant la courbe de la terre; en ces plaines sans mouvement on voit danser l'ombre courte des herbes et l'on réjouit son regard de la fuite soudaine d'un lièvre qui, sur ce plan uni, paraît haut comme une biche. C'est la Provence de la solitude, c'est la plaine à l'état pur.

Mais il est une autre Provence, rocheuse, forestière, creusée de gorges et de ravins; elle est dure à la marche, exaltante à l'esprit, chantante au cœur. Elle sent le romarin et l'écorce de pin; elle vibre du bruit d'ailes et de pattes de mille et mille insectes et l'on entend celui dont Valéry a dit, dans un vers fameux de son *Cimetière marin*:

L'insecte net gratte la sécheresse

Cette Provence-là enveloppe Aix d'une ceinture de pierre chaude, mais Aix se rafraîchit à ses fontaines dans

l'ombre des platanes; elle dévale vers Marseille et s'y attarde pour la joie d'ouvrir sa porte du sud aux grands navires venus des îles d'or et des Chines et des Indes. Puis elle retourne à sa nature première qui est ardente et passionnée. Il lui faut les hautes pentes des rocs, les buissons accrochés aux rebords des corniches; elle les trouve dans l'étrange pays de Brignoles, de Barjols, d'Aupt, pierreux, crevassé, fourni de beaux rochers et de sombres oasis comme cette forêt de la Sainte Baume dont les arbres immenses ne connaissent point l'injure de la hache; elle les trouve également vers les monts des Maures bâtis à schistes et à grès, hérissés de pins, et de chênes-liège, ourlés d'agaves et de figuiers de Barbarie; elle les trouve enfin vers le rouge Esterel qui baigne ses porphyres dans la mer comme pour y éteindre de gigantesques braises. Puis c'est Cannes, puis c'est Nice; et ce sont les jardins de roses et de jasmins de Grasse; et ce sont les palmiers de Menton. Une Terre promise développe au pied des Alpes son parc de parfums, de couleurs et de tièdes effluves. Plus de précipitation dans la démarche du voyageur: ici est le repos, ici le temps s'arrête et l'heure n'est plus rien qu'un immobile jalon de la route du bonheur.

Provence! Quand les hommes meurtris par la vie s'arrêtent au bord du chemin et cessent d'espérer en un destin meilleur, tu es là sur tes balcons marins pour les accueillir et leur remettre au cœur la vertu de confiance. Ils sont avides de clarté et tu les éclaires; ils ont faim de vérité et tu les nourris de la certitude de tes horizons, de la franchise de tes paysages, de la loyauté de ton firmament.

Provence, Provence! Dans un monde qui se désole de n'être point le meilleur des mondes, tu édifies la preuve que, toute raison gardée, ce monde-ci est, à vrai dire, le moins mauvais des mondes.

MAURICE BEDEL

LES POISSONS EXOTIQUES

[Suite de la page 7]

et sans y être forcés, puisqu'ils se nourrissent du surplus de nourriture qui se dépose dans le fond. Sans eux, on comprend aisément que ces particules d'aliments, s'incorporant dans les sables se corrompraient et contamineraient l'eau.

Nous remarquons maintenant un autre aquarium aux dimensions plus restreintes dans lequel se prélassent de superbes sujets de la famille des Tetras Von Rio. Ils sont menus et de couleurs vives. On y contemple aussi les hemigrammes ocellifères dont les deux points fluorescents sur la tête et sur la queue font penser à deux minuscules lumières électriques. Et voilà que surgissent les bloodfins, les tetras noirs, sans oublier de mentionner l'aristocrate neon tetra, dont la ligne horizontale, sur son corps, donne une belle lumière verte.

Puis nous passons à un troisième aquarium habité de plusieurs variétés de vipères dont, par exemple, les wagtails, les moons rouges, les platys hybrides aux couleurs si chatoyantes. Et l'inspection continue avec un autre aquarium, celui des bettas ou poissons siamois dont la variété, la richesse des couleurs et tels qu'ils pourraient être surnommés les paons aquatiques. Le betta, à vrai dire, est le poisson le plus spectaculaire et il en existe une grande variété: le betta rouge écarlate, le cambodia, au corps couleur chair, dont les nageoires sont d'un beau rouge, le betta bleu, vert, etc.

Un peu plus loin, se révèle à nos yeux émerveillés, la famille des barbus, petits poissons aux couleurs vives qu'aiment particulièrement les amateurs. Cette famille comprend les barbus oligolepis, le plus beau de la famille, les barbus sumatranus, les barbus nigrofasciatus et autres.

On pourrait s'entretenir des heures durant sur cet intéressant sujet car il existe au-delà de trois cents espèces de poissons exotiques dont une certaine sont facilement à la portée des amateurs. Aux États-Unis, dans toute ville de quelque importance, on trouve un club ou association qui s'intéresse aux poissons tropicaux. Montréal, à cet égard, ne le cède en rien sur nos voisins d'outre-quarante-cinquième, car le Club Canadien d'Aquarium, le pionnier des clubs canadiens-français en Amérique, a déjà quelques années d'existence. Sous l'habile direction de M. Eugène Lapointe, son président, et de Mme A. Latulippe, sa secrétaire, des assemblées mensuelles se tiennent régulièrement le premier mercredi de chaque mois en la salle du Buffet de Paris, 3525, rue Iberville, à Montréal. L'unique but de ce club est d'aider les amateurs à surmonter les problèmes de l'élevage des poissons et d'en conserver les espèces variées. Depuis quelque temps, ce club a même un périodique: "L'Aquiculteur Canadien", entièrement consacré à cet intéressant passe-temps

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

UN PRETE POUR UN RENDU

Si nous acceptons facilement des mots anglais dans notre langage, les Anglais et les Américains nous rendent la pareille en adoptant une foule de mots français.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ouvrir les journaux anglais pour y voir *apropos*, *rendez-vous*, *dernier cri*, *au revoir*, etc.

Un des plus célèbres journalistes de Paris, M. Stéphane Lauzanne, a fait une étude sur plusieurs mots français en train de passer dans le vocabulaire américain.

La mode américaine a importé une foule de termes venant de France. Il y a d'abord le mot *mode* lui-même qui tend à supplanter le mot *fashion*. Les catalogues, les journaux de mode, les vitrines de New-York, de Chicago, de Philadelphie et de San Francisco arborent depuis longtemps les appellations de *blouse*, *chemisette*, *négligée*, *cloche* (en parlant des chapeaux), et quand on veut faire l'éloge d'une robe, on dit qu'elle est du dernier *chic*.

La France a aussi expédié en Amérique beaucoup de mots d'architecture, tels que *château*, *pavillon*, *villa*, *casino*, etc. Presque tout ce qui concerne l'hôtellerie fait de larges emprunts au vocabulaire français. Les mots *hôtel*, *café*, *restaurant* sont popularisés, et tandis que, en France, on dit *office*, on commence à dire *bureau* de ce côté-ci de l'Atlantique.

Les trois vocables les plus importants de l'automobilisme sont américanisés: *garage*, *chauffeur*, *limousine*. On pourrait ajouter le mot *coupé*.

La diplomatie a apporté les mots *étiquette* et *protocole* qui se sont acclimatés en Amérique.

Le langage culinaire français est passé avec toutes ses armes et tous ses bagages; on pourrait dire avec toute sa batterie de cuisine. Un *chef*, ici, reste un chef. Comme là-bas il confectionne des menus où figurent les mots à la *béarnaise*, à la *bordelaise*, à la *provençale*, à la *créole*, à la *française*, sans compter les mots au *gratin* et à la *gelée* qui n'ont pas d'exactes équivalents en langage yankee. On y parle aussi de *vol-au-vent* et de *sauce suprême*.

Le mot *camouflage*, né de la première grande guerre, a eu une vogue rare. Ce mot a fait fureur et il n'est pas d'Américain qui ne l'emploie à propos de tout et à propos de rien.

ORTHOGRAPHE

Il y a quelques années, il était beaucoup question de la réforme de l'orthographe en France.

On voulait la simplifier, et même, M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, a adressé aux commissaires d'examen une circulaire pour les engager à la "tolérance".

A la suite de cette mesure, un aimable écrivain, ayant à écrire au ministre, a tracé sur l'enveloppe:

MONSIEUR JORJ LEG,

Ministr de l'Instruction public,

é dé Bo-z-ar,

Paris (Scène)

ORDRE

Mettre quelque chose en bon ordre (in good order) est un anglicisme. En "bon" ordre est un pléonasme vicieux; il ne saurait y avoir du "bon" ordre et du "mauvais" ordre. Le bon ordre, c'est de l'ordre tout simplement et le mauvais ordre, c'est du désordre.

On ne met donc pas une machine ou une chose en bon ordre, mais en bon état.

— Charles Nodier était puriste et prétendait n'avoir d'autre mérite que de savoir mettre l'orthographe. Il raillait finement ses collègues de l'Académie française sur leur ignorance des règles de la grammaire, et il a montré souvent une collection d'autographes d'une inestimable valeur, laquelle se composait de trente-neuf lettres de ses trente-neuf confrères. Il n'avait admis dans sa collection que celles où il se trouvait au moins quatre fautes d'orthographe. — Et je n'ai pas eu grand-peine à les choisir, ajoutait-il malicieusement.

RETICENT

Ce mot n'est pas français (de l'anglais *reticent*), bien que réticence le soit. Ce n'est pas la première fois qu'un cas semblable se présente. *Archidiocésain*, *compliment*, *résidence*, sont français, mais *archidiocèse*, *complimentaire*, *résidentiel* ne le sont pas.

Au lieu de dire: *Le témoin a été réticent*, on dira: *Le témoin a été prudent*, *circonspect*, *discret*, *méfiant*, *réserve*, est resté muet, n'a voulu souffler mot, n'a pas desserré les lèvres.

ETOFFES ET NOMS DE VILLE

Certaines villes ou contrées ont donné leur nom aux étoffes qu'elles produisent: *andrinople*, *astrakan*, *barège*, *cachemire*, *cheviot*, *clisson*, *cœurtraï*, *damas*, *elbeuf*, *frise*, *hollande*, *madapolam*, *madras*, *malines*, *maroc*, *nankin*, *olonne*, *sedan*, *stamboul*, *tulle*, *mousseline* (de Mossoul), *indienne* (fabriquée d'abord dans l'Inde), *calicot* de (Calicut), *gaze* (de Gaza, en Palestine).

Il y a des pièces ou parties d'habillement qui sont aussi dénommées par les lieux d'où elles tirent leur origine: *brandebourg* (galon à boutonnières), *caudebec* (chapeau), *fez* (calotte turque), *jersey* (sorte de chandail), *malines* (dentelle), *padou* (ruban de Padoue), *panama* (chapeau en paille de Panama), *livourne* ou *paille de Livourne* (ville d'Italie).

Le même phénomène philologique s'observe dans les noms donnés aux fruits, vins et liqueurs, fromages.

RETRACER

Ce mot veut dire: tracer de nouveau (retracer un plan); décrire, exposer (retracer un événement, une bataille); se rappeler (se retracer l'image de...)

C'est un anglicisme de dire: *retracer son chemin*, (revenir, retourner sur ses pas); *retracer une erreur* (découvrir, remonter à l'origine, à la source d'une erreur); *retracer des fugitifs* (découvrir, suivre la piste, la trace des fugitifs).

Vous les Préférerez THÉ ET CAFÉ "SALADA"



Primo, Secundo...

Certains gens qui ont l'habitude de parler sur le ton affirmatif commencent souvent la phrase décisive par ce PRIMO qui est rarement suivi du SECUNDO et encore moins du TERTIO. Un romancier subtil a fait une amusante ironie sur ce sujet, mais il ne saurait en dire autant de nous. Quand nous affirmons que les publications Poirier, Bessette & Cie Ltée offrent au public lecteur le trio le plus populaire de magazines au Canada français, nous pouvons dire: *Primo*, parce que

LE SAMEDI

est le magazine hebdomadaire idéal de la famille canadienne-française; *Secundo*, parce que

LA REVUE POPULAIRE

se présente comme la publication dont le ton est le plus élégant, le plus relevé, qui s'adresse non seulement aux Dames et aux Demoiselles, mais aussi aux Messieurs; *Tertio*, parce que

LE FILM

qui se consacre à la vie des spectacles et de la radio constitue un précieux complément d'information qui ajoute à l'intelligence et à l'appréciation de la production artistique locale et étrangère. Pour n'être pas en reste, nous pourrions ajouter un *Quarto* en disant qu'un abonnement au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM est d'un goût dérisoirement modique. Et enfin, terminons par un *Quinto* en soulignant que pour s'abonner, c'est la simplicité même: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — Important: Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

RIEN DE SÉRIEUX

— Comment!... il est une heure et vous mettez la pendule à midi...

— Je sais bien, Madame, mais j'ai promis à ma femme de rentrer à midi et demi... si je ne mets pas la pendule à midi jamais je n'arriverai chez moi à l'heure...

Un jour, M. de Rothschild (l'ancien), vit entrer dans la cour de son hôtel, une chaise de poste superbement attelée.

De l'intérieur descendit un pauvre hère qui sollicita une audience du riche financier.

— Je suis bien malheureux, gémissait-il et j'aurais un besoin urgent d'un peu d'argent...

— Comment! s'écria le baron, vous avez l'aplomb de venir mendier en chaise de poste?

Et le solliciteur froidement:

— Ça vous montre si je suis pressé!

Un monsieur pénètre dans un hôtel et demande à parler au téléphone.

— Voici cinq sous.

— Pardon, monsieur, c'est dix sous pour une communication ordinaire.

— Oui, mais je ne dois que la moitié du tarif.

— ???

— Je parle à mon ami à demi-mot.

M. Legrault, à qui le médecin a conseillé les exercices en pays montagneux pour combattre l'obésité, vient d'arriver en Suisse.

— Ces montagnes sont énormes, dit Legrault fils, vivement impressionné.

Legrault père, gravement:

— Parce qu'elles ne font pas assez d'exercice, mon ami!

Un membre pérorait l'autre soir au cercle:

— J'ai vu un homme qui écrivait admirablement, quoique son bras fût en bois.

— Bah! et la main, en quoi était-elle? demande un farceur.

— La main aussi... je crois.

Un ivrogne rentre chez lui plus qu'éméché.

— Incorrigible pochard, lui dit sa femme, tu viens encore du cabaret.

— Pardon... Je sors d'une conférence... L'orateur a parlé sur l'alcool, et dame, moi, j'ai bu ses paroles.

— Pourquoi le serin s'est-il envolé? demande la maîtresse de maison au domestique.

— Il aura profité de ce que j'avais laissé sa cage ouverte.

— Mais pourquoi avez-vous ouvert cette cage?

— Madame, elle sentait un peu mauvais; c'était pour lui donner de l'air!

Une jeune femme s'est jetée à l'eau. Berlurot, n'écoutant que son courage, plonge et la ramène sur la rive.

Mais la désespérée se dirige vers un arbre et s'y pend.

Berlurot la regarde sans broncher. Un passant décroche la malheureuse et reproche à Berlurot son inertie.

— Comment, vous voyez une femme qui se pend et vous ne bougez pas?

— Je croyais qu'elle s'était accrochée là pour se sécher.

C'est une belle histoire.

Elle ressemble à celles que les grand-mères content à leurs petits enfants.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Hé là, pourquoi changez-vous de poste? C'est mon programme préféré qui passe en ce moment!

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Mon jeune ami, vous devriez avoir plus d'ordre dans vos papiers. Et je constate de plus que votre style épistolaire l'emporte, et de beaucoup, sur vos thèmes grecs...

Elle est si charmante, si naïve, j'ai pris tant de plaisir à l'entendre, que je m'empresse de vous la rapporter.

Il était une fois un moucheron, un petit moucheron faraud qui voletait de fleur en fleur.

Il allait, content de soi, heureux de vivre et de folâtrer au soleil.

Il était si grisé par l'odeur de la lavande qui émanait des champs qu'il ne vit pas, l'étourdi, une grande vache.

La grande vache ouvrait une large gueule.

Le petit moucheron entra dans la gueule de la vache.

Il était si distrait, le pauvre, qu'il ne s'en aperçut même pas.

Il continua à voler avec la même insouciance, d'abord dans la gorge de la vache, puis dans l'œsophage, puis plus loin, encore plus loin, toujours plus loin.

A la longue, pourtant, il se sentit fatigué.

Alors, il cessa de voler et il se posa dans l'estomac de la vache.

Mais il était si las, si las, qu'il s'endormit bientôt.

Quand il se réveilla, la vache était partie.

Le Voyageur. — Enfin, est-ce que le train va bientôt arriver?

Le Chef de Gare. — Oh! Il ne va pas tarder: voilà le chien du mécanicien qui arrive!

Il y avait autrefois, à l'église de Montmartre, si nous en croyons une vieille chronique, une chapelle dédiée à saint Chrysogon, que le peuple avait surnommé: « Saint Raboni ».

Pourquoi ce surnom bizarre?

Parce que le saint avait la réputation de « bonifier » les mauvais époux.

Il suffisait de l'en prier avec ferveur.

Une Parisienne, ayant à se plaindre de son mari, avait entrepris une neuvaine à Montmartre.

Le quatrième jour, comme elle redescendait la « chaussée » des Martyrs,

elle rencontra une voisine qui accourait au devant d'elle pour lui annoncer que, pendant son absence, son mari venait de mourir subitement.

— O Saint Raboni! s'écria-t-elle en joignant les mains, combien grande est donc ta bonté, puisque tu accordes plus qu'on n'ose te demander!

— Aubergiste, courez vite chercher la poule qui a pondu cet œuf à la coque. Le poussin qui est dedans réclame sa mère!

Un jeune homme, qui avait le cœur aussi léger que la bourse, mais à qui l'ambition ne manquait pas plus que le « toupet », était allé trouver un bourgeois fort riche, père de famille.

— Monsieur, dit-il à ce roi du camembert ou des châtaignes, j'adore votre fille et j'ai l'honneur de solliciter sa main.

— Fort bien, Monsieur, répondit le papa, mais vous semblez ignorer que j'ai deux filles. Laquelle aimez-vous?

Le jeune homme répondit, avec âme:

— Celle que vous voudrez.

Il s'agit de pendre un individu dans une grande ville du Far West.

La corde est prête. Le condamné est en bas de potence.

Tout à coup, comme dans les opéras comiques, un exprès arrive, porteur d'une lettre de grâce du Président de la République.

Alors le bourreau regarde le condamné d'un air triste et sévère, lui tourne le dos et se retire en murmurant:

— J'avais eu pour lui tant d'égards! Je ne sais vraiment pas « pourquoi il ose me faire une pareille saleté! »

— Hier, au bal, j'ai perdu mon collier de brillants.

— C'est pour ça que tout le monde se plaignait qu'il y avait du verre pilé sur le parquet.



LES SECRETS DE LA FORÊT Engloutie



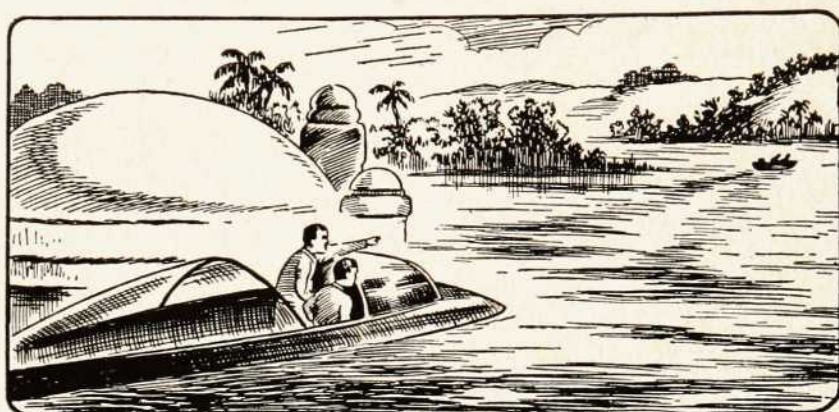
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — ONZIEME EPISODE



1 — Pedro Quane souriait triomphalement. Il ignorait qu'André avait éloigné l'appareil juste à temps pour que le bloc de pierre ne l'atteigne pas. Il croyait donc avoir réussi dans son diabolique projet.



2 — Avec son complice, il s'éloigna rapidement dans la chaloupe à moteur afin d'aller chercher des appareils de plongeurs, qui leur permettraient de descendre au fond de l'eau et de s'approprier le trésor qui se trouvait dans le vieux temple.



3 — Mais le triomphe des coquins aurait été de courte durée, s'ils avaient vu le sous-marin s'élever à la surface de l'eau de l'autre côté du temple. "Les voilà, là-bas!" s'exclama M. Frenet, en tendant le bras et en regardant s'éloigner l'embarcation des deux complices. "Mais ils reviendront bientôt et, avant leur retour, il faut que nous nous emparions du trésor!" Son neveu pensa comme lui, il était tant ému par cette aventure.



4 — De nouveau le sous-marin descendit sur le lit de la rivière et, quelques minutes plus tard, les deux aventuriers se trouvaient dans le vieux temple. "Il nous faudra travailler en vitesse," dit M. Frenet.



5 — A travers la vitre de leur casque, ils aperçurent de nombreuses idoles, mais soudain André montra de la main un coffre de pierre richement sculpté. Tous deux devinèrent que le trésor se trouvait là. Après maints efforts, le couvercle s'ouvrit devant eux.



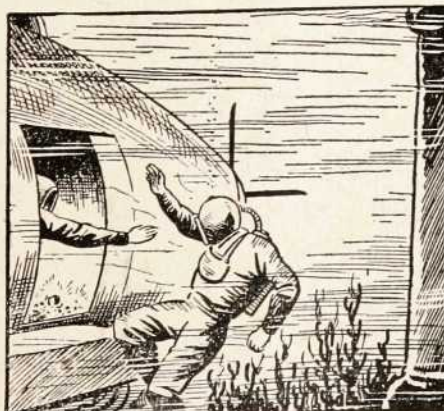
6 — Un cri d'émerveillement leur échappa à la vue des riches pierres et des bijoux qui se trouvaient là. "C'est bien le trésor!" s'exclama l'enthousiaste André, ne réalisant pas que son oncle pouvait l'entendre.



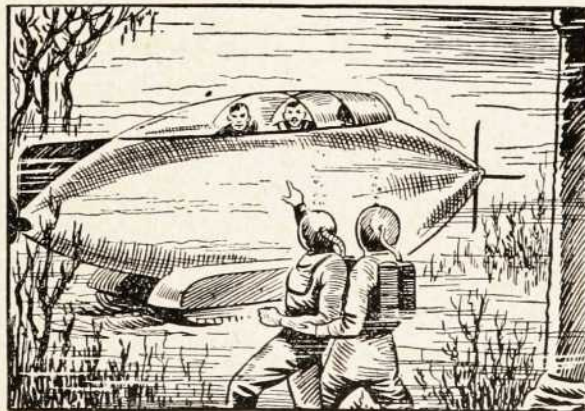
7 — Pendant ce temps-là, Quane et Malo étaient revenus et ils descendirent au fond de la rivière par une échelle de corde. Ils y arrivèrent pendant qu'André et son oncle étaient dans le temple. Le garçon avait déjà transporté dans le sous-marin plusieurs pièces précieuses.

RESUME

André Frenet et son oncle partent dans une merveilleuse machine, tantôt au fond des eaux, tantôt dans les airs, à la recherche d'un trésor qui est caché dans un temple englouti dans la rivière Amazone. Leur ennemi est un Brésilien nommé Pedro Quane, qui est aussi à la recherche du trésor. André et son oncle ont trouvé le trésor et le jeune homme transporte justement les dernières pièces.




8 — André venait précisément de déposer son fardeau à l'intérieur du sous-marin, lorsque soudain un bras sortit de la porte et donna à André une poussée qui l'envoya rouler dans les herbes marines très épaisses, au fond de la rivière.



9 — Heureusement, M. Frenet suivait son neveu de près, mais après avoir aidé André à se relever il s'aperçut que le sous-marin était en mouvement. Appuyé sur son oncle, André montra du doigt les fenêtres de la cabine de contrôle, où apparaissaient les deux visages de leurs ennemis, Pedro Quane et Malo.



10 — La vue des deux chenapans causa une vive surprise aux Frenet, qui les croyaient prisonniers au poste d'échange. Mais soudain une angoisse leur étreignit le cœur; il leur fallait vite regagner la surface sans quoi leur provision d'air s'épuiserait. [Suite au prochain numéro]



L'Espion NO III

EPISODE NUMERO TREIZE



Quelle veine j'ai eue ! Ces arbres m'ont sauvé ! Il me faut déguerpir !



Comme l'Espion No 11 se sauvait, le pilote de l'avion fit feu sur lui !



Il vint à tomber...



Ha ! Enfin, je l'ai ! En route, maintenant, vers l'aéroport pour leur annoncer la nouvelle !



L'avion filait en vitesse...

L'Espion se leva lentement...



Whew ! Quelle chance d'avoir fait le mort ! Il m'aurait envoyé au pays des rêves ! Hmm ! Voici une petite ville...



Je dois me rendre à une station télégraphique, car je n'atteindrai jamais Chesterland à temps, si je marche ! Je prends une chance !



De retour à l'aéroport Luftmann, le pilote fait rapport de son supposé exploit !



J'ai dû le tuer, monsieur, sans quoi, il se serait encore échappé !



Bien ! Au moins il ne nous incommodera plus ! Ha ! C'est là une excellente nouvelle !



Nous sommes débarrassés d'un dangereux, mais brave ennemi !

(Suite au prochain numéro)

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La chapelle Sixtine, au Vatican, fut construite, en 1473 pour servir de fort, par les ordres du pape Sixte IV qui lui donna son nom. Cet édifice aux lignes sobres renferme les plus précieux trésors du monde occidental. Les plus brillants artistes de la Renaissance ornèrent ses murs de fresques. Le plafond, qui couronne le tout, est l'œuvre de Michel-Ange. On peut admirer l'histoire de la création du monde, la chute de l'homme, le déluge et autres récits de la Bible. Depuis 1512, date où l'artiste termina la décoration de la chapelle, les savants ont écrit des centaines de volumes pour interpréter et juger l'œuvre de Michel-Ange; les photographes ont grimpé sur des échafaudages pour reproduire les moindres détails de ces fresques magnifiques. C'est le Pape Jules II qui chargea Michel-Ange de ce formidable travail, qui ne fut réellement terminé qu'au bout de 22 ans, après la mort du Pape. A cette époque, l'artiste revint au Vatican pour peindre le *Jugement dernier*, que l'on peut admirer sur le mur en arrière de l'autel.

George Dudley Tilley est propriétaire d'une ferme à Darien, dans le Connecticut. Cette ferme qui couvre une superficie de 16 acres, héberge de deux à trois mille oiseaux. Tilley fit sa première vente, un couple de faisans argentés, il y a 50 ans. Depuis, il a vendu des oiseaux rares à des particuliers, aux parcs Nationaux et aux compagnies de cinéma. Nombre de bêtes exotiques ont survécu au changement de climat grâce aux soins intelligents de Tilley. Le Bronx Zoo lui doit des grues de Mandchourie et des aras du Brésil, qui faisaient jadis partie du Jardin Zoologique de Los Angeles.

En Californie, à peu de distance de San Francisco, il est une petite ville, Pelatuma, qui ne compte guère plus de 6,000 habitants, mais un million et demi de poules. L'élevage de ces volailles fait l'unique richesse du pays; chaque famille exploite ses poulaillers, qui, par milliers, ont été dressés sur les flancs des collines environnantes. Une des fermes modèles de Pelatuma contient cent mille pensionnaires. C'est la cité des poules: en une année, elle n'exporta pas moins de cent quarante millions d'œufs, sensiblement plus que la Bulgarie, qui est l'autre centre de la production des œufs.

On se plaît à louer la perspicacité des économistes qui, il y a un demi-siècle, prédisaient que la Russie et les Etats-Unis deviendraient les deux pays les plus puissants du XXe siècle. C'est oublier qu'il y a déjà cent dix ans, Alexis de Tocqueville exprimait l'idée que, l'empire russe et les Etats-Unis étant placés sur les faces opposées du globe, "chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir dans ses mains les destinées de la moitié du monde". Idée étonnante, qui pourrait à la rigueur s'expliquer quant à la Russie par l'immense prestige de l'empire des tsars, mais qui, en ce qui regarde les Etats-Unis, devait passer pour une boutade d'un voyageur

trop enthousiaste et au jugement mal équilibré.

Durant la récente guerre, la marine britannique a accompli des miracles d'activité et d'endurance. Dans l'Arctique, surtout, l'épopée des convois destinés à la Russie, et qui lui ont permis de tenir, méritent les plus grands éloges car ils ont encore dépassé ce qu'on attendait d'eux. Le *Savage*, le *Sau-marez*, le *Scorpion* et le *Stord* (ce dernier armé par un équipage norvégien) ont réussi à torpiller le puissant *Scharnhorst*, dans une tempête de neige, pendant la nuit du 26 décembre 1943. Le *Vigilant* a franchi dix-sept fois le cercle polaire et pris part à dix combats contre des unités allemandes de gros tonnage.

Djébaïl, petit port libanais au nord de Beyrouth — la Byblos des Anciens — a livré aux missions scientifiques françaises, depuis l'occupation de la Syrie en 1918, des trésors archéologiques et épigraphiques d'une exceptionnelle importance. M. Duand y avait notamment découvert et publié deux inscriptions sur plaques de cuivre d'une écriture inconnue. M. Dhorme, professeur au Collège de France, vient de se livrer à un laborieux déchiffrement de ces textes, qui dénote autant d'ingéniosité que de science et de méthode. Il s'agirait de phénicien pur et cette découverte serait appelée à faire époque dans les annales de l'épigraphie et de la linguistique, d'autant que M. Dhorme n'a pas été aidé, comme Champollion, par le caractère trilingue ou même bilingue de l'inscription.

H. G. Wells dont l'imagination était à peu près sans limite et qui écrivit les meilleurs romans d'anticipation avait commencé par ne pas pouvoir supporter la lecture d'un roman.

Jusqu'à vingt ans, il ne lut que des traités de biologie, de physique, de chimie, disant: — Pourquoi lire les choses qui ne sont pas vraies? Autant payer un loyer pour une maison qu'on n'aurait vue qu'en rêve!

Léger, le tailleur de Napoléon, disait de lui: "C'était une très mauvaise pratique pour moi. Il était si économe dans ses vêtements qu'il voulut un jour que je misse une pièce à une culotte de chasse que le frottement du couteau de chasse avait usée: je m'y refusai nettement. Il discutait lui-même mes mémoires et de plus il me faisait perdre mon temps. Une fois, pour un habit, je fus quinze jours de suite à Saint-Cloud. Ou il était occupé, ou il dormait, car dormant fort peu la nuit il s'endormait facilement le jour. Je cessai de l'habiller en 1813. Mes autres pratiques valaient beaucoup mieux: Murat, le prince Eugène, Berthier dépensaient pour leurs vêtements personnels, sans compter leur maison, de 40,000 à 60,000 francs par an. Pour ce qui est de Napoléon, dans l'hiver, je lui faisais toujours une demi-douzaine de redingotes grises; dans l'été, autant d'habits verts, d'uniformes de chasseurs, comme on le voit dans tous ses portraits; tous les quinze jours, une culotte et un gilet de casimir blanc."



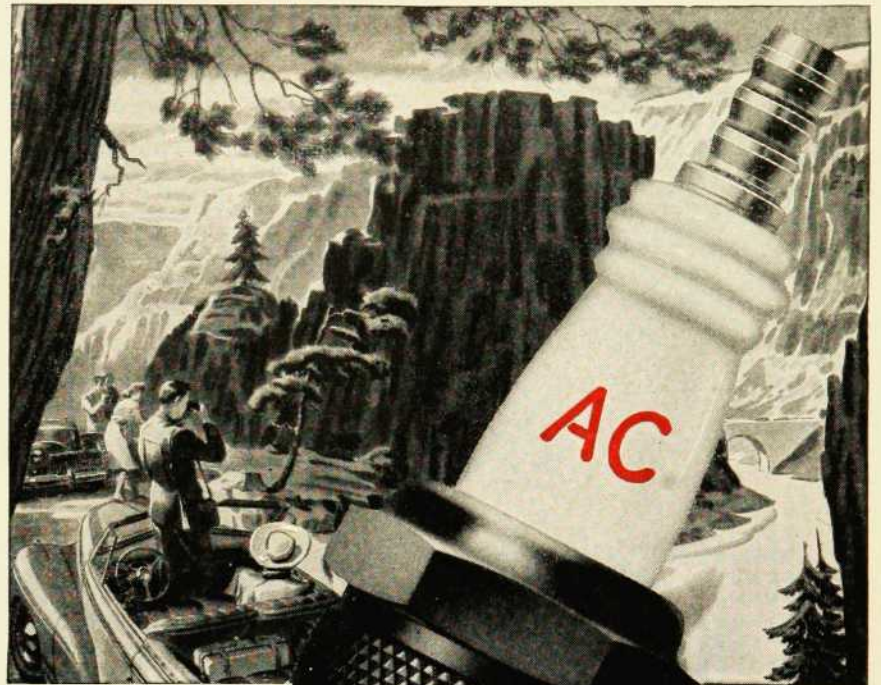
COMMENT TIRER LE MEILLEUR PARTI

- ★ DE L'ESSENCE SUPÉRIEURE
- ★ DE L'AUGMENTATION DE CONDUITE
- ★ DES VITESSES NORMALES DE CONDUITE **D'AUJOURD'HUI**

Si vos bougies ont été changées pour le *type* qui s'imposait avec l'essence à "plus faible indice d'octane", la conduite restreinte et les vitesses réduites, il est temps de revenir au *type* recommandé par l'usine, — ou à un *type* "plus frais" en cas d'allumage prématuré ou d'usure rapide des électrodes.

Les bougies AC d'aujourd'hui sont fabriquées pour l'essence, les millages et la conduite d'aujourd'hui. Elles vous donnent un démarrage plus rapide. Elles durent plus longtemps et se conservent propres plus longtemps. Et les AC neuves épargnent jusqu'à 1 gallon d'essence sur 10.

Les bougies AC ont été d'équipement d'origine sur plus de 2 de tous les 4 autos, autobus et camions neufs depuis 1932. Grâce à leurs perfectionnements d'aujourd'hui, elles sont plus que jamais la bougie pour le *plus haut degré de sûreté*.



LE PLUS HAUT
DEGRÉ
DE SÛRETE

BOUGIES

FAITES AU CANADA

Autres lignes UNITED MOTORS SERVICE bien connues

Pompes à essence, indicateurs et vélocimètres AC • Filtres à huile AC • Roulements à billes NEW DEPARTURE • Roulements à rouleaux HYATT • Lampes GUIDE • Démarrage, éclairage, allumage DELCO-REMY • Thermostats HARRISON • Radiateurs HARRISON • Avertisseurs KLAXON • Câble PACKARD • Freins hydrauliques DELCO • Amortisseurs DELCO

DIVISION UNITED MOTORS SERVICE
DE LA GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED

M346F-AC

17M47-R-34721

ANDRÉ MOREL
ST LIN
QUE

L'INDUSTRIE DE L'ACIER et L'INDUSTRIE DU NICKEL sont solidaires



Chargement des tiges d'acier dans un des broyeurs cylindriques de l'usine de Nickel à Copper Cliff.

EN UNE SEULE ANNÉE, des tiges d'acier représentant un poids total de 10,000 tonnes ont été usées au cours du broyage du minerai dur et abrasif extrait des mines de Nickel Canadiennes. Plus de 13,000 tonnes d'acier de construction ont été employées pour les travaux de réparations. L'industrie du Nickel Canadien a également employé 1,000 tonnes de tuyaux d'acier, 5,000 tonnes de moulages de fer et d'acier, 775 tonnes d'anneaux pour cylindres, 150 tonnes de baguettes à souder.

D'autre part, le Nickel entre dans la composition des pièces métalliques de l'équipement massif employé pour produire l'acier, afin qu'elles soient fortes et

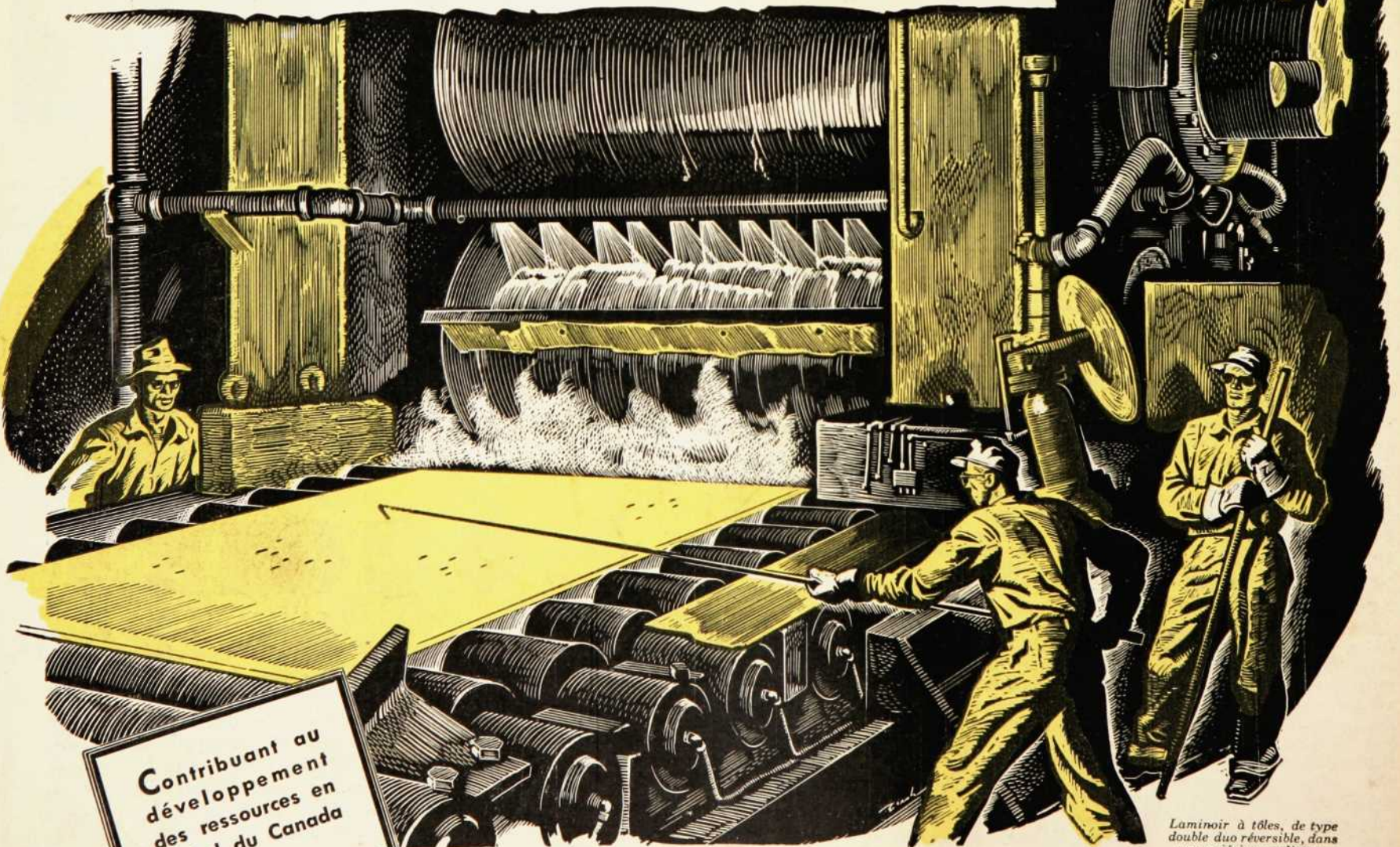
tenaces et résistent à la chaleur intense. Ainsi, environ six tonnes de Nickel ont été employées dans les cylindres, engrenages, arbres et autres pièces du laminoir à tôles reproduit ici.

Donc, l'industrie du Nickel produit du Nickel pour l'industrie de l'acier; l'industrie de l'acier produit l'acier requis dans l'industrie du Nickel Canadien. Toute industrie en ce pays aide à créer du travail dans les autres industries. *Quelle que soit la façon dont nous gagnons notre vie, nous formons une grande famille dont tous les membres sont solidaires.*



NICKEL CANADIEN

"The Romance of Nickel", (en anglais seulement) un livret de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis sur demande, à toute personne intéressée.



Laminoir à tôles, de type double duo réversible, dans une aciérie canadienne.

Contribuant au développement des ressources en Nickel du Canada

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 KING STREET W., TORONTO